LA REVUE DE PARIS

AVRIL

RENÉ HUYGHE	Le Réalisme en Art
F. VAN LANGENHOVE....	Flamands et Wallons
HONORÉ DE BALZAC. ...	Lettres inédites (1848)
ED. GISCARD D'ESTAING	Variations sur la Monnaie
JACQUES PERRET.....	Les Biffins de Gonesse (II)
P. BESSAND-MASSENET.	La Conspiration de Babeuf
PHILIPPE JULLIAN	Le Dernier Plaisir
PHILIPPE CHABANEIX ...	Musiques du Temps perdu
MARCEL GABILLY	Démocratie 1961
MICHEL BERVEILLER.....	Le Théâtre en Angleterre
DENISE BOURDET	Max-Pol Fouchet
THIERRY MAULNIER	Les grands Baroques
MARCEL THIÉBAUT.....	Un Siècle passionné

Le mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, SERGE VEBER, MICHEL PERRIN, JEAN MISTLER, A. DELAUNAY, GEORGES PILLEMENT, PIERRE FREDERIX, MARCEL SCHNEIDER, MICHEL BREAL, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 3 NF 50 1961 - 68e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
RENÉ HUYGHE	Le Réalisme en Art.	3
F. VAN LANGENHOVE	Flamands et Wallons.	16
HONORÉ de BALZAC	Lettres inédites (1848)	27
ED. GISCARD d'ESTAING	Variations sur la Monnaie	43
JACQUES PERRET	Les Biffins de Gonesse (II)	48
P. BESSAND-MASSENET	La Conspiration de Babeuf	74
PHILIPPE JULLIAN	Le Dernier Plaisir	89
PHILIPPE CHABANEIX	Musiques du Temps perdu	104
MARCEL GABILLY	Démocratie 1961	107
MICHEL BERVEILLER	Le Théâtre en Angleterre	114
DENISE BOURDET	Max-Pol Fouchet	127
THIERRY MAULNIER	Les Grands Baroques	134
MARCEL THIÉBAUT	Un Siècle passionné	138
Le Mois à Paris		154

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

LE CINQUANTENAIRE DE TOLSTOÏ
par André MAUROIS
de l'Académie Française

DAMES DU TEMPS JADIS
par Marcel JOUHANDEAU

UNE ILE OUBLIÉE : RAPA
par Bernard VILLARET

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	NF.	35,00	**Étranger** : Un an (12 numéros) NF. 40,00
— : Six mois (6 numéros)		17,50	— : Six mois (6 numéros) 20,00

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$	8,35	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	405
Canada	$ canadiens	8,15	Par chèque bancaire	Fr.B.	417
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	35	**Italie**	Lires	5.180
Par chèque bancaire	Fr.S.	36	**Angleterre**	£	2,19
Espagne	Pesetas	338	**Allemagne**	Marks	34,80
			Hollande	Florins	31,50
			Portugal	Escudos	237

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evarisso San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1961.

HUTCHINSON

à l'Aigle

TOUS ARTICLES EN CAOUTCHOUC

124, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8e

---

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

Avoir un compte en banque au

CRÉDIT LYONNAIS

c'est :

— être de son temps,
— s'assurer une référence de premier ordre,
— bénéficier des services d'une organisation efficace et sûre.

1.650 CL AGENCES

LA PLUS GRANDE BANQUE FRANÇAISE DE DÉPOTS

RÉGIE NATIONALE DES USINES RENAULT

Placement
de 300.000 obligations 5 %
de 200 NF nominal
nettes d'impôts

Amortissement en 18 ans à partir du 20 mars 1961,

— soit par tirages au sort :

à 105 % de la valeur nominale pour chacune des 10 premières années, à 112,50 % de la valeur nominale pour chacune des 4 années suivantes et à 120 % de la valeur nominale pour chacune des 4 dernières années ;

— soit par rachats en Bourse.

La moitié au moins de l'annuité d'amortissement sera obligatoirement affectée à des remboursements par voie de tirages au sort.

Prix de placement : 199 NF par obligation de 200 NF (jouissance 20 mars 1961) payable en souscrivant.

(Arrêté interministériel du 10 mars 1961.)

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

●

PRIX DU CARTONNAGE

TARIF FRANÇAIS 500 FR OU 5 » NOUVEAUX FRANCS
TARIF ÉTRANGER 590 FR OU 5,90 NOUVEAUX FRANCS

LA VISION RÉALISTE AU XIXe SIÈCLE

par René Huyghe

On ne saurait concevoir le XIXe siècle comme une unité. A peine approche-t-il de la cinquantaine qu'il se brise, semble renoncer aux ambitions adverses du classicisme et du romantisme, dont la lutte l'absorbait jusqu'ici ; il leur substitue brutalement d'autres soucis, d'autres visées. Les classiques étaient tournés vers le passé comme vers un modèle, les romantiques vers l'ailleurs comme vers une évasion imaginaire ; les réalistes, puisque ce sont eux qui alors entrent en lice, ne veulent plus voir dans le présent que le Réel, mais comme un gage de l'avenir promis par une divinité nouvelle : le Progrès. On rompt avec tout un vieux monde dont le classique voulait assurer la pérennité — on ne se contente plus de l'éluder comme le romantique, par le refuge en soi et le songe intérieur ; on veut résolument un monde neuf, fondé sur le concret, et on aborde sa construction.

Une révolution aussi profonde de la pensée comme des façons de sentir s'inscrit toujours en même temps dans les faits : on peut le vérifier avec la révolution de 1848, fin d'un régime, mais presque aussi fin d'un mode d'être, dont soixante ans plus tôt 1789 avait sonné le glas. Cette fois encore, plus encore, c'est l'Europe, donc l'Occident tout entier qui est ébranlé par le séisme. Le mouvement républicain soulève l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, où s'écroule définitivement le champion de l'ancien ordre : Metternich. Dorénavant le socialisme, devenu parti politique en France sous la Monarchie de Juillet, assurait que la voie ouverte

par la Révolution, et depuis barrée, malgré une nette aggravation des causes qui l'avaient suscitée, était celle du futur ; avec 48 il prenait pour peu de mois, il est vrai, le pouvoir et instaurait le suffrage universel. En même temps, et durant, peut-on dire, les vingt années qui précèdent le milieu du siècle, la vie se transformait, marquant l'apparition d'une ressource nouvelle : la métamorphose des énergies latentes dans la nature et désormais appelées à actionner la machine, base de l'industrie. Le premier train de voyageurs roule en 1830, à vingt-deux à l'heure, entre Liverpool et Manchester ; à partir de 1840 Paris devient le centre d'un réseau. La première ligne transatlantique avait commencé déjà à fonctionner, en même temps que s'instaurait le règne de l'hélice et des navires métalliques — que se fondaient les grandes compagnies de navigation. En vingt ans, de 1835 à 1855, le télégraphe, le téléphone et le timbre-poste commençaient leur règne. L'industrie, dotée d'un outillage révolutionnaire, bouleversait les conditions même de la vie économique, donc sociale. En quelques années, c'était une civilisation nouvelle, qui avec ses convulsions et ses espoirs, prenait son essor. Elle requérait le développement des connaissances pratiques et des découvertes scientifiques, qui l'avaient rendue possible par leur maturation au début du siècle.

La marche des idées allait de pair, subissant la pression des faits, mais leur conférant une prise de conscience : la philosophie positive était élaborée en cette même période par Auguste Comte, de 1830 à 1842 ; trois ans plus tard s'imposait Littré ; six ans plus tard Renan commençait à entrevoir « l'Avenir de la Science ». Désormais la doctrine du Progrès prenait corps : à l'inverse des sociétés anciennes, fondées sur le conservatisme de la vie agraire, où les bases restaient intangibles et n'étaient susceptibles que d'un lent et faible perfectionnement, où les conditions d'existence restaient immémorialement semblables, la société nouvelle voyait s'ouvrir la réaction en chaîne des découvertes qui, fondées sur l'observation et l'aménagement du réel, en transformaient peu à peu le visage. Elle se sentait projetée vers l'avenir, vers un monde incessamment repétri, modelé, aménagé et plié aux exigences et aux désirs de l'homme enfin vainqueur.

Ne plus se réfugier dans les idées ou dans les rêves pour améliorer une vie, que l'on voyait jadis immuable ; mais affronter au contraire le Réel, directement avec les armes de la Raison, et le plier progressivement à ses lois, telles devenaient l'ambition, l'espérance. Elles étaient inséparables d'une préoccupation parallèle : tout avancement de la science et de l'industrie était une menace pour une classe sociale, dont paradoxalement l'importance et le nombre croissaient à mesure : les prolétaires, remplaçant les artisans, condamnés avec le passé.

Tocqueville l'avait déjà observé dans l'expérience prémonitoire de l'Amérique. Proudhon pouvait condenser les inquiétudes qui se précisaient à mesure que, par ailleurs, le progrès mécanique se développait ; les dates concordent : en 1840 il publiait son fameux *Essai sur la Propriété* ; en 1849 son *Système des Contradictions économiques*. De la

machine il professait : « Qu'on ne m'accuse pas de malveillance envers la plus belle invention de notre siècle, mais rien ne m'empêchera de dire que le principal résultat des chemins de fer, après l'asservissement de l'industrie, sera de créer une population de travailleurs dégradés... 4 000 kilomètres de chemins de fer donneraient à la France un supplément de 50 000 serfs. » Il fallait donc que l'amélioration morale de la société allât de front avec son avancement matériel. C'est à une conclusion identique qu'aboutissait Auguste Comte qui, de 1851 à 1854, passait à son *Système de politique positive instituant une religion de l'Humanité.*

Ainsi, en cinquante ans, l'Occident s'était trouvé placé en face de problèmes radicalement neufs : les uns, posés par les développements incroyables de la science et de l'industrie, étaient la source d'espérances immenses et encore inconnues à l'homme ; les autres, amenés par le contrecoup sur la situation sociale, apportaient au contraire une menace immédiate et réclamaient une solution urgente. Ces ouvertures à la fois optimistes et pessimistes étaient d'ordre matériel, au premier chef ; elles étaient également suscitées par l'adaptation au Réel et n'avaient plus que faire des solutions antérieures, d'ordre abstrait ou imaginaire, entraînant ainsi en art aussi bien la condamnation de l'attitude classique dans le premier cas, que de la romantique, dans le second. Il fallut un demi-siècle pour qu'on en prît conscience.

⁂

L'esprit conservateur, se refusant à reconnaître l'évolution et le nouvel ordre des choses, avait commencé par se durcir aussi bien dans la politique, avec la Sainte Alliance, où les régimes monarchiques traditionnels unissaient leurs forces ébranlées par les premiers chocs, que dans l'art, où le classicisme s'était raidi pour aboutir à un académisme officiel. Ici et là, à la Réalité, reconnue sous son visage inédit, on opposait une conception « idéale » codifiant les règles tirées de l'ordre ancien, en voie de disparaître à mesure que l'organisation agraire cédait le pas à l'organisation industrielle, inconnue auparavant.

En face de cette première attitude, qui consistait à nier et à se raidir, en surgissait une autre : le romantisme. Lui était issu du grand courant qui avait apporté à l'homme des soifs encore inconnues, un goût des possessions de la sensibilité et des expansions de l'énergie ; en France, au moins, le souffle épique de l'Empire et de son aventure avait semblé un moment les combler. La chute avait été rude : les *Confessions d'un Enfant du Siècle* de Musset ont dit combien tous ces appétits déchaînés s'étaient trouvés frustrés le jour où les avidités de l'âme, fouettées par la montée de l'individualisme, mais retombées dans la société étroite, quiète et de plus en plus étroitement matérialiste de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, n'avaient plus rien trouvé pour se satisfaire dans un monde reconquis par la bourgeoisie, ses intérêts pratiques, sa morale

étriquée, son culte de l'argent. « Dès lors, il se forma deux camps : d'une part, les esprits exaltés, souffrants, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini plièrent la tête en pleurant... D'une autre part, les hommes de chair restèrent debout, inflexibles, au milieu des jouissances positives et il ne leur prit d'autre souci que de compter l'argent qu'ils avaient. »

Théophile Gautier a exprimé cette nostalgie : « Ils furent le jour dont nous sommes le Soir, peut-être la Nuit », tandis que Lamartine, à propos de la *Chute d'un Ange,* montrait les affres de l'âme jetée « au milieu de cette société brutale et perverse, où l'idée de Dieu s'était éclipsée et où le sensualisme le plus abject s'était substitué à toute spiritualisation ». L'Europe entière étouffait sous cet éteignoir, qui après avoir éliminé l'aristocratie et le culte des valeurs idéales, avait maté et asservi le peuple, après s'être servi de son aide pour accomplir la révolution.

Le romantisme a été le fruit de cette crise d'une génération préparée à des appétits encore inconnus et rejetée dans une cage plus étroite que jamais. L'individu, développé outre mesure, ne trouvait plus d'issue que dans sa rêverie intérieure ; aussi la faculté la plus efficace désormais ne pouvait plus être que l'imagination, instrument de la fuite hors du réel, de ses étroitesses, et organe de ses répulsions. Les mondes de la fiction, placée dans l'Orient lointain ou dans le passé révolu, ou encore dans les chimères du fantastique, paraissaient le seul refuge. Ils firent les beaux jours de 1830. Mais cette réaction ne pouvait être que provisoire, tout autant que le maintien artificiel des normes révolues. La pression des faits l'emporte toujours et l'homme doit finalement subir la loi de son temps : or le XIXe siècle signifiait tout au contraire, la revanche du Réel, imposant sa présence et sa règle. Hors de lui, point d'avenir possible dans la phase nouvelle où l'humanité s'était engagée.

⁂

De l'individualisme de 1830, peuplé de songes, au positivisme strict de 1850, nourri de réalités concrètes, il fallait bien pourtant passer par une transition. C'est, je crois, le paysage qui l'apporta. Le culte de la Nature seul pouvait satisfaire simultanément des aspirations aussi contradictoires que celles appelées à se succéder. A l'individualisme romantique, elle apportait la solitude, où il pouvait s'exalter aux limites de l'Univers, la fusion de chaque âme humaine dans une âme universelle qu'elle supposait complice, fraternelle et où elle trouvait un énorme écho amplificateur. Au positivisme naissant, elle offrait la solution déjà du naturalisme, d'une contemplation du visible, dans la pure authenticité de ses aspects, d'une acceptation du Réel avec lequel l'homme apprenait à communier ; il renonçait en même temps à l'asservir à sa guise, en le pliant comme auparavant à une conception préconçue ou à une aspiration utopique, l'une et l'autre fournies par lui et donc arbitraires.

C'est ainsi qu'après le paysage classique des Valenciennes, des Michal-

lon... soumis encore aux lois conventionnelles de l'esprit, après le paysage romantique, peuplé de présences, comme chez les Nazaréens, chez Corot, Diaz, etc., ou gonflé d'outrances imaginaires, comme chez Michel, Turner, Huet, s'imposa une phase intermédiaire : elle précéda le paysage de stricte observation optique, dont l'impressionnisme devait être l'aboutissement ; on pourrait la définir comme celle du paysage lyrique : tout pénétré de la révélation germanique de l'*einfühlung*, il distingue mal, dans la contemplation qui l'absorbe, ce qu'il voit de ce qu'il sent. Individualisme et réalisme s'y abreuvent également. C'est, sans doute, en France, l'Ecole de Barbizon qui en donne l'image la plus exacte. On y sent vivre encore cette ivresse subjective du romantisme qu'en 1830 Custine, dans ses *Mémoires et voyages*, exprimait si fidèlement : « On renonce aux sensations, on renonce à l'art, on renonce au beau physique ; le monde disparaît, la nature finit, le surnaturel commence et l'homme ne regarde plus au dedans de lui. » Certes, il subsiste toujours de cela dans la contemplation du plus grand des paysagistes de Barbizon, dans Théodore Rousseau, si outrageusement méconnu par notre temps. Il l'avoue quand il note : « Celui qui vit dans le silence devient le centre du monde ; pour un peu j'aurais pu me croire le soleil d'une petite création. » Que tout cela reste proche du romantisme, grisé d'orgueil humain ! Mais il ajoute, et voici poindre dans cette réserve et ce scrupule, un esprit nouveau : Oui, si... « si mon étude ne m'eût rappelé que j'avais tant de mal à singer un pauvre arbre ou une touffe de bruyère. » Et, à Guizot, il parlera de « la sincérité de la portraiture », de « la vérité *exacte* ». A l'effusion du subjectif succédait le souci de l'objectif... Il est facile de constater qu'à la génération suivante ce dernier scrupule l'avait emporté. C'est à *Mes Cahiers* de Barrès qu'on pourrait demander témoignage sur cette troisième étape, qui correspond à l'impressionnisme : « Est-il possible quand je passe si parfaitement insignifiant à travers un tel paysage, que je ne sente pas qu'il existe indépendamment de moi et que je n'essaie pas de l'exprimer comme tel ? » Dans la transformation de la pensée comme dans celle de la vision des peintres, trois moments se sont marqués comme des étapes...

Le Moi, où se réfugiait le romantique et à quoi il ramenait tout, cesse d'être la ressource principale de l'artiste et bientôt Lamartine, qui plonge profondément par sa poésie dans l'école qui va disparaître, mais qui cherche dans la politique l'issue vers la position nouvelle, en viendra à renier le Dieu d'hier et à parler de « l'odieux individualisme ». C'est l'objectivité qui, tout au contraire, sera le but des ambitions des hommes de 1850. Entendons bien l'objectivité qui exclut les sollicitations et les déformations « du facteur personnel », comme on l'appellera bientôt avec dédain. Elle trouvera à se satisfaire aussi bien dans le culte du fait matériel, du fait brut, où elle pressent une sorte d'absolu, que dans la soumission de l'individu à la collectivité, le primant, exigeant le don de toutes ses facultés, le sacrifice de son point de vue dissident et élevant à la hauteur d'un mythe sacré l'Humanité. Celle-ci, dans le Panthéon nou-

veau, vient se placer aux côtés de deux autres divinités : l'Avenir et le Progrès.

Au début de son cours, l'apôtre de cette transformation, Auguste Comte, a bien marqué l'enchaînement qui se fait dans les pensées : « Maintenant que l'esprit humain a fondé la physique céleste, la physique terrestre, soit mécanique, soit chimique, la physique organique, soit végétale soit animale, il lui reste à terminer le système des sciences d'observation en fondant la physique sociale. Tel est, aujourd'hui, sous plusieurs rapports capitaux, le plus grand et le plus pressant besoin de notre intelligence. » Il précise également le domaine vers lequel tout désormais converge : les sciences d'observation. La faculté maîtresse que le romantique mettait nécessairement en jeu était l'imagination, qui savait ramener et plier aux exigences de l'être intérieur toutes les données fournies par le monde extérieur. Désormais, pour que, à l'inverse, l'individu fasse hommage de toutes ses ressources à la réalité objective qui le cerne, il donnera la première place à une faculté opposée : l'observation. Et pour que celle-ci ne risque plus d'être troublée dans la neutralité de son exercice par les fantaisies personnelles, elle devra admettre des règles universelles et intangibles : celles de la science. Alors que pour le romantique tout convergeait vers la poésie et la poésie-musique, pour la nouvelle vague, comme on dirait aujourd'hui, tout se ralliera à la science, parangon de la seule Vérité.

⁂

Il suffit d'interroger Baudelaire pour mesurer l'horreur qu'éprouve le poète devant ces exigences, à ses yeux monstrueuses, une horreur égale à celle qui l'écartait des classiques : le danger était, en effet, pour lui le même. L'imagination, c'est-à-dire le subjectif, se trouvait également proscrite. Les *Curiosités esthétiques* s'en expliquent, lâchant une première bordée à bâbord contre Ingres, et, à tribord, une autre contre Courbet. Tous deux « manifestent un esprit de sectaire, de massacreur de facultés... La différence est que le sacrifice héroïque que M. Ingres fait en l'honneur de la tradition et de l'idée du beau raphaélesque, M. Courbet l'accomplit au profit de la nature extérieure, positive, immédiate. Dans leur guerre à l'imagination, ils obéissent à des mobiles différents, et deux fanatismes inverses les conduisent à la même immolation. » Que disait, en effet, Courbet à ses élèves, lorsqu'il reprenait pour l'anéantir le nom même de la faculté proscrite : « L'imagination dans l'art consiste à savoir trouver l'expression la plus complète d'une *chose existante*, mais jamais à supposer ou à créer cette chose même. » D'ailleurs ce credo était précédé de la déclaration suivante : « Je tiens que la peinture est un art essentiellement *concret* et ne peut consister que dans la représentation des choses *réelles* et *existantes*. C'est une langue toute physique, qui se compose... de tous les objets visibles. Un objet abstrait, non visible, non existant, n'est pas du domaine de la peinture. »

On retrouverait la même conviction dans toutes les disciplines : seuls ne comptent plus que les faits, c'est-à-dire les réalités susceptibles d'une observation collective et d'un accord universel ; ils appartiennent par définition au monde physique, perceptible par les sens, mesurable par l'intelligence. Tout ce qui relève du psychique devient dès lors suspect, incontrôlable et tendancieux. La psychologie elle-même n'accédera bientôt plus à la dignité de fait que si elle offre des manifestations matérielles, que si, par le biais de la psycho-physiologie elle se subordonne à l'examen physico-chimique. Un culte universel du fait irradie à partir de la science (Claude Bernard : « Obtenir des *faits* exacts au moyen d'une observation rigoureuse » ; Auguste Comte : « Tous les bons esprits répètent depuis Bacon qu'il n'y a de connaissances réelles que reposant sur des *faits* observés » ; Taine : « De tout petits *faits* bien choisis, importants, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement notés, voilà aujourd'hui la matière de toute science. ») Il se répand aussi bien dans l'histoire, devenue « science humaine » (Fustel de Coulanges : « elle consiste, comme toute science, à constater des *faits*, à les analyser, à les rapprocher, à en marquer le lien »), que dans la littérature (Flaubert : « qui aime à accuser le petit *fait* aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque *matériellement* les *choses* qu'il reproduit ») et dans les arts (Castagnary : « c'en est fait : l'imagination et le style cèdent le pas à la peinture rationnelle, expression directe de la Nature et de la Vie... représentation exacte de la société »).

C'est le contrepied même, radical, systématique de la foi du romantisme, pour qui aucun fait ne comptait que dans la mesure où il éveillait une résonance, un prolongement intérieurs, par quoi se pouvait traduire l'essence unique d'un être. C'est tout autant celui du classicisme pour qui avait valeur l'élaboration effectuée par l'esprit, selon ses propres règles, à partir du fait brut, qui n'était que le point de départ et le support concret.

Alors que le romantisme avait semblé triompher, et dominer ce siècle, l'esprit expérimental sans cesse affermi depuis la fin du Moyen Age par le prodigieux développement de ses découvertes et de ses réalisations, rêvait d'une contre-attaque qui assurerait enfin son universalité. Ce fut, à partir de 1830, le mouvement scientiste qui s'annexa la littérature et l'art avec le réalisme, renforcé bientôt en naturalisme, et tenta d'étendre son emprise sur les sciences morales, la philosophie et même la religion, avec le mouvement positiviste, que son fondateur Auguste Comte poussa lui-même jusqu'à ses plus extrêmes ambitions. Puisque la science entend désormais prendre en charge l'avenir total de l'humanité et son progrès, elle exigera à la fois que l'art se plie à ses méthodes d'observation objective et épouse son ambition de résoudre le problème social posé par les progrès mécaniques.

C'est tout ce programme qui s'agite au fond de la pensée des réalistes. Millet se défend encore d'être mû par des préoccupations politiques, par le « côté démoc », selon sa propre expression. Le peuple, auquel il

consacre son art, se limite encore à celui des paysans. Comme lui, Daumier baigne toujours dans le rêve de puissance romantique ; comme lui, il le traduit dans un style amplificateur et grandiose, mais il franchit un pas de plus : il accepte de passer à la politique et son peuple, à lui, c'est celui des villes, c'est le nouveau venu : le prolétariat. Il faudra cependant arriver à Courbet pour qu'après une jeunesse grisée de musicalité romantique et de pénombre romanesque (le *Violoncelliste*, l'*Après-dîner à Ornans*), le peintre adopte totalement le credo réaliste et social que d'ailleurs lui inculquent son entourage et surtout son ami Proudhon. Mais dans cette ambition de dépasser la peinture et de s'associer à des visées qui lui sont fondamentalement étrangères, il entrait un dernier reste de « littérature ». Il devait appartenir à la génération issue de Courbet de cerner de plus près et plus « scientifiquement » le problème pictural, en précisant la donnée réaliste et en la définissant avec rigueur comme une donnée optique : de ce jour naîtra l'impressionnisme, suprême incarnation du réalisme du XIXe siècle, de ce réalisme dont involontairement, d'ailleurs, il précipitera pourtant la chute. Si bien qu'il peut sembler, selon qu'on adopte pour l'envisager la perspective de ce qui le précède ou de ce qui le suit, le perfectionnement le plus raffiné de l'esthétique réaliste ou, au contraire, l'effort qui a libéré l'art moderne et lui a ouvert la carrière où il s'est audacieusement engagé pour redevenir une expression de la subjectivité allant jusqu'à nier l'existence réelle du monde extérieur. Cette contradiction peut sembler bien paradoxale. Elle ne peut se justifier et s'expliquer que par un examen attentif.

Tout d'abord l'impressionnisme semble n'être qu'un épisode nouveau du réalisme, soumis aux exigences de plus en plus imprécises du scrupule scientifique. Celui-ci avait réclamé, à partir de Descartes, le renoncement aux idées et aux théories *a priori*, pour revenir strictement aux données de l'expérience. L'analyse poursuivie par la pensée du XVIIIe siècle, sous l'impulsion des psychologues anglais, avait amené à préciser que l'expérience, dont l'homme tire tout son bagage, se ramène, en définitive, à l'exercice de la sensation. La sensation était ainsi devenue le point de départ de toute la psychologie, entièrement reconstruite à partir d'elle, de même que la science y puisait tous ses éléments premiers. Le reste n'était plus qu'une organisation mentale où s'affirmaient les structures de l'esprit. Ce courant, dominé en France par Condillac, ne faisait que transposer la doctrine des sensualistes anglais depuis Locke. La sensation était l'origine des connaissances humaines mises en œuvre ensuite par la réflexion. C'est en 1754 que Condillac avait donné son *Traité des Sensations*, fournissant ainsi son plus sûr point d'appui à une conception qui, appuyée de toutes les forces de l'*Encyclopédie*, eut longtemps force de loi. Partant de là, au XIXe siècle, la science a cru que, si au lieu de remonter vers l'objet qui est cause de la sensation, ainsi qu'elle le faisait dans le domaine physique, elle se dirigeait au contraire vers cette sensation, elle pénétrerait avec sûreté dans le monde psychologique. L'Ecole

allemande, au milieu du siècle, entreprit l'étude systématique de ce domaine : Weber publia en 1851 ses *Expériences sur le Toucher*, et en 1860 Fechner donna les *Eléments de Psycho-physique*, la fondation par Wundt du laboratoire de psychologie physiologique de Leipzig marqua définitivement l'orientation des recherches, bientôt suivies et prolongées dans les autres pays. L'optique, fondement de l'art plastique, avait déjà été sondée en France par Chevreul qui en avait déduit en 1827 ses lois du Contraste simultané, dont l'influence devait s'exercer surtout sur les post-impressionnistes et, en particulier, sur Seurat. Les travaux de Nelson Rood, en Angleterre, et d'Helmholtz, en Allemagne (*optique physiologique*, en 1856, traduite en France en 1867), portaient de plus en plus l'attention sur l'analyse des sensations.

Il ne suffit plus de parler du Réel, terme philosophique, entité ; il faut maintenant préciser et sonder la vérité optique, qui, pour le peintre en particulier, en est l'équivalent perceptible. On peut discuter à perte de vue sur ce que les artistes ont pu connaître de ces recherches ; là n'est pas la question : elles ont créé, par l'intermédiaire des conversations, des articles de revues, une orientation, fût-elle confuse, de la curiosité qui, en ce temps de scrupule scientifique, n'a pu que peser sur la conception que l'on se faisait du réalisme.

On était amené tout d'abord à rompre, de façon inattendue, avec la vieille tradition gréco-latine dont la science était pourtant l'aboutissement. Avant tout rationnelle, elle avait fondé en art le culte des formes, par quoi l'esprit organisait les données confuses de l'expérience. Or, si l'on entendait revenir à la source et s'astreindre à l'analyse des sensations, seule donnée première et authentique sur le monde extérieur, il fallait éliminer les formes qui, conjointement avec les notions, constituent l'apport de l'esprit en deuxième instance. Quand je vois une pomme, quand je la vois ronde, j'interprète déjà la sensation colorée qui a été fournie à mon œil. Proust qui, dans son personnage d'Elstir, a incarné le peintre impressionniste, l'a clairement expliqué dans le *Côté de Guermantes* : « Les surfaces et les volumes sont en réalité indépendants des noms d'objets que notre mémoire leur impose, quand nous les avons reconnus... Elstir tâchait d'arracher à ce qu'il venait de sentir ce qu'il savait. Son effort avait souvent été de dissoudre cet agrégat de raisonnements que nous appelons vision ». Comme il est encore dit, dans *A l'Ombre des Jeunes Filles en fleur*, son effort avait aussi été de « se dépouiller en présence de la réalité de toutes les notions de l'intelligence ». Or, construire une forme pour traduire des sensations complexes, c'est déjà faire intervenir une notion intellectuelle.

De cela, le réalisme de Courbet avait déjà eu l'instinct. Une anecdote célèbre nous rapporte qu'interrogé, pendant qu'il peignait, sur ce que représentait sa toile en cours, il avait dû se reculer, l'observer, avant de prendre conscience : « C'est un fagot ! » En peignant, il ne pensait pas ; il demandait seulement à sa main de restituer avec des pâtes colorées, ce que son œil enregistrait. Aussi Courbet avait renoncé à la représentation

par la forme des classiques et lui avait substitué le rendu par la matière, celle qu'il tirait de sa palette fournissant une équivalence de celle qu'il percevait par la vue.

⁂

Issu de Courbet, l'impressionnisme devait aller plus loin que lui. Le réalisme du milieu du siècle était matérialiste ; il pensait qu'il y avait dans la matière, dans sa densité, dans son omniprésence, une sorte de vertu concrète, conforme aux exigences de la science, donc une sécurité. Or la sensation est aussi distincte de la matière que de la forme. La matière ? Que vaut donc cette entité nouvelle ? L'œil ne perçoit que des taches lumineuses modulées en couleurs qui, elles-mêmes, ne correspondent qu'à des longueurs diverses des ondes venant ébranler le nerf optique. La matière, à laquelle Courbet vouait une foi solide et naïve, a-t-elle plus de « réalité » que la forme ? D'intuition, l'impressionniste répond non, et il cesse d'en tenir compte, supprimant ainsi le dernier élément de cohésion satisfaisant pour l'esprit avide de définir les choses afin de les reconnaître. C'est par là que l'école nouvelle, tout en atteignant la vision peut-être la plus scientifique que l'on ait encore connue du monde visible, portait un coup mortel à ce réalisme dont elle se croyait l'apothéose. Car elle éliminait du rendu des choses visibles tout ce qui, forme ou matière, constituait, au regard du public, leur identité foncière : visant à mieux *reproduire* le témoignage de l'œil elle donnait aux spectateurs pétris d'habitudes l'impression que la peinture cessait d'imiter la Nature ! C'est ainsi que, parachevant le réalisme, l'impressionnisme sonnait son glas ; en permettant de concevoir pour la première fois en Occident une peinture qui renoncerait à lui être fidèle, involontairement, inconsciemment, il autorisait, il libérait les audaces futures de l'art moderne.

On peut suivre au long des images du monde proposées par l'art ce lent et surprenant travail qui, s'attaquant à la solidité, supprima progressivement la forme, puis la matière elle-même, pour aboutir à cette pure irradiation lumineuse saisie par l'impressionnisme. Alors que les paysagistes classiques du début du siècle traduisaient la nature par des masses solidement définies dans leur contour, roches ou arbres, au point que Paul de Saint-Victor pouvait qualifier Aligny de « statuaire du paysage » et que Taine admirait dans Bidault « le squelette et l'écorché du sol », alors que l'Ecole de Barbizon mettait encore l'accent sur la lourde densité des choses, des troncs, des feuillages compacts et que le ciel s'y mirait immobile dans le miroir figé des étangs, l'eau allait s'infiltrer partout, introduire sa présence dissolvante et fluide : déjà avec Courbet, une humidité latente rendait la matière des choses plus molle et plus souple ; la verdure devenait spongieuse, la terre glaiseuse ; mais la *Vague*, massive et dense, hésite à retomber et à s'éparpiller. Il fallut que Corot le premier, en précurseur, fît courir et se vaporiser l'eau : elle scintille, lumière : elle se diffuse, buée ; elle fond des contours et les épaisseurs et répand partout sa présence dissolvante. Alors, avec lui, avec un Chintreuil s'es-

quisse la peinture de l'air, immatériel, où se combinent la lumière et l'espace. Vers 1860, Baudelaire peut déjà invoquer cette « immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le fugitif, dans l'infini ». De Verlaine à Debussy on retrouverait ce culte du « vague » et du « soluble » dans la poésie comme dans la musique.

Ce qu'on pourrait appeler, si on ne craignait le pédantisme, le « processus de dématérialisation » du XIXe siècle se poursuivit en deux tentatives différentes : l'une, plus timide, s'attaqua surtout à la forme, et à la ferme contrainte des lignes, en les rendant mouvantes et fluantes, en les dissolvant par de molles ondulations. Avec l'appui de l'arabesque japonaise, ce fut le graphisme onduleux de Gauguin, auquel fit pendant le modelé coulant de Rodin, pour aboutir au modern'style, irrespectueusement mais suggestivement qualifié de style « nouille » par ses détracteurs. Mais l'autre tentative, plus radicale, ne se borna plus à desserrer les liens de la ligne, relâchée, désolidarisée de la ferme géométrie ; elle s'appliqua à volatiliser la matière même qu'elle enfermait. On assista alors à une véritable désintégration au sein d'une énergie irradiante exprimée par la lumière : il n'est pas jusqu'à la touche qui, par sa division, n'aide la vision à faire exploser les papillottements, les vibrations pures de la couleur. Le spectacle de la nature se ramena à d'infinies modulations d'intensité aux passages indistincts.

Voici une nouvelle preuve de ces correspondances surprenantes qui s'établissent, en un temps donné, entre la vision et la notion reçues du monde : cette vision dématérialisée fait pendant aux notions imprévues qu'élabore simultanément la science. Elle aussi, elle remet en question la matière et l'idée qu'on s'en fait. Selon une marche parallèle, en art comme en science, la matière, reconsidérée à la lumière de la pensée moderne, s'estompait, se dissolvait en cette fin de siècle pour faire place à une seule réalité dernière : l'énergie. Alors que l'atome, élément constitutif ultime par définition, était conçu par Faraday comme un corpuscule matériel, si bien que Janet, dans ses *Leçons d'Électricité*, pouvait dire que « le monde où nous vivons est composé de deux mondes distincts : l'un qui est le monde de la matière, l'autre le monde de l'énergie », on allait passer en quelques années à une identité foncière de la masse et de l'électricité (Reichenbach), sans que la science ait d'ailleurs dit son dernier mot, car Lecomte du Nouy, dans le *Temps et la Vie*, assure que « les propriétés des choses sont dues à des mouvements d'éléments qui semblent bien n'avoir d'autre existence en dehors de ce mouvement », puisqu'ils apparaissent « ultimement composés de vitesse pure, c'est-à-dire d'espace et de temps ». La vision impressionniste semble transposer une telle définition sur laquelle, notons-le bien, elle anticipe, par la grâce des intuitions profondes dues à l'art. Clemenceau, vieil ami de Monet et homme de vaste culture, l'avait déjà perçu quand il dénonçait dans les *Nymphéas* « une interprétation représentative des mouvements browniens. Toute la distance de la science à l'art, c'est entendu, ajoutait-il avec divination, mais en même temps toute l'unité des phénomènes cosmiques. »

Faudrait-il aller bien loin pour montrer que l'art destiné à succéder avec le XXe siècle à l'impressionnisme, affiche par son abandon des apparences tangibles et logiques du réel, les mêmes troublantes affinités avec les conceptions inédites qui se font jour dans la science et son interprétation du monde ? Delevsky, dans une auscultation de la pensée scientifique, datée de 1938, indiquait que « les physiques modernes traitaient le monde à l'aide de symboles mathématiques qui asservissent étrangement la réalité interprétée dans un nuage de modèles dénués de caractère, intuitif et insaisissable... L'énergie, ajoutait-il, l'entité fondamentale de l'univers, doit également être traitée comme une abstraction mathématique. » Jeans, de son côté, avouait : « Toutes ces conceptions semblent à mon esprit des constructions de pensée pure, impossibles à réaliser en un sens que l'on puisse qualifier proprement de matériel. » La version que nous propose ici la science n'évoque-t-elle pas singulièrement les libertés et les audaces d'un art abstrait ?

A vrai dire, le XIXe siècle s'achevait dans une confusion bien imprévue de cette subjectivité et de cette objectivité dont le conflit avait séparé la connaissance dite exacte et la connaissance « animique », le positivisme d'une part et le romantisme de l'autre, et devait finir par scinder en deux la culture de l'Occident et sa conception du Réel.

Ramener celui-ci, à force de scrupule positif, à n'être plus atteint que dans la sensation, c'est-à-dire dans l'impression qu'on en reçoit, n'était-ce pas le placer, à nouveau, dans le système sensible de l'homme et l'extirper de cette « étendue » cartésienne, où il s'était installé de toute sa masse physique ? Le passage de la vision de Théodore Rousseau ou de Courbet à celle de Monet, par exemple, semble bien le montrer. Monet, d'ailleurs, en créant les « séries », où il souligne, en des toiles successives, l'absence, pour le regard, de continuité et d'identité entre les aspects d'un même objet, meule ou cathédrale, pourvu qu'il soit perçu à des moments différents, ne réintroduisait-il pas le Réel dans ce monde de la durée, qui avait été conjuré au profit de celui de l'espace ? N'oublions pas que Berkeley, qui avait mis en doute la réalité du monde extérieur, en une doctrine célèbre, était contemporain des débuts, au XVIIIe siècle, du sensualisme anglais et qu'il en avait tiré, en quelque sorte, la même conclusion de subjectivité.

Et, en effet, l'impressionnisme n'avait pas encore achevé son cours que l'art semblait basculer dans l'univers intérieur, être régi par la durée vécue en lui-même par l'artiste et perdre ses attaches avec le monde extérieur et physique, où le réalisme semblait l'avoir ancré définitivement. Les derniers tenants de ce qu'on appelle encore pourtant l'impressionnisme devaient aller plus loin que Monet ou Renoir : le premier semblait assimiler le réel à l'énergie lumineuse vibrant sur sa rétine ; le second n'y voyait plus que le signe de la vie irradiante. Or Gauguin le traîne, proie docile, vers le symbolisme ; il l'inféode à la tradition qui, contrecarrant le positivisme scientifique, avait, par Delacroix, abouti à Baudelaire et à Odilon Redon : le monde visible n'est plus que l'image,

que le signe des réalités spirituelles. Van Gogh, plus fidèle à l'individualisme romantique, n'y voit plus qu'une glaise docile où faire mordre l'empreinte crispée et violente de son drame intérieur. Les apparences des choses, délivrées de tout scrupule de véracité objective, perdent leur existence propre : elles ne sont plus que des signes permettant de déchiffrer les vérités spirituelles, générales ou personnelles, dont l'artiste a l'intuition et dont il se sent porteur.

L'Occident dépasse alors ses contradictions internes ; il semble aspirer à une nouvelle connaissance de la vie du Réel qui déborde de toutes parts ses conceptions accoutumées. Et, preuve singulière de cette mue, il se rapproche, non plus par une curiosité superficielle et « exotique », de l'Orient, de son art comme de sa pensée, qui soudain lui apparaissent assimilables et même imitables par lui. L'impressionnisme, de son promoteur Manet à ses caudataires comme Gauguin ou Van Gogh, s'ouvre, d'une aspiration irrésistible, aux civilisations les plus étrangères à nos usages, les plus lointaines dans l'espâce et dans l'esprit, de Tahiti au Japon.

Ainsi l'art, par ses mouvements les plus intimes, nous aide, une fois de plus, à comprendre les mutations qui travaillent les sociétés en apparence les plus solidement établies et leur marche inéluctable vers le futur.

RENÉ HUYGHE,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

DICTIONNAIRE DES PROVERBES

(Larousse)

Est-ce une école de philosophie que ce gros recueil de proverbes et maximes ? On peut le croire, mais la philosophie propose des leçons diverses « *Le malheur n'a pas d'amis* », dit Euripide, mais Esope, moins radical : « *Les amis véritables se reconnaissent à l'école du malheur.* » Les Malgaches parient pour Euripide : « *Le zébu maigre n'est pas léché par ses congénères, le malheur n'a pas d'ami.* » Les Serbes, ayant toujours eu une vie politique difficile, ont un test particulier : « *Ce n'est pas à table, mais en prison que l'on sait si l'ami est bon.* » Les Bantous sont ésopisants : « *L'amitié n'a pas besoin de poivre pour pleurer.* » Les Polonais dégoûtés : « *Quand le malheur frappe à la porte, les amis sont endormis.* » La Bible ne désespère de personne : « *L'ami aime en tout temps et dans l'adversité il devient un frère.* »

Il y a beaucoup de profit à lire ce recueil de Maurice Maloux. On y découvre même que le scepticisme politique est de tous les temps. *La Sagesse d'Ani* nous fait entendre, à travers une épaisseur de quatre millénaires, un soupir désabusé : « *Le chef du troupeau est un animal comme les autres.* »

M. T.

(Suite de la chronique des livres page 42.)

LA BELGIQUE FLAMANDE ET WALLONNE

par Fernand Van Langenhove

Les grèves de l'hiver dernier, en Belgique, ont porté à nouveau l'attention sur le dualisme flamand-wallon. Bien qu'elles s'étendissent au pays entier, c'est en Wallonie, sous l'impulsion de syndicalistes wallons groupés en un « Comité de coordination syndicale des organisations socialistes wallonnes », qu'elles prirent le plus d'extension et qu'elles furent poursuivies avec le plus d'opiniâtreté. Leur insuccès, quand il commença à se dessiner, accentua encore leurs aspects wallons, au point de mettre en cause le caractère unitaire des institutions nationales et de l'organisation syndicale socialiste elle-même. La presse donne volontiers aux titres sous lesquels elle publie ses informations un relief propre à frapper l'esprit des lecteurs. Si bien qu'on a pu à certains moments se demander si, après le Congo, la Belgique allait être à son tour déchirée par des guerres tribales. Il ne s'agissait en réalité que du plus récent épisode d'une question qui date de longtemps et dont la complexité tient à ses aspects multiples et mouvants.

Le tracé de la frontière linguistique sur la carte est pourtant une ligne horizontale à peu près immuable depuis plus d'un millénaire. S'étendant approximativement, d'un point situé un peu au-dessus de Tourcoing à l'Ouest, en direction d'Aix-la-Chapelle à l'Est, elle divise le pays en deux parties à peu près égales. Ce ne fut jamais une frontière politique ; elle passait autrefois au travers du comté de Flandre, du duché de Brabant, de la principauté de Liège, comme aujourd'hui au travers de la Belgique.

La révolution de 1830, en apportant l'indépendance, avait affecté, il est vrai, les rapports linguistiques. Une bourgeoisie séculairement de langue française en avait pris la tête, tandis que le peuple flamand n'éprouvait encore qu'indifférence à l'égard de sa propre langue. On ne voulait plus rien avoir de commun avec le régime disparu. « Les catholiques flamands, dit Pirenne, considéraient le hollandais, c'est-à-dire le néerlandais littéraire, comme une langue étrangère, en face de laquelle ils revendiquaient l'autonomie de la langue flamande... Cette rupture entre le hollandais et

le flamand fortifiait naturellement la prépondérance du français. Sa situation était si forte et si grand son prestige qu'il paraissait destiné à se répandre dans un avenir prochain sur toute la Belgique. » La constitution que l'on venait d'adopter stipulait bien « que l'emploi des langues usitées en Belgique est facultatif ». « En fait, le gouvernement, l'administration et les Chambres ne se servirent que de la langue de la classe sociale au sein de laquelle ils se recrutaient, c'est-à-dire de la langue française. » C'était « la conséquence naturelle de la bourgeoisie francisée ». A ce moment, « on ne doute pas que, réduit au rang de patois populaire, le flamand ne soit fatalement condamné à disparaître[1] ».

Essor en Wallonie et détresse en Flandre.

Tandis que la révolution politique instaurait l'indépendance, la révolution industrielle, dont la Belgique était la première sur le continent à éprouver les effets, provoquait dans sa structure économique et sociale de profondes transformations entraînant la prépondérance de la Wallonie.

Le pays flamand et le pays wallon présentaient auparavant un développement économique sensiblement analogue. L'agriculture y occupait une place importante. En Flandre, l'industrie du lin, qui y était associée, constituait une source considérable de richesse et alimentait un important commerce d'exportation ; elle se pratiquait à domicile. Il en était de même de l'armurerie dans la province de Liège, de la clouterie dans cette même province et dans le Hainaut, de la coutellerie dans le Namurois, ou dans une certaine mesure, de l'industrie lainière dans la région de Verviers. La houille, dont l'extraction était séculaire, se limitait à peu près exclusivement aux usages domestiques ; le travail du fer s'accomplissait dans les forges des régions forestières.

L'application de la vapeur à l'industrie, l'extension de l'emploi des machines avaient, vers 1840, bouleversé cet état de choses. Elles avaient implanté la grande industrie dans le « sillon wallon » où se trouve le charbon ; elles y avaient provoqué un essor et une prospérité inouïs. Au même moment, par contre, elles avaient ruiné, dans les Flandres, l'industrie linière traditionnelle. Au plus fort de la crise, la récolte vint à manquer. La moitié des habitants des campagnes, menacés de famine, durent être secourus. De 1846 à 1856, la population flamande baissa dans des proportions effrayantes, tandis que la population totale de l'ensemble du Royaume augmentait de 44 %. En 1846, l'arrondissement de Thielt, en pleine Flandre, comptait 4 550 décès pour 2 800 naissances. La crise une fois surmontée, l'industrie textile flamande avait été mécanisée à son tour ; mais les salaires y demeurèrent plus bas et les journées de travail plus longues que dans l'industrie des métaux ou de la houille

1. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, Bruxelles, vol. IV, 1952, p. 174-175.

de la Wallonie. Aussi vit-on se produire un courant continu d'émigration des Flamands vers les villes et les centres industriels wallons, où ils furent rapidement assimilés.

Le mouvement flamand et la réaction wallonne.

Telles étaient les conditions du milieu économique et social dans lequel se développa le mouvement flamand. De tendance romantique, de caractère purement linguistique et littéraire au début, il allait devenir de plus en plus militant dans la seconde moitié du XIXe siècle. En 1856 déjà, le gouvernement avait chargé une commission d'enquêter sur les griefs flamands et de proposer des solutions. D'incontestables abus furent ainsi dévoilés ; mais l'opinion, dans les provinces flamandes, restait apathique ; les recommandations de la commission en faveur de réformes radicales demeurèrent sans suite. En 1873 et 1878 seulement, deux lois réalisèrent une certaine égalité linguistique dans l'organisation judiciaire et administrative ; en 1883, le flamand fut introduit comme branche obligatoire dans l'enseignement moyen des provinces flamandes.

Tandis que se poursuivaient ces réformes législatives, l'élargissement du droit de suffrage, la constitution d'un parti socialiste, de syndicats ouvriers, d'associations agricoles, mêlaient davantage les masses aux débats politiques. Parallèlement, une jeune élite intellectuelle flamande s'était formée. Elle imprima au mouvement une orientation nouvelle. Il s'agissait de faire sortir le peuple flamand de la misère, de l'ignorance dans laquelle la révolution industrielle l'avait laissé. Pour y parvenir, il fallait surmonter un obstacle linguistique : les classes dirigeantes et instruites ne parlaient pas sa langue, ne communiquaient pas avec lui ; le flamand était exclu du domaine intellectuel ; tout le haut enseignement se donnait en français. La « flamandisation » de l'Université de l'Etat à Gand devint la revendication primordiale ; une loi la réalisa en 1923.

La première guerre mondiale avait entraîné l'occupation de la plus grande partie du territoire. L'administration impériale allemande avait favorisé la création d'un parti de « flamingants activistes », suivant une politique que le régime hitlérien poursuivit pendant la deuxième guerre mondiale. Elle avait de sa propre autorité créé, en 1916, l'Université flamande de Gand, préparé la séparation administrative du pays, instauré l'autonomie de la Flandre. La Wallonie avait été rapidement envahie en 1914 ; aussi les recrues de l'armée de l'Yser étaient-elles en majorité flamandes ; les revendications « flamingantes » avaient fait de nombreux adeptes parmi elles.

Le caractère militant qu'avait pris le mouvement flamand ne pouvait manquer de provoquer une réaction en pays wallon. Jusqu'à la fin du siècle dernier, celui-ci n'avait guère connu qu'un paisible régionalisme culturel. En 1912, un congrès, réuni à Charleroi, formule les griefs des Wallons ; au Lion de Flandre s'oppose désormais le Coq Hardy. Jules

Destrée, député socialiste, orateur de grand talent voué à la fois à la politique et au culte des arts, adresse au roi Albert une lettre publique. Il y exprime l'amertume ressentie par les partis de l'opposition, particulièrement en Wallonie, à la suite de la défaite électorale qu'ils venaient de subir ; vainement socialistes et libéraux s'étaient unis dans l'espoir d'enlever au parti catholique la majorité absolue que les provinces flamandes lui assuraient depuis près de trente ans. La séparation, l'autonomie des provinces wallonnes apparaissaient comme le seul moyen de se libérer de cette domination. La Belgique, disait Jules Destrée, est une création artificielle ; la nationalité belge n'existe pas. A la vérité, il n'est aucun Etat ou aucune nationalité de l'Europe occidentale qui, étant le produit de conjonctures politiques, ne soient dans quelque mesure artificiels. Deux ans plus tard, le sursaut national provoqué par l'agression de l'Allemagne impériale venait d'ailleurs donner un éclatant démenti à Jules Destrée, et lui-même, à la libération du pays, allait devenir le brillant ministre des Sciences et des Arts d'une Belgique unie.

Compromis des Belges.

La question du statut des deux communautés linguistiques présentait cependant, au lendemain de la guerre, une acuité grandissante. Si importante que fût aux yeux des Flamands la conquête de l'Université de Gand, elle était loin de réaliser l'égalité à laquelle ils prétendaient ; quant aux Wallons, l'avance des Flamands renforçait leur désir de sauvegarder leur autonomie culturelle. De grands efforts furent faits en vue de concilier ces tendances contradictoires. Le parti socialiste y prit une part importante. Jules Destrée, député de Charleroi, Camille Huysmans, député d'Anvers, tous deux anciens ministres des Sciences et des Arts, secondés chacun par un groupe de leurs amis politiques appartenant aux deux communautés, conclurent en mars 1929, le « compromis des Belges ». « Considérant que la Belgique est une nécessité nationale et internationale, tels en sont les premiers mots, les soussignés dénoncent comme funeste toute propagande tendant à la constitution de deux Etats séparés, ou au rattachement de la Wallonie à la France, de la Flandre aux Pays-Bas. Ils reconnaissent que tous les services officiels de l'Etat (enseignement, administration, justice, défense nationale, etc.) doivent employer en Flandre le néerlandais, en Wallonie le français. » Le bilinguisme, base de la législation antérieure, est écarté sauf « dans des cas exceptionnels où il est indiqué par la nécessité ou par le vœu des populations ». « Ils voient dans les autonomies provinciale et communale, tradition trop oubliée de nos pays, le moyen le plus efficace de faire respecter la libre volonté des citoyens. »

De longs et laborieux travaux préparatoires se poursuivirent dans l'esprit de ce compromis. Ils aboutirent à une série de lois revisant et complétant l'œuvre accomplie par la législation antérieure ; elles régissent

l'emploi des langues en matière administrative et en matière d'enseignement (1932) ; en matière juridique (1935) ; à l'armée (1938) : le bilinguisme n'est maintenu qu'à Bruxelles et à la frontière linguiste.

Les controverses s'étaient étendues à la politique étrangère. Des critiques étaient dirigées contre la convention militaire franco-belge de 1920, principalement par des Flamands pour qui elle signifiait inféodation. Par contre, la politique d'indépendance instaurée en 1936 trouvait auprès de ceux-ci un accueil plus favorable qu'auprès des Wallons. Ici également un rapprochement se réalisa. En 1931, les socialistes tant wallons que flamands s'étaient prononcés contre la convention de 1920 ; Hymans, alors ministre des Affaires étrangères, put constater, d'accord avec la France, que le traité de Locarno avait résorbé cette convention, et la position internationale qu'il définit reçut une approbation unanime. Il en fut de même de la politique d'indépendance à laquelle — le débat que le Sénat y consacra trois semaines avant l'agression de 1940 le révéla — les Wallons les plus ardents s'étaient ralliés.

Progrès flamand et déclin wallon.

La législation adoptée entre 1932 et 1938 avait quelque peu apaisé les dissensions en matière linguistique ; elle n'y avait pas mis fin ; son application provoquait de part et d'autre des critiques, particulièrement dans le domaine de l'administration et de l'enseignement. Du côté flamand, on la considérait à présent comme un premier stade déjà dépassé. Après la deuxième guerre mondiale, à partir de 1950 surtout, des demandes de revision s'élevèrent auxquelles Wallons et francophones se montrèrent généralement hostiles. Tandis que se poursuivaient ces controverses, le milieu économique et social dans lequel le problème se pose subissait à nouveau, depuis une vingtaine d'années, une profonde transformation qui était en train de renverser l'équilibre entre les deux communautés.

Le mouvement flamand avait suscité une incontestable efflorescence intellectuelle, aussi bien dans le domaine des arts et des lettres que dans celui de la science. Dès ses premières années, la valeur scientifique du corps professoral de l'Université flamande de Gand avait reçu la consécration d'un prix Nobel décerné à l'un de ses membres ; l'édition de livres et périodiques de toute espèce avait accompli d'extraordinaires progrès.

La transformation n'était pas moins grande sur le terrain économique. Au témoignage d'Albert Thomas, la classe ouvrière belge était celle, en Europe, dont le sort s'était le plus amélioré depuis la fin de la première guerre mondiale. Cette amélioration avait été particulièrement sensible en pays flamand où son niveau était autrefois le plus bas. La Belgique avait cessé d'être un pays à bas salaires ; elle allait, après la deuxième guerre mondiale, prendre la tête des pays européens à hauts salaires.

Des changements plus profonds s'accomplissaient. Le bassin wallon qui, du Borinage à l'ouest, s'étend vers l'est le long de la vallée de la Sambre et de la Meuse, avait concentré dans ce long sillon transversal l'industrie lourde, grosse consommatrice de houille ainsi que ses branches connexes. Dans l'intervalle des deux guerres déjà, ses prix de revient avaient augmenté : c'étaient les premiers signes d'épuisement, qui n'avaient été sensibles, d'abord, qu'aux périodes de dépression. Par contre, le bassin charbonnier découvert au début du siècle dans la Campine flamande était à présent entré en exploitation ; son équipement était moderne, ses prix de revient inférieurs à ceux du bassin wallon ; l'industrie lourde, dont la Wallonie avait eu jusque-là le monopole, n'avait pas tardé à y faire son apparition. En même temps grandissait la puissance d'attraction des grands ports du pays flamand, des régions anversoise et gantoise particulièrement, tout comme celle de la région bruxelloise. Peu à peu, le centre de gravité de l'économie belge se déplaçait vers le nord ; du pays wallon il passait en pays flamand.

L'industrie lourde qui avait fait la prospérité des régions industrielles wallonnes datait de plus d'un siècle. De grands efforts de rénovation y avaient certes été accomplis ; dans la région de Liège, par exemple, un haut fourneau avait été inauguré en 1959 qui était, à ce moment, le plus grand d'Europe ; le plus grand four électrique d'Europe avait été mis en service en 1957 à Charleroi ; la supériorité de l'armurerie liégeoise avait été reconnue par la plupart des États de l'OTAN qui avaient adopté le fusil de guerre qu'elle fabrique. La puissance industrielle demeure d'ailleurs principalement concentrée en pays wallon et si, en dépit de la crise congolaise, les exportations de la Belgique ont atteint en 1960 un chiffre record, marquant par rapport à l'année précédente un progrès plus grand que celui de l'Allemagne ou des Pays-Bas, on peut être assuré que la Wallonie y a eu la plus large part. Les conditions d'existence n'y sont-elles pas demeurées, non seulement supérieures à celles du pays flamand, mais au niveau le plus élevé de l'Europe ? Aussi serait-il absurde de la traiter de pays sous-développé.

Son vieillissement était pourtant indéniable. Il ne se manifestait pas uniquement dans le domaine de la production. Un autre signe était apparu : la démographie, sur laquelle l'attention se portait de plus en plus, révélait une diminution alarmante des naissances. Sans doute, le taux d'accroissement de la population flamande baissait-il lui aussi ; il restait cependant beaucoup plus élevé que celui de la population wallonne ; l'importance relative de celle-ci dans la communauté belge était menacée d'un fléchissement continu.

La crise charbonnière s'était progressivement étendue, en 1957, à l'Europe entière, mais le bassin wallon était le plus durement frappé. Les stocks s'accumulaient sur le carreau des mines dans des proportions effrayantes. Il n'était plus possible de différer l'application des mesures les plus radicales d'assainissement ; la CECA en faisait la condition de

son assistance : il fallait réduire la production, de 21 millions de tonnes en 1952 à 14 millions en 1963 ; fermer les mines dont l'exploitation avait cessé d'être profitable ; congédier en trois ans 54 000 mineurs. Ces mesures inexorables répandirent l'inquiétude parmi les populations du bassin wallon et y provoquèrent des grèves de protestation.

Le malaise wallon.

Le malaise wallon était le produit de ces transformations économiques et démographiques, du contraste entre ce déclin et les progrès du pays flamand. Le complexe d'infériorité dont celui-ci avait si longtemps souffert et dont il n'était pas encore entièrement guéri, avait à présent gagné l'autre communauté linguistique. L'amertume qu'il provoquait s'était traduite dès le lendemain de la guerre ; un Congrès wallon, suivant de près la constitution d'un Conseil économique wallon, s'était réuni à Liège en octobre 1945. On y avait dénoncé la dépopulation des provinces wallonnes, l'industrialisation croissante des région bruxelloise, anversoise, gantoise et limbourgeoise au détriment des centres industriels historiques de la Wallonie, l'élimination progressive des Wallons des cadres supérieurs de l'Etat, l'excès de centralisation administrative et financière à Bruxelles, car bon nombre de griefs étaient dirigés moins contre la Flandre que contre Bruxelles. La capitale était d'ailleurs devenue en même temps le principal objet des griefs flamands. La frontière linguistique passe à 15 kilomètres au sud de Bruxelles ; enclave bilingue en pays flamand, elle bénéficie d'un régime linguistique spécial adapté à sa population hybride. Mais la désertion du centre de la cité et l'exode vers la périphérie, que connaissent toutes les grandes villes, entraînaient un empiétement des francophones sur une région rurale que les Flamands refusaient de leur abandonner.

De nouveaux efforts s'imposaient pour trouver remède à toutes ces difficultés.

Dès 1948, sous l'inspiration de M. Harmel, député de Liège, aujourd'hui ministre de la Fonction publique, une loi créait un « Centre de recherche pour la solution nationale des problèmes sociaux, politiques et juridiques des régions wallonnes et flamandes ». Composé d'hommes politiques et d'experts, il s'était donné pour tâche de dresser un état de situation des problèmes wallons et flamands, de confronter les griefs et revendications, de favoriser une meilleure compréhension mutuelle. Dans ses conclusions, en 1955, il se ralliait aux principes de l'autonomie culturelle des deux communautés, de la sauvegarde de l'homogénéité des régions, de l'unilinguisme et de la décentralisation.

La crise charbonnière d'une part, la réalisation du marché commun européen d'autre part, rendaient urgente la solution des problèmes économiques. Dans les régions minières de Wallonie, où des puits se fermaient et des usines s'arrêtaient, la reconversion devint la préoccupation

dominante. En décembre 1959, le Gouvernement y fixait comme objectif la création de 50 000 emplois nouveaux. Depuis longtemps un assainissement des finances publiques s'avérait non moins nécessaire ; il s'agissait de mettre un terme à un endettement excessif et, en réduisant les charges de l'Etat, de favoriser les investissements privés devenus insuffisants.

La crise du Congo, dans le cours de l'été dernier, avait encore accru la nécessité d'agir. Mais l'opinion publique ressentait avec amertume l'échec et l'injustice dont le pays venait d'être victime [1]. Il était inévitable que le gouvernement au pouvoir supportât la responsabilité des événements, quelle que pût être la part revenant à ses prédécesseurs ou à des circonstances échappant à son action. Ayant procédé à un remaniement partiel, le premier ministre soumit au Parlement, au début de novembre, un projet de loi « d'expansion économique, de progrès social et de redressement financier ». Le document qui le contenait avait cent quinze pages : les nouveaux impôts et la réduction des dépenses devant résulter de réformes de la fiscalité communale et du régime des pensions ou de mesures remédiant aux fraudes fiscales et aux abus en matière d'assurance sociale, étaient joints à un programme quinquennal d'expansion tendant à créer 20 000 emplois nouveaux par an, à renforcer la politique régionale et particulièrement la reconversion économique nécessitée par la fermeture des mines marginales. La « loi unique » — c'est ainsi qu'elle fut désignée — portait atteinte aux intérêts les plus divers : pensionnés, salariés, classes moyennes, consommateurs, fortunes mobilières... Aussi fut-elle l'objet, bien qu'assurée de l'appui résigné des deux partis de la majorité, d'âpres critiques émanant des milieux d'affaires autant que des milieux syndicaux. En présence de l'extrême impopularité du Gouvernement, l'opposition socialiste pouvait se croire assurée d'une prochaine victoire. Le Comité National des syndicats socialistes décida de « s'opposer par tous les moyens à la loi unique » ; il avait cependant écarté, à une faible majorité, une proposition tendant à organiser une grève générale interprofessionnelle. Seuls les employés et ouvriers communaux de la Centrale socialiste des services publics, dont la pension avait été reculée de soixante à soixante-cinq ans, avaient décidé de se mettre en grève le 20 décembre, jour fixé pour l'ouverture des débats au Parlement. En dépit de la décision de l'autorité syndicale supérieure, les organisations des métallurgistes de Liège et de Charleroi se joignirent au mouvement ; leur exemple fut aussitôt suivi, non seulement dans les centres industriels de Wallonie, mais aussi dans ceux du pays flamand. Les travailleurs obéissaient à une impulsion émotionnelle qui les rendait insensibles au dommage qu'ils s'infligeaient à eux-mêmes. Mais les dirigeants des organisations ouvrières chrétiennes, dont les effectifs globaux ne sont pas inférieurs à ceux des syndicats socialistes, ne tardèrent pas à réagir, bien

1. Mon article sur la crise congolaise dans *la Revue de Paris* d'octobre 1960 a exposé cet état d'esprit.

qu'elles soient généralement solidaires de ceux-ci sur le plan professionnel. Prenant position contre la grève, ils en dénoncèrent le caractère politique et les violences de nature insurrectionnelle.

Au début de janvier, un mouvement de reprise du travail se dessina, particulièrement en pays flamand. La grève était sévèrement jugée dans la partie de la population n'appartenant pas à l'opinion socialiste ; on eut l'impression que, même au sein de celle-ci, plusieurs dirigeants étaient soucieux, tout en affirmant leur solidarité avec les grévistes, de lui trouver une issue honorable. Les chefs wallons cessèrent alors de faire de l'opposition à la « loi unique », le seul objet du mouvement ; ils portèrent de plus en plus l'attention sur les griefs wallons : ce fut la position de repli.

L'explosion qui venait de se produire n'était d'ailleurs pas uniquement due à la « loi unique ». Elle résultait en réalité de la conjonction de plusieurs causes de mécontentement, dont certaines entretenaient depuis plusieurs années une sourde fermentation. Celles qui provenaient de la crise congolaise étaient récentes et affectaient la Belgique entière ; d'autres, par contre, concernaient particulièrement la Wallonie : l'impression qui avait peu à peu grandi, de son déclin, de son vieillissement, de la prédominance acquise par les Flamands, à laquelle étaient venues s'ajouter les appréhensions immédiates causées par la crise charbonnière.

Les mandataires socialistes wallons assemblés le 13 janvier à Saint-Servais près de Namur, se tournèrent — bien que républicains de principe — vers le Souverain. Sans doute n'avaient-ils pas oublié les transports d'enthousiasme avec lesquels le peuple wallon l'avait accueilli, peu de temps auparavant, quand il était venu lui présenter la future reine. Ils firent appel à lui comme autrefois Jules Destrée au roi Albert, « dont la mémoire, disaient-ils, reste chère à nos populations ». Leur manifeste est conçu en termes dignes et mesurés. Certes, comme Destrée un demi-siècle plus tôt, « ils traduisent aussi bien la détermination des travailleurs wallons d'échapper à l'emprise d'une majorité parlementaire flamande à prédominance conservatrice, que la volonté du monde du travail de participer effectivement à la gestion de la vie économique de sa région » ; mais, « au moment où naissent des communautés économiques nouvelles, ils entendent contribuer à la prospérité de l'ensemble du pays », pourvu que « soient respectés leurs droits et intérêts légitimes ». Le peuple wallon, disent-ils, « cherche les solutions qui, sans attenter à l'indépendance ni à l'intégrité des pays, consacreraient l'existence en Belgique de deux peuples dotés chacun de sa personnalité, de sa culture et de ses aspirations propres », et ils terminent leur appel en soulignant qu'il « s'inspire de la volonté de bien servir, à la fois, la Wallonie et la Belgique ».

Quelle que fût la modération de ce langage, les manifestations de particularisme wallon, soit dans le cadre de l'Etat, soit dans le cadre syndical, provoquèrent aussitôt des réactions. Divers organismes wallons,

notamment le Mouvement des Provinces wallonnes groupant les mandataires du Parti Social Chrétien (ancien parti catholique), prirent position contre toute tentative de porter atteinte à l'unité du pays, tandis qu'au sein même de l'organisation syndicale socialiste de Wallonie, une opposition se manifestait contre l'idée de modifier la structure de la Fédération Générale des Travailleurs de Belgique dans le sens d'un fédéralisme flamand-wallon.

De divers côtés on qualifia d'aberration l'idée de remédier aux maux de la Wallonie en la rendant autonome dans le domaine économique et social, alors que la Belgique, après avoir réalisé l'Union économique belgo-luxembourgeoise et le Bénélux, est résolument engagée, sous l'impulsion d'éminents Wallons, dans une politique d'intégration européenne. Car le président du Comité permanent des mandataires socialistes wallons assemblés à Saint-Servais n'est autre que le sénateur Fernand Dehousse, grande figure certes du mouvement wallon, mais non moins grande figure du mouvement européen et ancien président de l'Assemblée du Conseil de l'Europe. S'isoler était devenu inconcevable. Quant aux forces centrifuges qui avaient autrefois poussé certains Flamands à regarder vers les Pays-Bas, certains Wallons à regarder vers la France, n'étaient-elles pas très affaiblies à présent que les barrières s'étaient abaissées ou qu'elles allaient dans un proche avenir disparaître, non seulement pour l'échange des marchandises, mais pour la circulation des capitaux et de la main-d'œuvre, à présent qu'un régime de coopération continue s'était établi et que les esprits les plus hardis, comme M. Dehousse, combattaient en faveur d'institutions supranationales ? La politique européenne, pas plus que la politique atlantique, ne suscitait de divergences entre les deux communautés. Il n'y en avait guère davantage sur les principes fondamentaux qui, suivant les conclusions du Centre Harmel en 1955, doivent régir ces communautés : homogénéité des régions, unilinguisme et décentralisation. Le fédéralisme, forme extrême de la décentralisation, a sans doute ses partisans parmi les « flamingants » et les « wallingants » radicaux, mais il est généralement considéré jusqu'ici comme un sujet de portée quelque peu académique ; une récente proposition plus restreinte s'y rattache ; elle tend à modifier la composition du Sénat de manière à donner une représentation paritaire aux régions flamande et wallonne.

***

C'est dans l'ordre pratique que les difficultés surgissent plutôt : en particulier, le juste équilibre à réaliser entre les deux régions dans l'exécution d'une politique d'équipement et d'investissement ; le régime linguistique des communes de la périphérie bruxelloise. Ce problème irritant intéresse certes les Wallons parce qu'il met en cause les droits de la langue française ; mais ceux qu'il affecte directement ce sont, d'une part les Bruxellois francophones habitant la banlieue et, d'autre part, les

Flamands menacés d'empiétements dans une région qu'ils considèrent comme la leur.

Peut-on en déduire que, en dehors de questions de cet ordre, les controverses relatives au statut des deux communautés ne passionnent plus qu'un nombre relativement restreint de Flamands et de Wallons ? Sans doute beaucoup de Belges n'en prennent-ils conscience qu'en lisant les journaux et écoutant la radio, la campagne électorale de ce mois de mars ne leur accordant guère, elle-même, une place proéminente. On ne doit cependant pas perdre de vue que la puissance d'un mouvement d'opinion ne dépend pas seulement du nombre de ses adeptes, mais, dans une large mesure aussi, de l'autorité personnelle de ceux qui l'animent et l'expriment, du degré surtout auquel les conjonctures le favorisent.

Les griefs des deux communautés, s'ils n'étaient redressés dans toute la mesure où ils peuvent l'être raisonnablement, continueraient d'être des facteurs de dissociation, virtuels à certaines périodes, mais brusquement explosifs s'ils viennent se combiner avec d'autres causes de mécontentement. C'est ce qui s'est produit dans le climat orageux qui précéda les grèves contre la « loi unique ».

Ainsi que l'écrivait autrefois van Gennep, à chaque moment de sa durée, une nationalité n'est jamais qu'en équilibre instable et en devenir. Parmi les « nationalités régionales » qu'elle intègre, et qui sont, en Belgique, flamande et wallonne — comme elles peuvent être ailleurs bavaroise, frisonne, galloise, bretonne, catalane ou sicilienne — les unes sont aujourd'hui virtuelles, les autres atrophiées ; mais quel que soit leur état actuel, leur cohésion au sein de la nationalité globale qui les incorpore n'en est pas moins fonction des circonstances : un danger extérieur commun la fortifie ; des antagonismes internes, surtout quand ils stimulent les particularismes territoriaux, l'affaiblissent ou la menacent : c'est ce que, en Europe occidentale même, l'histoire de plus d'un pays nous montre.

FERNAND VAN LANGENHOVE
Membre de l'Académie royale de Belgique.

LETTRES DE BALZAC A L'ÉTRANGÈRE (AOUT 1848)

Pendant les premières journées révolutionnaires de 1848, *Balzac était en Touraine à Saché — le domaine des Margonne* (*voir* Revue de Paris *d'août* 1959). *Revenu à Paris le 6 juillet, craignant une nouvelle insurrection, usé par le travail, Balzac n'a qu'une idée : quitter Paris et rejoindre en Ukraine* Mme *Hanska qu'il aime depuis dix-sept ans. De tout point de vue, il aspire à la paix. A ce moment,* Mme *Hanska semble enfin accepter l'idée du mariage.*

ROGER PIERROT

Paris, 31 *juillet* 1848.

[... Hier] j'ai trouvé les épreuves de *l'Initié* et, depuis ce matin, je travaille. Tout à l'heure, les intéressés du journal [1], qui sont les anciens commis d'Hetzel, sont venus me dire qu'ils avaient vendu 17 000 exemplaires du journal, à cause de *Madame de la Chanterie* qu'ils ont réimprimée en façon de prime, et qu'ils voulaient la tirer à 30 000 exemplaires, pour la province. Cela fait qu'au lieu de 1 500 fr. j'aurai 1 800 fr. de *l'Initié*. Il faut, dans leurs combinaisons que *l'Initié* paraisse aujourd'hui ; je suis obligé d'aller dans Paris corriger la 2e épreuve à l'imprimerie, et, alors, je dînerai chez Borel, à qui je dois un dîner, et j'irai au Français, voir une pièce de Casimir Bonjour [2].

Mardi, 1er *août.*

Je vais ce matin déjeuner chez Hostein [3], à Bougival, et voir *Monte-Cristo* [4].

1. *Le Spectateur Républicain,* journal éphémère dont le gérant était Ildefonse Rousset, publia, en feuilleton, du 1er août au 3 septembre 1848, *L'Initié,* 2e partie de *L'Envers de l'histoire contemporaine* dont la première partie : *Madame de la Chanterie* fut réimprimée au format du journal et servit de prime pour son lancement (29-31 juillet 1848).
2. *Le Bachelier.*
3. Le Directeur du Théâtre historique qui avait repris *La Marâtre,* le drame de Balzac.
4. Près de Saint-Germain-en-Laye, sur les côteaux de Marly, Alexandre Dumas s'était fait construire un château baroque, baptisé du nom de son célèbre roman et inauguré le 27 juillet 1847. Il fut saisi en 1849 et vendu en 1851. Balzac avait déjà parlé à Mme Hanska de la ruineuse fantaisie d'Alexandre Dumas. (*Revue de Paris,* novembre 1956, p. 5.)

→ Les lettres ont été datées par M. Pierrot. (N.D.L.R.)

Mercredi 2 août.

Hier, j'ai été malade en me levant et je suis resté malade toute la journée, à cause d'œufs gâtés qui étaient dans l'omelette classique du déjeuner de Bougival. D'abord, il faut dire que dans le dénuement excessif où je suis, comme l'immense majorité des Français, je suis allé lundi voir ce qu'a produit *la Marâtre,* attendu que j'ai des obligations de 7bre qui sont de 1 769 fr. et Vitel [1] demande de l'argent. Or, *la Marâtre* va me donner 400 fr. *l'Initié* 1 800 total : 2 200. Mais, en sortant des Français, j'ai été raccroché par un libraire [2] qui fait les impressions des pièces de théâtre, et je crois que j'aurai de 5 à 600 fr. de *la Marâtre,* ce qui va faire au moins 2 700 pour payer : 1° 300 fr. à mes deux gens, 200 fr. à Vitel, et les 1 769 fr. Puis, je verrai à compléter 600 fr. pour les intérêts des 20 000 fr. Gossart.[3].

J'espère que voilà une nouvelle. Or, je vous ai dû, au retour de Bougival et de Monte-Cristo, un plaisir inouï ; j'ai eu la certitude en revenant que je trouverais une lettre de vous, et je l'ai lue avec un plaisir d'autant plus grand qu'il était encadré par la souffrance de l'estomac et de la fièvre. Je me suis couché, votre lettre finie, et je me suis exactement couché dans vos pensées, en sorte que ce matin, en me levant à 4 h 1/2, *j'étais encore en vous,* je ne vous avais pas quittée [...]

Allons, adieu. Ah ! Monte Cristo est une des plus délicieuses *folies* qu'on ait faites. C'est la plus royale bonbonnière qui existe. Dumas y a dépensé plus de 400 000 fr., et il en faut encore 100 000 pour la terminer. Mais il la conservera pour l'achever. C'est moi qui, hier, ai découvert que *l'on ne pouvait pas vendre,* car figurez-vous qu'il n'y a pas de contrat pour le terrain sur lequel le petit château est bâti. Il appartient au paysan qui l'a vendu sur parole à Dumas, en sorte qu'il peut faire sommation d'enlever le château et de reprendre son terrain, pour y cultiver des choux.

Ceci donne un peu la mesure de ce qu'est Dumas ! Aller bâtir une merveille (inachevée), sur le terrain d'autrui, sans acte, sans contrat ! Le paysan pouvait mourir, et les héritiers, mineurs, pouvaient être hors d'état de réaliser la parole du paysan !... Si vous aviez pu voir cela, vous en seriez folle. C'est une charmante villa, plus belle que la villa Pamphili, car il y a la vue de la terrasse de Saint-Germain et *de l'eau !...* Dumas finira cela, et, dans cinq ans, nous l'aurons. Vous ne vous figurez pas cela. C'est aussi joli, aussi brodé que le portail d'Anet, que vous avez vu à l'Ecole des Beaux Arts. C'est bien distribué ; c'est, enfin, la *folie* du temps de Louis XV mais exécutée en style Louis XIII, et avec des ornements Renaissance. On dit que cela coûte déjà 500 000 fr. et il en faut encore 100 000 pour tout terminer. Il a été volé comme au fond d'un bois. On ferait tout cela pour 200 000 fr. Oh, mon louploup, comme les gens qui

1. L'ébéniste de Balzac.
2. Michel Lévy, qui publia *La Marâtre* en août 1848.
3. Le notaire de Balzac.

gagnent par la pensée ont besoin d'un bon génie auprès d'eux ! Ma vie, à moi, devenu si raisonnable par amour, n'est plus possible (au point de vue de l'intérêt), sans toi, car je vois que je gagnerai toute une fortune au théâtre. Mais on ne peut rien faire que travailler. Intérieur, maison, affaires, on ne peut s'occuper de rien de cela. Voici cinq jours que je n'ai qu'à monter à la lingerie, pour changer mes draps de coton qui m'étouffent, et prendre des draps de toile de fil ; eh bien, voilà cinq jours que je ne le peux pas, et il faudrait m'interrompre en ce moment de t'écrire pour les donner à François [1], qui vient me les demander, et je vous écris sur le temps réclamé par mes épreuves de *l'Initié*. Allons, il faut se remettre à mes épreuves, car on fait paraître un numéro aujourd'hui. D'ailleurs, je ne veux pas avoir de roman sur les bras au moment de partir. En supposant beaucoup de célérité, je n'aurai de réponse de Saint-Pétersbourg que le 20 août [2] ; je ne puis être à Wierzchownia avant le 30 août ; mais je profiterai de la permission le jour même de son arrivée, car j'ai peur de la guerre, qui nous séparerait pour un temps difficile à évaluer, et j'aimerais mieux recevoir une balle, comme l'Archevêque [3] que de nous trouver séparés pour seulement un an ! Vaut mieux la mort d'un coup, que la mort en détail. C'est vous dire combien je vous aime. Allons, mille tendresses, et surtout à mes deux chers petits Gringalets, mâle et femelle [4]. A bientôt. Oh, mon cher Minou, mes NeNets, tous mes trésors, je vais, je l'espère, vous revoir. Aussi, vous envoyai-je mille caresses, et les vœux du Bengali.

Vendredi 4 *août.*

Hier, depuis 7 heures du matin, jusqu'à 5 heures du soir, je n'ai pas cessé d'avoir du monde : le cessionnaire [5] de mes éditeurs de *la Comédie Humaine*, qui veut faire faire un portrait de moi et le graver ; Porcher, l'acquéreur des droits de billets [6] à qui j'ai donné ma griffe pour tous mes billets de théâtre, et qui achète tous mes billets à 50 pour cent, car, à chaque représentation, j'ai droit de vendre pour 60 fr. de billets à *la Marâtre*, et, dans chaque marché nouveau, ce sera ainsi. Si j'ai quatre pièces, ce sera 300 fr. par jour, dont j'ai 50 pour cent. C'est donc 150 fr. d'assurés, en dehors de mes droits.

Je me suis couché à 7 heures, et me voilà levé à une heure du matin.

1. François Munch son domestique.

2. Réponse aux lettres adressées par lui aux ministres de la police et de l'instruction publique de Russie pour obtenir l'autorisation d'entrer en Russie. Voir ci-dessous, lettre du 20 août.

3. Mgr Affre, archevêque de Paris, fut mortellement blessé sur une barricade le 25 juin 1848, en essayant de faire cesser les combats.

4. Georges et Anna Mniszech, gendre et fille de Mme Hanska.

5. Alexandre Houssiaux.

6. Les billets de faveur faisaient à l'époque romantique l'objet d'un trafic intense fort préjudiciable à la gestion financière des théâtres.

Mais, hélas, je ne peux plus lire et corriger les petits caractères ; je ne peux, la nuit, que composer, écrire. Les épreuves se feront le jour. Il me faut passer une vingtaine de nuits pour gagner l'argent de l'Infâme[1]. Cette dette sera, je l'espère, soldée avant mon départ, et cela facilitera beaucoup les affaires. 45 000 fr. en décembre et 47 en avril, et toutes mes dettes sont payées, hormis les 32 000 de Pelletereau, en 8bre 1849. Quels résultats ! Hé bien, si l'on allait au théâtre, mes quatre pièces paieraient cela ! Allons adieu, chère âme de ma vie. Il faut faire un acte de *Richard Cœur d'Eponge* ; il faut reprendre mes habitudes de grand travail, car il ne faut pas traîner après soi les ficelles de la dette. Ah, quand vous lirez ma *dépense,* vous serez effrayée de ma sobriété, de ma fermeté, de tout ce que j'ai fait pour maintenir ma position. Mon loup a été digne de moi, et moi, digne d'elle. J'ai réglé 1 000 fr à Lefébure, et j'ai donné 200 fr. à Vitel, à la condition de m'apporter l'étagère de la salle à manger à la fin de ce mois. Si Liénard me donne mes deux consoles et M. Paillard[2] mon candélabre, la salle à manger sera terminée. Il restera toujours une encoignure à mettre, et à garnir de sujets en bois sculpté les quatre embrasures des quatre croisées. Vous voyez que ce *beau génie* s'occupe de tout, et il suffira à tout. Son étoile aidant. Ah ! comme elle rayonne sur moi à toute heure ! Oh, chérie Linette, comme j'aime ! [...]

Samedi 5 *août.*

Perrette et le pot au lait sont à terre. Bocage ne veut pas rentrer au théâtre, car il tient à être Collot d'Herbois. Mais, j'ai écrit au commissaire de l'Odéon, que j'avais une autre combinaison, qui est Henri Monnier[3]. Je travaille nuit et jour, et je vois que je ne suis plus jeune, car il m'est extrêmement pénible de passer les nuits. Adieu pour aujourd'hui. Je suis écrasé de travail. Le premier coup du duel entre la Montagne et l'Assemblée a eu lieu avant-hier. C'est le rapport Bauchard[4]. La guerre est déclarée ; cela ira loin.

Dimanche 6 *août.*

Mes yeux ont beaucoup baissé ; je ne peux plus corriger d'épreuves

1. Mme de Brugnol, l'ex-gouvernante de Balzac, qui avait exigé une importante somme d'argent pour restituer les lettres de Mme Hanska qu'elle avait dérobées.

2. Lefébure, tapis et tentures ; Liénard, dessinateur et peintre en ornements ; Paillard, fabricant de bronze ; trois fournisseurs de Balzac pour son hôtel de la rue Fortunée.

3. Balzac connaissait depuis longtemps le père de *Joseph Prudhomme,* il voulait l'inciter à faire sa rentrée au théâtre pour jouer une pièce inspirée de son personnage : *La Conspiration Prudhomme.*

4. Alexandre-Quentin Bauchart, député de l'Aisne, avait rédigé le rapport de la commission d'enquête sur les Journées de Juin.

pendant la nuit. Je ne peux faire que du manuscrit, et encore avec cinq bougies. Il est une heure du matin ; en ce moment, je commence, comme toujours, ma journée par vous écrire. Ah ! il m'est bien difficile de reprendre mes habitudes de travail ; le sommeil est toujours mon ennemi ; je peux difficilement veiller. Voyez si je ne ferai pas fortune au théâtre ; voici le répertoire que j'ai projeté : *Richard Cœur d'Eponge*, 5 actes. — *La Comédie de l'amour*, 3 actes. — *Les Petits Bourgeois*, 5 actes. — *La Conspiration Prudhomme*, 5 actes. — *La Folle Epreuve*, 5 actes. — *Le Roi des Mendiants*. — *Le Mariage Prudhomme*, 5 actes. — *Le Père prodigue*, 5 actes. — *Pierre et Catherine*, 5 actes. — *Mercadet*. 5 actes. — *La Succession Pons*, 5 tableaux. — *L'Education du Prince*, 5 actes. — *Les Courtisans*, 5 actes. — *Le Ministre*, 5 actes. — *Orgon*, 5 actes. — *L'Armée roulante*, 5 actes. — *Sophie Prudhomme*, 5 actes. — En tout, 17 pièces[1] de théâtre. *Quinola*[2], *Vautrin*[3] et *la Marâtre* (ajoutés), font 20 pièces.

Si de ces vingt pièces, dix ont du succès, savez-vous que c'est 400 000 fr. au moins, et il y en a là-dedans qui doivent réussir. Les dix qui ne feront que demi-succès, donneront toujours bien la moitié des autres. Cela produira 200 000 fr. au moins. En tout, 600 000 fr. et 200 000 fr. de littérature de feuilletons, voilà, avec les intérêts, un petit million à gagner en dix ans, au bout desquels le Noré ayant soixante ans accomplis se reposera dans la gloire et l'édition complète de *la Comédie Humaine*. Ces pièces ont cela de bon qu'elles peuvent se faire en Russie, en Ukraine, et se jouer à Paris. En voyageant, en restant à Wierzchownia, on peut faire facilement quatre pièces par an. Ah ! si j'avais fini de payer mes dettes, je serais bien (avec mes pièces légalisées et le *succès* attendu), l'homme le plus heureux de France et de Russie, y compris Zu, l'homme aux collections, et Mme Zu, qui collectionne les Zorzi[4] !

Vous ne vous figurez pas mon impatience de savoir si j'aurai la permission. Cette impatience agit monstrueusement sur mes travaux. Elle les empêche, car je n'ai pas de liberté d'esprit. Que sont mes travaux, qu'est la fortune, devant le bonheur, un bonheur si longtemps attendu ? J'ai bien des raisons pour vouloir être en route ! allez ! car les grandes affaires de l'Europe me paraissent sur le point de se brouiller furieusement, et, une fois la guerre devenue générale, le moyen d'aller !... C'est à faire frémir. Aussi devez-vous concevoir mon impatience, et combien mon impatience agit sur mes travaux [...]

1. De ces 17 pièces une seule : *Le Faiseur* (*Mercadet*) a été achevée. Il reste quelques fragments de *Richard-Cœur d'Eponge*, d'*Orgon*, des *Petits Bourgeois*. Cf. D.Z. Milatchich, *Le Théâtre inédit de Honoré de Balzac*, Hachette, 1930.

2. *Les Ressources de Quinola*, créées à l'Odéon, le 19 mars 1842.

3. *Vautrin* joué à la Porte Saint-Martin le 14 mars 1840. — Balzac ne mentionne ni *l'Ecole des ménages* (1839) ni *Paméla Giraud* (Gaîté, 26 septembre 1843).

4. Autre surnom du comte Mniszech.

Si vous pouviez voir les comédies de M. Armand Marrast [1] à la Présidence ! Et tout ce qui se trame ! Non, Paris est devenu les *coulisses d'un grand théâtre !* Avec quelle humilité les républicains nous obligent à porter à l'étranger le nom de Français ! Leur politique est encore plus lâche que celle de Louis-Philippe, plus couarde. Comme tout cela fait admirer la Russie ! Et que dites-vous du vieux maréchal Radetzky ? C'est sublime. A moins d'être un crétin, même en désirant la liberté de l'Italie, il faut admirer ce vieillard de quatre-vingt-trois ans, actif comme Napoléon à vingt-six, ne perdant pas la tête, et défendant son souverain, au moment où tout l'abandonne [2].

Si la voie de terre m'était fermée, j'irais vous voir par Constantinople et Odessa, malgré les guerres. Oh ! je trouverai moyen d'aller à vous, comme une plante va à la lumière ! Je suis là-dessus sans inquiétude. J'irai !

Je crois à la coalition prochaine de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse et de l'Angleterre contre les révolutionnaires de l'Europe, et je m'étonne que cela ne se soit pas fait. J'imagine qu'on attend un *casus belli*. Nous reverrons Henri V.

Allons, adieu pour aujourd'hui. J'ai ce matin à corriger 4 feuilletons pour la semaine prochaine, et à écrire le 1er acte de *Richard Cœur d'Eponge*. Ainsi, que votre image évoquée par moi bénisse mes travaux, et que je gagne une somme égale à celle que gagnent vos moujicks. Oh ! comme je voudrais encore avoir une jolie petite lettre, bien longue, de vous ! Vous ne m'écrivez pas tous les jours, comme je le fais. Vous répondez aux lettres que vous recevez, et voilà tout. Je ne suis pas, jour par jour, vos pensées et votre vie, comme vous suivez les miennes. Enfin ! Mille tendresses, et mille gracieusetés aux Enfants. A vous, tout le cœur, toute la vie !

Lundi 7 août.

Hier, j'ai mis à la poste une petite lettre pour la chère petite Anucio, afin que vous ayez une lettre avant celle-ci, que je ne mettrai à la poste qu'après la décision venue de Saint-Pétersbourg, et qui ne peut pas venir avant une dizaine de jours, je crois. Et encore, la décision étant favorable, viendrais-je ? Il faut s'attendre à de nouvelles catastrophes. On livrera bientôt une nouvelle bataille : la bataille parlementaire. On dit qu'il y a des commencements d'émeute. Cette fois, il faut que l'on en finisse de part et d'autre. Je voudrais avoir plus d'argent que je n'en ai, car si une nouvelle crise se déclare, que deviendrons-nous ? Je vais essayer de me faire

1. Depuis le 12 juillet Marrast, député de la gauche modérée, présidait l'Assemblée constituante.

2. Le vieux maréchal autrichien avait dû abandonner Milan (18-23 mars 1848) ; il venait de prendre sa revanche en battant le roi de Piémont Charles-Albert à Custozza (24-25 juillet 1848).

payer du *Spectateur* qui publie *Madame de la Chanterie*. Le plus profond ennui me saisit, et, par moments, je suis malade d'esprit et de cœur, comme l'année dernière, mais avec plus de violence. [...]

Me voilà refaçonné à me lever à 1 h. du matin et à me coucher à 6 h. du soir. Je veux finir absolument des pièces pour payer les dettes les plus pressées. Puis, il me faut 5 000 francs pour mon absence.

Allons, adieu pour aujourd'hui. Je rabâche. Que deviendra le théâtre, s'il y a de nouvelles émeutes ? [...]

Mardi 8 *août*.

Je suis allé au Théâtre Français pour rien [1], car Lockroy [2] était à écouter une pièce ! Moi, j'écoute les chevaux de la poste de Saint-Pétersbourg à Brody pour savoir s'ils apportent la permission, je ne vis plus que pour partir. Je ne sais pas ce qui adviendrait de moi s'il y avait refus, ou seulement pas de réponse, ce qui serait un refus. Ce serait ma mort. Il faudrait se jeter dans le travail pour se distraire, et cette fois le travail aurait tort. Cette pensée de mon loup est devenue unique et tyrannique. Elle me tient comme une idée fixe, et l'attente de mon départ, doublée de l'attente de la permission, me donne la fièvre. Le Choléra est décidément en route pour Londres et Paris. Je vais reprendre le gilet de flanelle, et je marcherai bravement à travers le fléau. Mais, nous sommes menacés d'un bien plus grand fléau : c'est la guerre générale. Si nous intervenons en Italie, tout s'ébranle, et nous ne pouvons pas ne point intervenir, car le brave vieillard Radetzky a eu raison de Charles-Albert ; il l'a rejeté sur Milan.

Je n'aime guère l'Autriche, vous le savez ; mais il faut admirer la bravoure, la tenacité, là où elle est. Le vieux maréchal, est, dans ce duel, fidèle à son souverain malheureux, et il en maintient les droits. Cette victoire va hâter la chute de la maison d'Autriche, car elle va lui rendre son aveuglement complet. Quel imbécile que ce peuple allemand ! est-il avide ! Il veut l'Italie, il veut le Danemark ! Il est d'une rare hypocrisie. Oh ! je l'ai toujours bien jugé. Il a sa haine constante contre la France et la Russie, et vraiment je regrette bien que cette stupide république nous gouverne, car jamais l'alliance de la Russie et de la France n'a eu si beau jeu qu'en ce moment. Mais ne parlons pas politique ; c'est assommant, et notre république s'en va par morceaux. L'Assemblée est déconsidérée ; elle n'aura pas de défenseurs le jour où elle sera attaquée, et elle ne tardera pas à l'être. Oh ! comme je voudrais être avec vous, car j'ai peur de la guerre !

1. On donnait *le Bachelier* de Casimir Bonjour et *Il ne faut jurer de rien* de Musset.

2. Jean-Philippe Lockroy, commissaire du « Théâtre de la République ».

La guerre fermerait toutes les communications, et ce serait ma mort.

Hier, en allant chez Laurent-Jan, que je n'ai pas trouvé, j'ai vu la justice chez Thiers, sur qui l'on a cru tirer en tirant sur Mignet. On *re*tire sur Louis-Philippe ou sur sa famille. Notre gâchis républicain est mille fois plus odieux que le gâchis philippiste. Marrast a fait mains basses sur toutes les belles choses appartenant aux princes, pour orner l'hôtel de la Présidence ; nous allons tomber dans les luttes des candidats à la présidence de la République. Oh ! ma pauvre France ! mon pauvre pays natal ! Quant à Cavaignac, *c'est un petit serin*, en termes populaires. Il est à cent mille piques en dessous de sa position. Il est bien le produit du système qui a préféré *l'ouvrier au maître*. C'est un *sous-officier*, voilà tout.

Jeudi 10 *août.*

J'étais encore hier, à 3 heures du matin, travaillant, et j'étais levé depuis minuit. Cela a fait 27 heures de veille. Lockroy est venu à 9 heures, et, à 1 heure, il était encore chez moi. Je lui ai lu cinq actes et un prologue de *Mercadet*. Nous avons tout discuté ; il y a deux actes à remanier. Rien ne vous expliquera mieux mes travaux et mes activités que de vous dire que mercredi prochain je lis la pièce aux acteurs du Théâtre Français, et qu'elle sera représentée en 7bre.

Je souffre le martyre de la tête, car je n'ai pas assez dormi. Il est 10 h. ; je vais à Suresnes, pour faire copier ma pièce [1], et la corriger. Lockroy revient dimanche à 9 heures.

Vendredi 11 *août.*

J'ai bien souffert hier d'une migraine causée par le défaut de sommeil et le retard de ma tasse de café. Je me suis couché au retour de Suresnes, puis je suis allé au Théâtre Historique voir représenter *le Chandelier* de Musset. Oh ! quelle mauvais pièce, et mal jouée ! C'est effrayant d'ennui. Je vais travailler aujourd'hui et demain aux deux derniers actes de *Mercadet* sans désemparer. Mille tendresses !

Lundi 14 *août.*

Hier, j'ai lu le IVe acte à Lockroy, tout est maintenant bien arrêté. La pièce, qui s'appelle *le Faiseur*, sera lue jeudi 17 août et sera représentée vingt-cinq jours après. C'est une grande chose, c'est une pièce qui pourra rester au répertoire. Enfin, ce sera la plus grande partie que j'aurai jouée. Hier, j'étais levé à 2 heures ; je mourais de fatigue

1. Par sa famille.

à 5 heures après midi, ayant eu 14 heures de travail et une heure de lecture. Eh bien ! j'ai pris une voiture et suis allé à Suresnes porter les trois premiers actes, entièrement corrigés, à copier à ma sœur et à mes nièces. Valentine [1] est malade ; pauvre petite, elle commence une gastrite. Je ne suis revenu qu'à 9 heures. Ce matin, je ne me suis levé qu'à 6 heures ; mais j'ai trouvé les derniers éléments de la pièce ! Je suis enchanté ! Je ne crois pas pouvoir me refuser à rester le 10 7bre sur le champ de bataille. Il faudra que je voie représenter *le Faiseur*. D'ailleurs, pas encore de permission !

Dès vendredi, je me mets à une autre pièce, soit pour l'Odéon, soit pour le Théâtre historique, soit pour les Variétés. Je déciderai cela vendredi.

Je suis sûr d'une fortune au théâtre, et nous n'aurions pas d'autre ressource, que nous aurions une belle et bonne existence.

Voyez quels résultats ! Depuis six mois, je n'ai rien gagné ; j'ai diminué ma dette et n'en ai pas fait de nouvelles. J'ai vécu. Tels sont les effets de ma sordide économie.

Mardi 15 *août.*

Hier, je suis allé voir *les Libertins de Genève* [2], et suis sorti au 3e acte pour venir me coucher, car c'était *plus ennuyeux que les Genevois,* ce qui me semblait impossible. Cela ne m'est jamais arrivé au spectacle. C'est la première fois, car je suis comme un enfant de dix-sept ans, comme Anna, au spectacle. M. Morin [3] sort d'ici, car il est 10 heures. Il venait chercher la pièce de Bouffé, et le changement des *Petits Bourgeois* contre *le Faiseur* a dévoré 15 jours ; mais je lui ai promis 5 actes pour la fin du mois. Et alors, le facteur m'a apporté votre lettre pleine de tristesse ! Il m'est impossible d'être triste devant votre écriture ! J'aspirais ces tristesses avec délices, car c'était toujours vous ! J'ai tout lu, comme un loup affamé croque un gigot. Puis, ma joie d'avoir un peu votre âme entre les doigts a été suivie de la participation à vos douleurs, et j'y réponds par ceci : 1° : je viendrai. 2° : je viendrai après avoir arrangé les affaires, payé tout ce que je pourrai payer. 3° : j'ai de l'énergie, et de l'espérance, et de la joie, à vous en donner plus qu'il n'en faut ; car je vous aime comme un fou, et, en partageant, nous nous trouverons raisonnables. 4° : le choléra ne m'atteindra jamais, parce que ma vitalité le repousse, et qu'il viendra ici quand je serai là-bas. 5° : le plus grand malheur, c'est la dépopulation de Pawuska [4] ! Pauvre chère petite prébende aimée ! Ah ! ce n'est pas une bagatelle ! Mais je travaillerai ! Tenez, voici *le Faiseur* qui sera joué en 7bre, *idem,* la pièce des Variétés *idem*

1. Valentine Surville, sa nièce.
2. Par Marc Fournier, à la Porte-Saint-Martin.
3. Le directeur des Variétés.
4. Cette propriété avait été ravagée par l'épidémie de choléra.

celle du Théâtre Historique, et une quatrième à l'Odéon, ou au Vaudeville, ou à la Porte Saint-Martin. Je ne dépense rien ; je vis comme un avare qui a un trésor, et vous pouvez voir mon trésor, en vous regardant dans votre glace. Ne vous tourmentez pas ! Anichette est d'une bonne constitution. Purifiez l'air de vos chambres et de toute la maison, en brûlant du genièvre ou des parfums. Voilà ce qui vaut le mieux contre le typhus.

Mercredi 16 *août.*

Lockroy me promet une prime de 5 000 fr. pour *le Faiseur,* ce qui me permettrait de payer les 5 000 fr. de l'Infâme, et je reporterais les 5 000 autres à la fin de décembre. A 1 500 fr. près, pour ma Mère, j'ai le payement de 7bre, et je ferai en 7bre, au théâtre, pour 8bre où je dois 2 000 fr. Maintenant que donneront les pièces ? Cela dépend moins du succès que des affaires politiques. Or, il va y avoir une bataille : c'est sûr. Alors, adieu les recettes ! Que voulez-vous que je fasse, si j'ai travaillé comme un lion, et que le travail n'ait rien produit ; c'est comme vous qui avez de belles récoltes, et point de paysans pour les ramasser... A mon avis, il faut que vous payiez la Banque, pour pouvoir faire un emprunt. Mais tout cela soumis à votre haute sagesse. J'ai fait hier mon acte, et cette nuit, le dernier. Quand je pense que, lorsque vous tiendrez cette lettre, le rideau se lèvera peut-être sur cette œuvre capitale ! Cela ne vous fera-t-il pas un peu tressaillir !...

Hier, j'ai travaillé dix-neuf heures. J'ai déjeuné à 9 heures, et je suis resté assis à ma table jusqu'à 9 heures du soir que j'ai dîné. Figurez-vous que Zanella [1], me voyant être douze heures sans manger, a imaginé que je m'y habituais, comme le cheval d'Arlequin, et il n'y avait rien à dîner. Il a fallu envoyer chercher un poulet ! Je ne me suis endormi qu'à 11 heures, et je travaille depuis ce matin 6 heures. Je vais faire la même chose, et travailler 12 heures encore aujourd'hui.

Hier, le 4e acte a été fini. C'est toute une pièce, et il est fort long. Il faut aujourd'hui faire le 5e, puisque je lis demain aux Français.

M. Morin est venu hier. Il veut une pièce et vendredi je me mettrai à travailler pour lui. Allons, adieu ; je vous enverrai cette lettre vendredi, en vous disant l'effet que cette pièce aura produit sur les Comédiens. Demain je ne pourrai vous mettre qu'un mot. Mille tendresses. Ah ! l'exemplaire colorié [2] de Zorzi a été envoyé hier par Souverain. Tout arrive pour mon départ, excepté l'argent et la permission !

1. Sa domestique.
2. D'une série de volumes d'histoire naturelle commandée par le comte Mniszech.

Jeudi 17 *août*, 2 *h. du matin.*

Je me suis couché hier à 6 heures, car j'étais excédé de fatigue cérébrale. Je ne voyais plus mon 5e acte qui est à faire, et je viens de me lever à 1 heure. J'ai rêvé de Wierzchownia, et vous me disiez qu'un des *effets les plus singuliers du choléra, avait été de tellement effrayer votre infâme Hiverioski, qu'il avait restitué tous ses vols*, et que, par cette circonstance, nous étions sauvés. Néanmoins, je ne vous voyais pas distinctement, ni les chers enfants non plus. La sagesse de ma vie fait que le cerveau jouit d'une activité que je n'ai jamais connue et qui m'inquiète ; (j'ai toujours peur de la *frigidité*). Aussi rêvai-je toutes les nuits.

Je suis entre trois systèmes différents pour clore *le Faiseur*, et il me faudrait un conseiller. Ah ! si j'avais près de moi ce cher petit loup si sagace, si bon juge, qui a tant de goût, qui est la fleur de ce gros arbre appelé M. de B[alzac], je serais bientôt tiré d'affaire !

Encore un mois de travail, et j'aurai fait 20 actes depuis le mois de février. J'en veux faire 25, pour réparer les échecs financiers de *la Marâtre*.

Je ne peux plus vous dire autre chose que je vous aime et que je travaille, que je travaille et que je vous aime, que je travaille surtout pour pouvoir vous aimer, vous adorer en paix !

Vendredi 18 *août*, 3 *h. du soir.*

Hier, je suis rentré mourant. Ma lecture m'a tué. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les comédiens n'ont pas cessé de rire et que j'attends en ce moment Lockroy, qui demande une coupure ; il faut sans doute plusieurs coupures ; il y a des scènes un peu trop longues. Enfin, nous allons voir.

Ce matin, ayant dormi 12 heures, j'ai eu la migraine, puis il m'est venu du monde, et des actrices, entre autres Mlle Favart, la petite fille du fameux Favart, avec une lettre de ce prince Pierre Bonaparte, que cette ignoble intrigante de Bocarmé [1], voulait donner à notre petite perle. Je vous envoie la lettre de ce Bonaparte. Puis, il a fallu corriger 4 feuilles de *la Comédie Humaine* [2]. Puis, m'entendre avec l'associé d'Hostein, et, enfin, faire la copie (corrigée) du feuilleton de ce soir. Voici pourquoi j'ai été dans l'impossibilité de causer avec ma Linette !

1. La comtesse de Bocarmé avait proposé à Mme Hanska de marier sa fille au prince Pierre Bonaparte.

2. *Les Parents pauvres*, publiés pour la première fois, dans la *Comédie Humaine*, en novembre 1848 (T. XVII et dernier de la 1re édition de la *Comédie Humaine*).

C'est une sorte de souffrance pour moi, et, alors, aussitôt que j'ai eu un petit moment, je suis venu avec elle, au lieu d'aller me promener, car il y a 8 jours que je n'ai fait d'exercice. Demain, on donne la pièce de Méry [1]. J'irai naturellement. [...]

Il faut que je m'occupe sans relâche de 5 actes pour les Variétés, et du *Roi des Mendiants* pour le Théâtre historique. Mme Dorval vient dimanche, pour que nous causions d'*Annunziata*. J'ai maintenant une vie bien occupée, oh ! mais à ne plus avoir assez de temps pour réaliser ce que je voudrais faire. Au bout de cela triompherai-je ? Aurai-je payé mes dettes ? Tout cela sera au hasard des événements. Adieu pour aujourd'hui. Mille tendresses.

Samedi 19 *août*.

Ma chérie, j'ai bien fait d'attendre jusqu'aujourd'hui pour mettre ce courrier à la poste, car vous serez tirée d'inquiétude pour nos actions. En revenant hier du Théâtre, j'ai trouvé une lettre de Hottinguer, qui m'annonce que Hausener et Viéland de Brody, ont envoyé dix mille fr. Ainsi, voilà le versement accompli [2].

Puis Lockroy est venu hier à 5 heures. La Comédie Française est dans le ravissement ! Mais il faut changer, bouleverser, remanier le 4e et le 5e acte. J'ai senti moi-même la nécessité de ces changements. Quand je vous verrai, je vous expliquerai cela, car il faudrait toute une lettre. Il y aura du succès ! Je doutais de celui de *la Marâtre* ; mais celui-là est certain. Donc, vous aurez-là deux bonnes nouvelles : nous avons le versement fait, et un succès sur la planche. Je vais tirer sur Zu un mandat de 2 000 fr., pour les frais de la collection Dupont. Vous saurez que vous aurez à lui rendre 1 250 fr. pour compléter le versement, car il m'est impossible de les ajouter, puisque je suis obligé de trouver 16 500 fr. avant de partir.

Nous verrons comment cela s'accomplira, et si cette voie, dont Rostchild répond, peut se suivre. Je ne veux pas non plus que vous ayez du souci pour moi, pendant mon voyage, et je vous promets de passer par Dresde, au lieu d'aller par Berlin. Ce sera un ou deux jours de plus ; mais je ne me croiserai pas avec le choléra. Ceci, dans le cas où je recevrais la permission. Je l'attends ces jours-ci. Peut-être est-ce la dernière lettre que je vous écris ; mais comme je veux laisser des recettes à faire ici, je ne partirai pas sans avoir terminé le *Roi des Mendiants*, pour le Théâtre historique, *Annunziata*, puis deux pièces pour les Variétés.

1. *Le Vrai Club des Femmes*, pièce représentée au Théâtre Français.

2. Il s'agit là de fonds que Mme H. fit parvenir à Balzac pour le tirer de ses inextricables difficultés financières et lui permettre de gagner la Pologne.

Voilà la prime de l'Odéon tombée dans l'eau. Je n'ai plus revu le Commissaire.

Je vous assure que j'ai eu un bien grand mouvement de joie en voyant le versement là, car j'avais le cœur serré de savoir ces chères économies en péril. [...]

Vraiment, je regrette beaucoup votre absence : je vous voudrais à la première représentation du *Faiseur*, car ce sera, je le pressens, un grand triomphe. C'est la porte de l'Académie enfoncée, surtout. Vous pouvez encore répondre à cette lettre-ci.

Comprenez-vous que je vais avoir 15 actes en répétition ! Savez-vous ce que c'est que ce travail herculéen ? Oh, comme il faut avoir envie de sarcler les épines de la route sous les pieds d'une chère créature, pour se mettre dans un pareil gouffre, à cinquante ans, hélas ! Mais j'ai le courage, le talent et l'énergie que j'avais en 1834 ! Voici que je passe les nuits, que je ne pense qu'à mes travaux. [...]

Les bruits sur la prochaine bataille sont alarmants. Ne craignez rien pour moi ; ma maison est isolée ; elle ne communique avec personne, et l'on me sait pauvre. Lorsque vous lirez dans les *Débats* les pièces de l'Enquête [1], vous serez effrayée. J'ai peur qu'on n'assassine Thiers, Lamartine, et une foule d'hommes politiques éminents. Ce sera d'ailleurs notre dernière épreuve. Après, nous aurions la monarchie.

Adieu. Pardonnez-moi de vous dire ces tristes vérités en terminant, mais il faut que vous y soyez préparée. Je ne dis pas que je n'irai pas chez M. de Margonne, à Saché. Le théâtre seul m'en empêcherait.

Pour toi.

Ainsi, mon cher trésor, nous allons être enfin réunis, et pour longtemps, pour le : *toujours* de la terre. Cela ne m'effraie pas, car le doux et tendre parfum de ton papier m'a causé plus de joie ce matin que dans aucun temps. Je me sens aimer comme un enfant de quinze ans. Je ne conçois rien à ces démolitions dont tu me parles chez toi. Comment, ce serait au moment d'être heureux, de ne plus nous quitter, de nous tenir serrés l'un contre l'autre, comme deux agneaux, que tu te dirais vieille et ne plus vouloir de cette vie qui fait le bonheur de ton loup ? Va, tu peux m'éprouver, tu peux me dire les plus belles choses du monde, rien n'effacera de mon cœur ce qui s'y trouve, ce qui l'emplit. Tu me verras plus avide de mes chers trésors, plus aimant que jamais, et, enfin, à cette époque de notre vie, ce serait bien sot, bien niais si ce n'était pas vrai. Nous ne sommes excusables d'aimer comme à vingt ans, qu'en nous aimant toujours, jusqu'à la fin de nos jours. J'ai écrit depuis un mois, le Daffinger [2] devant moi, et si je me

1. Menée par Quentin Bauchart sur les Journées de Juin.
2. Miniature représentant Mme Hanska.

lassais de mon cher petit Evelino, je ne serais pas là à lui parler, à causer avec sa ressemblance, à chercher mes idées sur cette jolie petite main qui tient le lorgnon. Oh ! il n'y a rien de perdu avec moi ! Figure-toi que, j'ai eu les larmes aux yeux avec le : « *Il ne faut pas* », de la lettre !

Maintenant, j'ai tous mes désespoirs calmés ; je sais que dans vingt jours, au plus tard, je saute sur le péristyle de Wierzchownia, et je prends un air grave, l'air d'un homme sûr de son fait. Quel bonheur ! Pensons-y tous les deux d'avance, pour ne pas faire de bêtises, et, en écrivant cela, moi, j'en fais ! Chère, je reverrai la chambre en stuc !... ô, que Tomasch ne m'ennuie pas ! Je n'ai pas besoin d'être gardé la nuit.

Si vous étiez gentils, vous viendriez au moins à Gitomir. Non, non ! L'on est mal à l'aise, il vaut mieux attendre à Wierzchownia. Encore, si Puliny n'avait brûlé. Vois-tu qu'il fallait mettre ton village en ferme ; le choléra n'y aurait rien fait, le revenu aurait été le même. Oh ! que tu me reproches durement d'avoir eu pour toi plus de raison que d'amour, comme, pour moi, j'ai plus d'amour que de raison ! Nous passons notre vie à nous sacrifier l'un à l'autre ; c'est une sottise. Soyons donc franchement égoïstes à 4, car Anichette et Zu en sont. Aussi, quoi qu'il arrive maintenant, ne te quitté-je plus. Il n'y a ni affaire ni fortune qui vaille la douleur d'une séparation. Ma mie avant tout.

Oh ! que j'ai souffert !... Maintenant, je puis te le dire. Non pas à Saché, mais à Paris. Saché m'a reposé le corps, malgré les souffrances au cœur, mais je crois que ces souffrances venaient de mes douleurs ; de février à mai, l'on ne peut pas se figurer ce que j'ai eu de chagrin. Avec toi, j'aurais tout supporté mais, sans toi, j'ai été écrasé. Juge : tout perdu ! pas même la faculté de travailler pour vivre, et me trouver loin de la vie qui me fait tout accepter ! C'était les inconvénients de la mort, et ceux de la vie.

Depuis un mois, le travail a tout absorbé. En un mois, j'ai fait *le Faiseur* et *l'Initié*. Maintenant, depuis dimanche, je ne me ressemble pas. Je suis le loup de ma Line, j'ai vingt ans et je ne doute de rien ! Nous serons ensemble pour ne plus nous quitter. Je me ris de tout. J'enverrai deux pièces par an aux Français, et trois pièces aux autres théâtres. C'est juste de quoi faire fortune, et ne pas ennuyer ma femme de moi, car je sens que je l'ennuierais à être toujours là. Je sais que rien ne peut me contenter ! Non, des années d'union ne me suffiront pas !

Oh quelle soif de mon minou ! Je m'interdis d'y penser je me dis : « Pense à Sapira le juif ! pense à Wilhem gris[1] ! ne pense pas à ce qui te rendra fou ! ». Je donnerais dix ans de ma vie pour sentir, oh, sentir, mon minou ! Quel plaisir m'a fait le petit mot sur cet

1. Serf et domestique de Mme Hanska.

adorable sujet, le seul *mauvais sujet* que je veuille chez vous, *belle dame*. Ainsi, le 14 7bre, Minou, Minou, on vous mangera bel et bien !

Dimanche 20 *août*, 11 *heures*.

Je reçois une lettre du Cte Orloff [1], qui me dit que des ordres sont donnés à la frontière pour que mon entrée en Russie ne souffre aucune difficulté, mon voyage étant scientifique. Ainsi, chère, voici la dernière lettre que vous recevrez de moi ; j'abandonne tous mes travaux, et je partirai vers le 15 du mois de 7bre pour être le 22 à Radziviloff. J'écris dans ce sens à André [2].

Lundi 21 *août*.

Je suis dans une joie indescriptible. Je tremble nerveusement, comme les enfants lorsqu'on leur présente un bonbon désiré. Ce sera donc cette année comme l'autre ; je serai chez vous dans les premiers jours de 7bre, et nous pourrons aller tous à Odessa chercher la collection Dupont. Je vais envoyer à tous les diables tous les travaux ; je m'arrangerai seulement pour avoir dans Laurent-Jan [3] un correspondant, et, à défaut de Laurent un second pour recevoir et faire monter mes pièces, et je les ferai aussi bien à Wierzchownia ou à Pauliny qu'ici.

.. ..

Néanmoins, vous comprenez que je ne veux pas partir avant d'avoir payé ici 5 000 fr., et avoir fait les provisions pour mon absence, installé ma Mère ; mais je vais être d'une activité féroce, et j'espère être le dix à Wisnovicz. Je n'écrirai à André que lorsque je serai sûr du moment de mon départ, car j'ai bien des choses à faire, bien des comptes à régler, pour ne pas laisser de difficultés à ma Mère en mon absence. Je ferai partir cette lettre demain, car, voyez-vous, j'ai un tel désir de partir que je surmonterai les difficultés de tout genre, encore plus promptement que je ne le dis. J'enverrai tous *mes effets* par les Messageries accélérées à Radziviloff, à M. de Hackel [4] ; et, voyageant avec un seul sac de nuit, j'irai comme les lettres, en six jours, à Radziviloff, et je ne me reposerai qu'à Dresde et à Wisnovicz. Jusqu'à Eisenach j'irai en malle-poste, et, depuis Eisenach jusqu'à Cracovie, et de Cracovie à Brody, en malle-poste autrichienne ; c'est sept jours de route. Si je pars le 10 7bre, j'arriverai le 17 à Wisnovicz, et le 20 à Wierzchownia. Je ne crois pas pouvoir aller plus vite, à cause des affaires d'argent,

1. Ministre de la police de Russie, c'est l'autorisation tant attendue.
2. André Mniszech, frère du gendre de Mme Hanska.
3. Laurent-Jan fut l'homme de confiance de Balzac pendant son dernier séjour en Ukraine. Il ne put obtenir du Théâtre français la création du *Faiseur*.
4. Directeur de la douane russe.

à moins que Souverain ne les arrange. Allons, chère Linette, n'êtes-vous pas heureuse ? Ce que vous croyiez impossible se fait. *Tout* se fera, allez ! Nous ne nous quitterons plus. Je ne vous écris plus ; je ne vous écrirais qu'en cas de malheur ! Allons, adieu. Quand je pense que nous allons nous voir, et que je vous apporte une robe *de velours pensée,* pour vous revoir comme à Neuchâtel, je perds la tête ! Allons, je ne vous envoie rien, car je suis sûr de vous donner moi-même tout ce que je vous enverrais. Adieu. Je vais travailler pour tout hâter, car, la gloire, c'est vous ! Au diable les théâtres !

HONORÉ DE BALZAC [1]

1. Finalement, Balzac ne quitta Paris que vers le 20 septembre. Les dernières *Lettres à l'Etrangère* seront publiées prochainement dans *La Revue de Paris.*

CHRONIQUE DES LIVRES

CAHIERS PAUL CLAUDEL

Tête d'or et les débuts littéraires *(N.R.F.)*

Le premier des *Cahiers de Paul Claudel* se compose autour de la publication de *Tête d'Or* avec des lettres de Maeterlinck, de Schwob, d'H. de Régnier, d'Octave Mirbeau, de Camille Mauclair, intéressants documents sur les réactions de quelques esprits de qualité, dans les années 1890-1894, à la première œuvre, confidentiellement offerte du jeune Claudel. Mais le volume contient en outre, pour l'éclairage de ses débuts littéraires, des correspondances inédites avec Mallarmé, avec Pottecher, avec Elémir Bourges, commentées par Henri Mondor, Pierre Moreau et Jacques Petit. Sous la rubrique d'*Accompagnements*, deux études, l'une du R. P. Varillon sur le symbolisme de la Porte, l'autre de Jean Wahl sur le caractère simultané et instantané de la vision claudélienne échappent à la considération des débuts littéraires et embrassent l'œuvre synthétiquement.

Il va sans dire que ces *Cahiers* (dont le prochain sera centré sur le comique) seront en même temps matière et ferment des études claudéliennes. Il y a déjà beaucoup à glaner dans ce premier volume. S'y voit confirmée la forte influence exercée par Mallarmé sur le jeune Claudel. C'est peut-être à l'influence de Mallarmé qu'il faut rapporter ce curieux jugement de Claudel sur Verlaine (dans une lettre à Pottecher de 1896) : ce qu'il retient du poète de *Sagesse*, c'est la perfection de sa technique, ce sont ses « gentils artifices (...) ses doigts d'ouvrière parisienne qui savent attifer gentiment n'importe quoi » ; mais « rien de ces jets soudains, de ces impatiences, de ces cris d'aigle qui caractérisent le génie et que l'on trouve par exemple dans le volume de poésies de Rimbaud ».

Les études du P. Varillon et de Jean Wahl éclairent l'une et l'autre l'obsession du présent chez le jeune Claudel : elle ne devait jamais le lâcher et elle allait faire de lui le poète le moins sensible qui fût à la nostalgie du passé et à l'angoisse du temps.

PIERRE-HENRI SIMON

(Suite de la chronique des livres page 73).

VARIATIONS SUR LA MONNAIE

par Edmond Giscard d'Estaing

On a si fréquemment entendu parler de dévaluation monétaire de par le monde, qu'il semblait que les monnaies fussent irrévocablement destinées à baisser progressivement de valeur. Et voilà que nous assistons à la revalorisation de la monnaie allemande, opération tellement insolite que certains la trouvent incongrue. Sans doute l'alchimie monétaire d'outre-Rhin nous a-t-elle souvent dans le passé permis de constater qu'en tout Allemand sommeille un docteur Faust (et de tous les démons que recèle l'âme de nos voisins ce dernier est peut-être encore le moins dangereux...). La décision prise le 5 mars 1961 d'augmenter de 4,75 % la valeur du deutschemark par rapport à toutes les monnaies extérieures a incontestablement besoin d'être expliquée.

Nous avons déjà commenté ce qu'on a appelé à juste titre « le miracle allemand ». On connaît le point de départ : un pays ravagé par la guerre et ses destructions ; une occupation militaire complète, conduisant rapidement à l'amputation de toute l'Allemagne de l'Est ; un afflux de 12 millions de réfugiés dans cette Allemagne de l'Ouest qui se trouvait ainsi surpeuplée au moment où elle était privée de ses instruments de travail. En 1949, on comptait 1 300 000 chômeurs, soit près de 10 % de la population active. C'est pourtant à ce moment qu'une réforme monétaire d'un libéralisme exemplaire crée le Deutschemark, que de nombreux prophètes vouaient à la catastrophe.

Dix ans après, l'*économie sociale de marché* a conduit l'Allemagne à un niveau de prospérité extraordinaire. Dans l'année qui s'est écoulée, le chiffre d'affaires global de l'industrie a augmenté de 14 % par rapport à 1959. L'accroissement du trafic des marchandises a dépassé 15 %. Le chômage a été entièrement résorbé : en octobre 1959 on comptait encore 240 000 chômeurs, tandis qu'en octobre 1960 on enregistrait 450 000 offres d'emploi non satisfaites et il existe même un véritable marché noir du travail exécuté en dehors des heures

légales de présence. Le résultat le plus spectaculaire a été obtenu dans les transactions commerciales avec l'étranger. L'excédent des exportations sur les importations a été ininterrompu depuis des années, allant d'ailleurs constamment en s'accroissant puisqu'il a passé successivement, depuis 1955, de 1 245 millions de deutschemarks à 2 897, à 4 083, à 4 954, pour atteindre 5 361 en 1959 et vraisemblablement le même chiffre en 1960. Le commerce extérieur, à lui seul, a donc, en un an, fait entrer environ 580 milliards d'anciens francs dans les caisses de la Deutschebank. Le mouvement fut encore accéléré dans les derniers mois par un afflux ininterrompu de capitaux à court terme. Au total, tandis que l'or quittait les États-Unis et la Grande-Bretagne au point d'inquiéter sérieusement les autorités monétaires de ces deux grands pays, l'Allemagne, comme à un moindre degré la France, voyait s'accumuler chez elle une partie croissante des réserves monétaires du monde. La balance des paiements de l'Allemagne a accusé pendant les second et troisième trimestres de 1960, soit en six mois, un excédent de 7 milliards de deutschemarks.

La complexité des relations monétaires entre des États qui s'obstinent à vivre sous un régime de monnaies instables est telle que l'on ne peut en résumer en quelques pages les divers aspects. Aussi bien c'est là une question hautement technique, sur laquelle on ne saurait porter de jugement définitif. Disons seulement que la réévaluation du mark nous paraît une mesure contestable, à la fois par son principe même qui est contraire à la neutralité souhaitable des monnaies, mais aussi par ses répercussions, lesquelles peuvent être très différentes de celles que l'on attend. Il est évident que les Autorités allemandes ont voulu freiner l'afflux des capitaux qui actuellement s'investissent en marks, et enrayer partiellement l'exode dont se plaignent l'Amérique et la Grande-Bretagne. Il peut cependant sembler étrange qu'un pays décide systématiquement de diminuer ses exportations et de favoriser ses importations. Les voisins de l'Allemagne, ceux du moins qui n'auront pas modifié le taux de leur monnaie, vont se trouver mieux défendus contre l'invasion des produits allemands qui leur coûteront 4,75 % de plus, tandis qu'ils se féliciteront de voir la clientèle allemande plus disposée qu'auparavant à acheter des produits étrangers qu'elle paiera meilleur marché. Mais les choses sont plus compliquées si on remarque que l'Allemagne, possédant une puissante industrie de transformation, va bénéficier de la réévaluation de sa monnaie pour ses achats de matières premières, de sorte que son expansion exportatrice sera moins gênée qu'on aurait pu le croire. D'autre part, la Grande-Bretagne, et surtout les États-Unis, entretiennent d'importantes forces militaires en Allemagne et ils devront fournir plus de dollars ou de livres que par le passé pour couvrir des dépenses en marks cependant inchangées. Encore ne sont-ce là que quelques-unes des conséquences que l'on peut imaginer, et leur

caractère paradoxal (puisqu'elles paraissent devoir accentuer le mouvement que l'on prétend freiner) est commun à toutes les mesures arbitraires prises dans une intention déterminée mais susceptibles de déclencher des contre-réactions dangereuses.

*
* *

Mais il est un domaine moins strictement technique dans lequel il est permis de faire des observations de portée plus générale et surtout plus intéressante pour nous.

La première est que l'extraordinaire redressement économique de l'Allemagne a été réalisé sous le régime d'une monnaie rigoureusement saine, et tellement saine même que l'on a jugé utile d'augmenter encore son pouvoir d'achat.

Cette expérience comporte le plus précieux des enseignements. Nous ne pouvons pas oublier en effet avec quelle assurance les docteurs de l'économie progressiste prétendaient poser un dilemme qu'ils estimaient péremptoire : « Dès lors que la stabilité de la monnaie est incompatible avec le progrès de l'économie, il faut ou sacrifier la prospérité au dogme de la stabilité, ou se résoudre à choisir la prospérité en abandonnant la stabilité monétaire. » Nous avons une position toute différente, estimant qu'il faut choisir la stabilité monétaire non pas par goût, mais parce qu'elle est le seul moyen de parvenir de façon durable au progrès économique et social. Le cas de l'Allemagne nous paraît corroborer avec un éclat particulier, comme l'a fait également celui de la France, la vérité de cette opinion. Mais le préjugé contraire est tellement enraciné, qu'il conduit à nier l'évidence lorsque celle-ci est en contradiction avec le dogme auquel on s'est attaché ; il est remarquable que maints esprits raisonnent encore implicitement chez nous suivant le plus étrange et le plus faux des syllogismes : « Stabilité monétaire et prospérité étant incompatibles, du moment que la France a une monnaie solide cela veut dire qu'elle est en état de semi-paralysie économique et sociale. » Et c'est ainsi que tant d'orateurs de réunions publiques déforment involontairement les faits, sous l'influence de ce qu'ils croient être un impératif économique. Constatons, en dépit de leurs affirmations, que la solidité de la monnaie, bien loin de conduire à l'immobilisme de la production, peut constituer, si elle est intelligemment employée, le plus puissant élément d'expansion. Tel est l'enseignement majeur et décisif de l'opération allemande.

Par ailleurs, la réévaluation du mark nous pousse à nous poser une interrogation assez curieuse. Comment se fait-il que, dans l'histoire monétaire de l'Europe, indépendamment même des troubles entraînés par les guerres, aucune monnaie n'ait eu à être réévaluée pour freiner une prospérité en train de s'emballer ? En d'autres termes, pourquoi, dans le passé, les pays ayant dû, eux aussi, leur prospérité à une mon-

naie solide, n'ont-ils pas eu besoin de recourir parfois à la réévaluation de leur devise ? La recherche d'une réponse à cette question nous aidera à comprendre bien des choses.

Il serait vain d'imaginer que les échanges commerciaux puissent s'équilibrer eux-mêmes, voire même que leur déséquilibre puisse être compensé par toutes sortes de règlements monétaires internationaux pour les services de banque, d'assurance ou de fret, qu'ils se rendent les uns aux autres. Ce sont les mouvements de capitaux à long terme qui constituent le facteur d'équilibre le plus puissant et le plus souple. Dès lors que les grands pays disposent chacun d'une Bourse des valeurs sur laquelle sont cotés des titres de tous les pays, il se produit une vaste compensation de créances et de dettes par le transfert, invisible mais réel, de richesse que représentent les achats ou les ventes de valeurs mobilières. Suivant les circonstances, les nationaux d'un pays deviennent propriétaires d'une fraction des entreprises installées dans le reste du monde ou bien, au contraire, ils les aliènent en même temps parfois qu'une partie de leur propre patrimoine. Ce n'est pas une des moindres séquelles économiques des deux guerres qui ont ravagé l'Occident, que la disparition d'un instrument de paiement d'une telle efficacité et d'une telle amplitude. Le rétablissement de la liberté pour le transfert des capitaux, et plus encore pour la circulation des titres, permettra d'éviter les pressions que les événements exercent alternativement sur telle ou telle grande monnaie internationale. Une fois de plus on constate à quel point l'unification économique de l'Europe, et la création d'un vaste marché commercial et financier dans notre Occident, nous mettront à l'abri des remous locaux qui sont inévitables dans le cas d'une Europe divisée.

Mais la question posée est plus vaste encore, car elle intéresse non seulement les grands pays entre eux, mais leurs rapports avec le reste du monde.

Avant les deux grandes guerres mondiales, et dans une certaine mesure pendant la période qui les a séparées, plusieurs pays se sont trouvés en effet dans la même situation que l'Allemagne de 1960. Les excédents normaux de la balance des comptes de la Grande-Bretagne lui ont permis non seulement de renforcer sa monnaie, ce qui est le premier stade de la prospérité, mais ensuite de prêter à tous les pays du Commonwealth les capitaux dont ils avaient besoin pour développer leur activité. La France a fait la même chose lorsqu'elle a prêté si largement à certains pays étrangers, mais surtout lorsqu'elle a investi si délibérément son épargne dans les pays de l'Union indochinoise, à Madagascar, en Afrique Noire, en Algérie, en Tunisie et au Maroc. La Hollande opéra de la même façon dans les Indes néerlandaises, et la Belgique elle-même réalisa au Congo un équipement dont ce pays eût été par lui seul complètement incapable.

Les mouvements financiers correspondant à cet immense effort de

développement de pays encore arriérés ne sont certes pas les seules explications de la stabilité monétaire d'avant la guerre. Mais ils ont joué un rôle dont on voit aujourd'hui l'importance. Il n'y avait pas besoin de réévaluer une monnaie pour empêcher les capitaux d'entrer dans un pays lorsque celui-ci n'avait rien de plus pressé que de les reprêter au dehors. Le cas de l'Allemagne, seul grand pays de l'Europe à ne pas avoir eu de colonies, ne constitue pas une exception à la loi que nous venons de formuler, car elle avait trouvé une issue originale à sa prospérité industrielle grandissante, qui était de développer une puissance militaire sans précédent et de se préparer à la guerre par tous les moyens, fussent-ils les plus onéreux.

Nous sommes persuadé que l'Allemagne actuelle aurait pu résoudre le problème qui lui est posé si l'extraordinaire attitude des pays sous-développés n'était venue enrayer le processus du mutuel enrichissement qui a déjà fait ses preuves. Nous ne faisons bien entendu ici aucune allusion aux aspirations politiques qui conduisent tout naturellement à l'indépendance, mais nous nous référons seulement à la méconnaissance effrayante dont font preuve ces jeunes États vis-à-vis des règles fondamentales de l'enrichissement. Voir dans les étrangers des otages, ou les traiter comme des indésirables que l'on peut à volonté ruiner, humilier ou chasser, est une faute inexpiable. Une pareille xénophobie économique pousse les grands pays à se replier sur eux-mêmes. On peut dire que, dans une large mesure, c'est l'attitude des Nasser, Sekou Touré et autres Fidel Castro, qui est à l'origine, si inattendu que cela paraisse, de la réévaluation du Deutschemark, puisque celle-ci traduit le fait qu'un pays ne veut pas laisser s'emballer une production intérieure qui dépasse ses possibilités et que, d'autre part, il ne trouve pas dans le reste du monde le climat nécessaire à faire fructifier les disponibilités dont il n'a lui-même pas l'emploi.

Il est toujours utile de faire des expériences de laboratoire ; mais, dans le cas de l'Allemagne, le laboratoire financier est d'une telle importance, qu'il permet de formuler, on le voit, des conclusions qui dépassent singulièrement le cas de ce pays.

EDMOND GISCARD D'ESTAING,
de l'Institut.

LES BIFFINS DE GONESSE

par Jacques Perret

Le cimetière était presque neuf et déjà bien garni. On avait commencé par le bas, et le gros des tombes implanté jusqu'à mi-pente progressait maintenant par les ailes dont quelques éléments avancés occupaient déjà la crête. Les défilements étaient médiocres et la végétation n'offrait que d'insignifiants couverts, la sécheresse ayant surpris la nécropole en plein essor. A dix heures du matin le soleil dardait sur la

Résumé des précédents chapitres. — *A Moisy-le-Bel l'amicale des Biffins de Gonesse (912e d'Infanterie) vient de perdre son président, le commandant Burnier, brave entre les braves, et tellement patriote qu'il a commencé de mourir de désespoir lors de la cession — clandestine — de Pondichéry. (Depuis lors les événements d'Asie et d'Afrique ont chaque année, aggravé son état.)*

Avant les funérailles du commandant deux des membres les plus actifs de l'amicale se sont réunis dans un café-tabac proche du cimetière : le capitaine Huard — qui, depuis qu'il a subi une terrible commotion en 1917, à la Main de Massige, éprouve parfois de grandes difficultés à s'exprimer clairement (si le cerveau est toujours clair, la langue le trahit), et le caporal-clairon Julien Desenfans, ami dévoué de Huard depuis « la Grande Guerre ». S'est joint à ce couple de patriotes impénitents Thomas Lafleur, gardien de chantier la nuit, répétiteur le jour. Lafleur, qui a perdu une main à la guerre est, comme ses camarades, resté obstinément voué au culte de la patrie. Parfaitement indifférent aux réactions hostiles de la nouvelle vague, voire à celles du directeur de son école, il continue intrépidement, même devant une classe sarcastique ou houleuse, à célébrer également la morale et le patriotisme.

Le bistrot n'est pas encore remis de la surprise qu'a provoquée en lui la conversation de ces clients insolites — navrés de n'avoir pu « trouver un drapeau » pour faire honneur à la dépouille de leur ami — lorsqu'il les voit s'éclipser et gagner le cimetière.

colline, les bordures de gravillon rose chauffaient comme braise et sur les dalles de granit saumoné flottait un air de fièvre. Les jeunes cyprès qui bordaient l'avenue centrale n'étaient même plus funèbres, ils étaient morts. On eût dit qu'un petit convoi cheminait sur la cote 304. Arrivé en haut il vira sur la gauche et prit position sur une friche.

Informé qu'un discours était prévu, le prêtre obtint de prendre les devants pour remplir son office. C'était un jeune vicaire de la nouvelle vague, flanqué d'un enfant de chœur en blougine et surplis. Son temps n'était pas à gaspiller en manifestations extérieures et la cérémonie fut exécutée dans le mouvement même de l'Histoire. Comme il s'était présenté en ceinturon et saharienne noire, l'assistance lui prêta volontiers l'aimable intention de faire martial, mais le cas des ecclésiastiques à ceinturon n'est pas si simple. L'hypothèse que, sous leurs yeux, sabre et goupillon pussent régler un compte obscur ne vint donc pas à l'esprit des anciens du 912. En revanche les prières en français ne furent pas appréciées du tout. On y soupçonna cette fois une intention vexatoire ; on les jugea pauvres, inefficaces, vraiment sans gêne et peu catholiques. Il parut à l'assistance que l'âme du défunt était traitée par-dessous la jambe et, sitôt finie l'oraison insolite, chacun se signa largement pour attester à la face du ciel brûlant que le commandant Burnier était bien mort dans la religion de ses pères. Au zénith, alors, un avion calligraphe encensait une marque de bière et M. Desenfans fut un instant distrait par une idée de soif ; mais déjà clerc et clergeon se hâtaient vers la sortie et M. Huard s'avançait pour prendre la parole.

La parcelle que le service des sépultures avait assignée au commandant Burnier était donc située tout en haut de l'avenue principale, sur un terre-plein qui ne manquait pas de noblesse. On y découvrait le fameux panorama illustré à jamais par le poète : ici les gazomètres mûrissant parmi les sycomores, là le complexe du chlore avec son habitat, plus loin le nœud ferroviaire, et là-bas les corbusières féodales suspendues dans l'air chaud comme le mirage d'un banlieusard perdu dans le désert. Sans doute le décor pouvait-il inspirer l'orateur mais aussi le détourner de son devoir panégyrique et l'assistance attendait dans un recueillement mêlé d'inquiétude. Le capitaine Huard s'avança jusqu'au bord du trou, écrasant de ses basquettes les mottes encore fraîches, planta sa canne pour y prendre appui et ôta son chapeau, fort civilement. Sur le crâne pâle serpentait une mèche grise collée par la sueur. M. Huard était incommodé par le soleil mais ne donnait pas l'impression d'avoir le trac. En vérité il n'éprouvait d'autre émotion que celle des adieux, sachant bien que son infirmité, comme celle des bègues, disparaissait en service commandé.

— Adieu, mon commandant...

La voix était bien posée, quoiqu'un peu faible, mais il avait son discours dans le cœur et, devant lui, attentifs et bienveillants, se tenaient les anciens du 912 rassemblés dans la personne du caporal Desenfans. Et

le caporal innombrable, pénétré de ses pouvoirs représentatifs, se carrait dans le panorama et pullulait dans le cimetière. Justement impressionné par la dimension et le foisonnement de son camarade, M. Huard jugea bon de reprendre son élan et de forcer la voix :

— Adieu, mon commandant. Les an...

Le capitaine s'était coupé la parole, coupé net, sans bavure, comme on s'arrête pile au bord de l'abîme. De justesse il venait d'échapper au lapsus qu'il avait senti frétiller au bout de la langue. Ce fil tendu sous les pas d'une locution si familière qu'elle déjouait ordinairement tous les traquenards, voilà qui était nouveau. Tout se présentait bien pourtant, les mots étaient là, rangés en bon ordre, fidèles à eux-mêmes, tout à la joie d'une parade au grand air et, aussi sec, la peau de banane. Dieu sait ce qu'il fût allé dire et de quel pataquès eût été servie la mémoire du commandant Burnier. Reprenant haleine, M. Huard songea qu'en pareil cas un départ brusqué pouvait donner de bon résultat, forcer le piège et frayer le passage aux enchaînements réglementaires :

— Adieu, mon commandant. Les an...

De justesse encore il avait stoppé la salade en serrant le gosier. Depuis quarante ans qu'il suivait l'évolution de cette malice, il en connaissait bien les habitudes. A certains moments, pour se dégourdir les doigts, la Main de Massige lui tripotait le vocabulaire, mais il pouvait dire en quels cas et à quel prix elle allait s'ankyloser dans un coin et lui fiche la paix. Il y avait là aujourd'hui une perfidie insolite. Pas question de se laisser faire. On ne cale pas devant une tombe, on ne quitte pas la brèche sous le regard des anciens et le capitaine se piqua au jeu. Il refoula son exorde en pagaye, lui donna trois secondes pour se ressaisir, se mouilla le palais comme pour effacer un faux pli et décida de laisser revenir les mots, à leur bonne nature et comme si de rien n'était :

— Adieu, mon commandant. Les an...

L'auditoire dissimulait admirablement son impatience. Il attendait la suite, le sourcil inquiet sans doute mais s'ingéniant à encourager l'orateur avec des airs de sollicitudes qui n'arrangeaient rien. Devant ce troisième échec, M. Huard pensa modifier les termes de l'attaque, mais n'était-ce pas courir une autre aventure ? A quels mots se fier maintenant pour amorcer l'éloge si ceux-là même qu'il avait choisis, ordinaires à sa langue et maîtres-mots de ses plus chers soucis, trouvaient bon de se présenter aux cérémonies cul par-dessus tête. Enfin voyons : « les anciens du neuf cent douze », si ces mots-là ne passent plus sans faire les chinois, tant pis pour eux, je les noierai dans le picon. La menace parut salutaire. Il sortit sa canne, la reficha en terre, signala d'un clin d'œil à l'assistance qu'il avait repris la situation en main et se persuada qu'une fois déjouée ou franchie la première embûche, tout irait bien et rondement : à nous deux les mots, je vous apprendrai à défiler à quatre pattes devant les sépultures, debout les mots ! Il rassembla les éléments de tête, vérifia la tenue, s'assura de leurs bonnes résolutions et se promit de les surveiller,

syllabes par syllabes, au fur et à mesure de leur passage au monde sonore. Sur la cadence d'un exercice de rééducation, M. Huard attaqua son quatrième essai :

— Adieu, mon commandant. Les andouzes du neufcencien...

Et ainsi de suite, le tout à l'avenant.

Trompant sa vigilance, le premier lapsus déchaînait le chaos. Submergé, le capitaine essaya d'échapper à sa voix, de faire le sourd, mais ce n'était pas facile car son galimatias avait de la branche et de l'autorité, ardent au massacre, allègre en ses disciplines tortueuses et malgré tout balancé dans une espèce de métrique ; cela aussi était nouveau et pas tellement rassurant. Dans le quotidien, M. Huard n'aurait pas craint de se dire en pleine forme car il avait pour son infirmité de l'indulgence et même de la tendresse, mais là, non, elle n'était plus facétieuse mais impie, le diable travaillait à la fourche, les prépositions elles-mêmes n'étaient pas épargnées, on en retrouvait jusque dans le corps disloqué des adverbes. L'assistance d'ailleurs ne cachait pas sa consternation et le caporal trouvait le temps long avec son panorama dans le dos et son clairon sous le bras. L'angoisse de Babel suait au front du capitaine qui tentait pour en finir d'articuler au moins un intelligible adieu, mais l'odeur de la terre chaude fermentait dans sa tête et le soleil qui tapait dur là-bas sur le gazomètre à huit reflets fut soudain caché par une ombre : un nouvel auditeur était là, devant lui, près du caporal Desenfans. Il reconnut l'homme au ninas, l'homme à la main de bois, et ce gonflement imprévu de l'assistance eut pour effet de lui rendre sur le coup l'usage de la parole sensée. Il n'en profita que pour prendre congé du défunt sur la plus banale apostrophe, mais si claire et si bien sentie que tout le charabia en fut exorcisé.

M. Huard quitta le tumulus et rentra dans le rang. Au caporal qui ajustait l'embouchure de son clairon, il dit :

— Tâche de faire un peu mieux. J'ai été trahi.

— C'est un fait que, par moment, j'avais de la peine à vous suivre.

— Vous avez été parfait, murmura l'homme au gant, et les absents ont tout compris, rassurez-vous. Puis, retenant le caporal qui prenait ses dispositions, il s'offrit à prononcer quelques mots, lui aussi, avec l'agrément du capitaine.

— A quel titre ?

— La famille.

L'inconnu escalada le tumulus, tassa une motte, aménagea la position, graillonna, puis d'un long regard mesura le panorama comme s'il eût à compter avec lui. Il commença d'une voix sourde, et freinant l'allure comme l'orateur de fond ménager de son train.

— Oui. La famille. La famille des piétons, variété troupière, et j'ai tout lieu de croire que nous venons d'entendre un homme qui avait droit d'en parler.

Ces quelques mots n'ayant pas suffi à dégommer la gorge, la voix

s'installa dans le nez où elle trouva tout de suite le volume et le timbre qui pussent toucher une foule encore mal dénombrée :

« Je pourrais moi aussi en parler si après de tels adieux il restait encore à dire. Pour exprimer notre sentiment nulle voix n'était mieux qualifiée, car sa blessure porte témoignage : nous y avons tous reconnu la marque ineffaçable de la Main de Massige, et le commandant Burnier ne s'y est pas trompé. Le coup de fougasse dans le parloir, à gauche au fond du couloir, le trou de ver, la pelle-bêche modèle 92, le fer sous le menton et le manche à hauteur du téton, et que je te bourre au fond du terrier, et la fouine en douce qui fait son nid de cheddite, et le fourneau qui pète sous le ventre, la tête dans le buffet, le calot au ras des épaules, et tout le matricule coincé dans le poudingue. Ah ! nous connaissons la saveur de la terre et les trous sont notre affaire. Adieu mon commandant, vous voilà pris dans le fond du boyau, position du garde-à-vous couché, on vous demande pour le dernier rapport, les quatre compagnies fourniront un détachement, les troupes qui marcheront au convoi porteront la platine sous le bras gauche et feront trois décharges, le crêpe sur les tambours et la pique traînante pour les Suisses. Morbleu non messieurs, l'officier que pleurent aujourd'hui les anciens du 912 n'a pas besoin des vents tamisés de l'éloquence pour gonfler sa mémoire, car autrement gonflé était-il celui que nous avons connu téméraire en Argonne, têtu à Verdun, pas manchot sur l'Yser et bon vivant sur la Somme. Et quand nous boirons un coup à sa mémoire, il suffira de dire levant notre verre : rappelle-toi que celui-là, il les avait bien accrochées, ses quatre ficelles. Compris ? Lever le coude gauche, la main horizontale entre la hausse et la boîte de culasse, et dresser légèrement la tête d'un mouvement vif et décidé. Une larme au coin de l'œil droit pour les brisquards, deux pour la vivandière, défense de renifler sur les rangs. »

Tête nue ridée jusqu'aux oreilles, le cheveu raide et jaune, la moustache oblique, il s'efforçait de cambrer son long corps un peu tordu. A peine bridé par le soleil, son regard parcourait toute l'étendue du cimetière, guettant les retardataires, et la voix peu à peu s'amplifiait à la mesure de l'assistance présumée. Cependant, le caporal se demandait quel grade pouvait bien avoir cet inconnu du 912 et le capitaine Huard songeait que, sauf erreur, le commandant Burnier n'avait pas fait l'Yser mais peu importe, le discours avait bonne tenue, mis à part quelques tournures insolites. Et les deux amis sentaient vaguement se reconstituer derrière eux la survivance du régiment.

— ... Et quand il s'agit de rendre les derniers honneurs à l'un des nôtres, mes chers camarades, nous ne voyons pas seulement venir au rendez-vous les rescapés de quatorze-dix-huit, car vous n'êtes après tout que la bleusaille du régiment. C'est l'effectif tout entier au complet qui monte en renfort de sa postérité chétive pour témoigner de l'indestructible continuité des Biffins de Gonesse qui, de classe en classe et de cantines en bivouac, dans les odeurs mélangées de la poudre en fanfare

et des nougats en cloques, ont marqué toutes les pièces de l'héritage, bois et prés, garennes et marigots, comme le tampon matricule sur la doublure de capote, pans relevés à l'équerre, la baïonnette dedans, culotte blanche et parements rouges, la giberne en haut de la fesse et la moustache au petit fer et la boule à zéro sous la perruque, la couverture en fer à cheval et les pieds plats en accordéon, et pousse-moi le caillou, des Flandres à Tamanrasset, et les permissionnaires aux vendanges. C'est pourquoi dans l'hypothèse aberrante et funeste où la reine des batailles serait frappée de désuétude au profit d'innommables artificiers sans foi ni loi, il faudrait bien que l'impudent liquidateur de l'infanterie nous reconnaisse au moins la neuf cent douzième part de son labeur immense et probablement inachevé. Quant à l'hypothèse où les adjudants majors ne rouleraient plus entre eux pour le service de semaine...

Le discours avait de l'abondance et de la vivacité, comme si l'orateur eût exploité à ciel ouvert un filon de vérités premières. Dans l'espace torride la voix semblait porter très loin, sans effort ni autre effet oratoire que les modulations réglementaires d'un rapport de bataillon en grande tenue avec, de-ci, de-là, des moments râpeux qui sentaient un peu la taverne, mais ce n'était pas gênant. Le commandant est bien servi, pensaient les deux amis qui rayonnaient de sublime insolation tandis que derrière eux, s'éveillant à la voix qui les rappelait au service posthume, les anciens, les vétérans et les archipépères du 912 se dénombraient de compagnie à compagnie et de Tolbiac à nos jours.

Toute la banlieue Est s'animait peu à peu d'une mobilisation subreptice et les troupes en formation chronologique faisaient mouvement pour commencer en douce l'investissement du paysage. Les bourguignottes bleues se faufilaient dans l'intervalle des tombes, les képis et shakos se déployaient sous les tilleuls du boulevard, les bonnets à poils formaient les faisceaux à l'ombre des gazomètres, les tricornes campaient dans les potagers secs, les chapeaux à plume s'égaillaient en guirlandes sur les voies de triage, les arquebusiers plantaient leurs fourches dans le terreau des maraîchers et la ferraille des hallebardiers dardait à l'horizon. Pour un piquet d'honneur, le dispositif était inhabituel et cette concentration massive de piétaille saturait l'atmosphère d'intentions fabuleuses. Toujours est-il que le capitaine Huard et le caporal Desenfans ne savaient même plus si le commandant Burnier était mort à Buzenval ou à Bouvines et que la péroraison de l'inconnu les surprit dans une espèce de coma triomphal, la tête ballonnée de messages brûlants et le front tout perlé de sueurs millénaires.

L'homme enfin se tut pour faire signe au clairon que son heure était venue et le caporal monta sur le tertre. Ayant fait tournoyer l'instrument dans le soleil, il attaqua la sonnerie aux morts, difficile entre toutes. Elle ne fut pas trop mal envoyée sauf, dans la dernière note filée, un couac déchirant et lugubre à souhait. Les fossoyeurs qui patientaient à l'ombre

d'un thuya estimant que leur tour était venu, s'approchèrent avec autorité. Il n'y avait plus grand-chose à faire, mais avant de s'éloigner l'homme au gant jugea bon de se présenter, au barbu d'abord :

— Adjudant Thomas Lafleur.

— Capitaine Huard. Et notre ami le caporal Desenfans.

— Caporal clairon ; alors comme ça, vous avez connu le commandant Burnier ?

— Comme ça, oui. Pas directement sous ses ordres, mais sa réputation débordait.

— Vous l'avez dit.

Les poignées de mains échangées au-dessus de la tombe ayant fait à la cérémonie une conclusion satisfaisante, on remit d'un accord tacite les commentaires à plus tard et les trois hommes s'éloignèrent colonne par un à travers les dalles pour se regrouper dans l'avenue principale qu'ils descendirent jusqu'au rond-point. Là s'érigeait un ouvrage en fer rond de quinze millimètres, ciment décoffré brut et diverses pièces mobiles de tôle émaillée. Il s'en dégageait une idée de sémaphore qui obligeait à ralentir et M. Desenfans rompit le silence en déclarant qu'il s'agissait probablement du monument aux morts de la prochaine mondiale.

— Non, fit l'adjudant, c'est un monument à la mort, la mort à travers les âges, une réclame pour le cimetière.

— A ce moment-là et tant qu'à faire, j'aimerais mieux un squelette.

— Je crois que c'en est une sorte.

— Bah ! fit M. Huard indulgent, c'est la mort à la mode, ça plaît à la jeunesse.

— Me permettez-vous, dit l'adjudant, de vous offrir à boire un petit quelque chose ?

***

Ils quittèrent la nécropole sur l'impression que cette mort à la jean-foutre les avait outragés dans leur dignité de mortels ; il était temps de se restaurer en effet. Traversant le boulevard ils avisèrent un café judicieusement aménagé pour la consolation de ceux qui restent et s'attablèrent sous une tonnelle, tombant d'accord pour goûter au petit Saumur que l'établissement recommandait. A peine assis, M. Desenfans remit avec entrain la conversation sur le commandant Burnier comme si la mémoire du défunt, subtilisée dans le sublime, eût besoin de témoignages plus consistants. Il rappela quelques hauts faits et anecdotes significatives, tandis que M. Huard se contentait de hocher la tête : « Oui, oui, songeait-il, bon chef, la baderne avait du répondant, né en 14 mort en 18, il y a longtemps qu'il est raide ; on n'aurait pas dû attendre comme ça pour l'enterrer. »

M. Desenfans égrenait des souvenirs et l'adjudant l'écoutait avec beaucoup de sympathie quand il passa la main, en toute simplicité,

sur les reins de la servante qui apportait le Saumur ; le geste allait de soi, on y vit une complaisance à l'usage et d'autant plus innocente que la formalité avait incombé à la main de bois. L'évocation du défunt suivit son cours, à cela près que M. Desenfans l'orienta vers l'anecdote amusante et le trait, tout heureux d'ajouter à la mémoire du chef un petit agrément de comique troupier qui n'ôtait rien à sa gloire. M. Huard opinait toujours, le regard noyé dans les profondeurs de son vin blanc : « Un peu de ridicule convient au héros, songeait-il, c'est le côté loustic de l'exception ; les natures vraiment généreuses nous poussent à la dépense et si elles nous donnent à rire, elles nous doivent bien ça. » Cependant Thomas Lafleur, n'ayant gardé en effet qu'une image pieuse mais confuse de ce Burnier, s'intéressait fort aux propos du caporal. Sur le 912 il ne semblait pas avoir des souvenirs beaucoup plus nets : vous savez ce que c'est, disait-il, affecté, muté, versé, détaché, en subsistance par-ci, en renfort par-là, on mélange les numéros, on emmêle les copains, mais le commandant Burnier, pardon ! faisait-il en portant sa main raide au bord du chapeau, pardon ! Un monsieur qui portait un peu plus loin que son bataillon. Et pour ce qui est du 912, un sacré corps, ma foi, et quand j'ai entendu ce matin que vous en étiez, je me suis dit : Thomas Lafleur, tu ne vas pas laisser partir en mission funéraire un numéro pareil sans lui donner la main : serre la file et direction l'arbre en boule !

— Eh oui, c'est dans ces moments-là qu'on connaît ses amis. Remarquez, ce matin, j'ai eu l'idée que vous étiez peut-être un ancien, mais...

— Vous voulez dire les rubans ? Oui, j'en manque pour l'instant, c'est vrai. Il m'arrive de les renvoyer, pour une raison ou pour une autre. Des médailles, ajouta Lafleur, faisant mine d'écarter sa chemise, j'en ai là sur la peau un petit paquet qui ne doit rien à personne et que je ne saurais trop d'ailleurs à qui renvoyer.

— Ce n'est pas gênant, fit le caporal à tout hasard.

— Mais pour les décorations, c'est bien rare si un changement de régime ne me donne pas le motif d'un rendu. Et dans l'intervalle je n'ai pas toujours le temps ni l'occasion de ramasser une banane. Mais attention ! quand je les porte, je les porte.

Sans creuser le cas particulier de l'adjudant, M. Desenfans opina et reconnut que les décorations c'était bien la bouteille à l'encre :

— J'ai connu des unités où on les distribuait comme un rab de jus et d'autres, comme le 912, où il fallait apporter sa tête dans la musette pour avoir une citation. Moi c'est en fin 17 que je suis arrivé au 912, vous y étiez ?

— Il y a une chance.

— Quelle compagnie ?

— Adjudant volant, peu de compagnies ont échappé à mes soins. Cela ne vous dit rien Lafleur ? Thomas Lafleur ?

M. Desenfans secoua la tête pour y faire tinter le mot :

— Lafleur, oui, cela me dit quelque chose, un nom que j'ai entendu. Mais pour dire que je vous ai rencontré souvent...

— Certainement pas, vous m'auriez reconnu. Quarante ans mis à part, la gueule n'a pas changé, le gueuloir non plus.

— Dommage que vous n'ayez pas fait partie de l'amicale.

— L'amicale du 912 ? Mais voyons mon fils, j'en suis depuis toujours, et quasiment d'office.

— Il faut bien dire que notre amicale, pff ! beuh ! fit le caporal, signifiant par là, non sans bonne humeur, que le secrétariat de l'amicale n'avait jamais été qu'une pagaille et même une fiction. Il songea qu'aussi bien les souvenirs et explications de ce Thomas Lafleur, venant d'un adjudant, montraient pas mal de lacunes et d'obscurités, mais l'aubaine était fraternelle et M. Desenfans s'y rendait de bon cœur et puisque enfin le capitaine hochait la tête avec bienveillance, il ne restait qu'à vider la bouteille dans les trois verres et commander la deuxième. M. Huard dit alors à brûle-pourpoint :

— Merci Lafleur, je ne me souviens pas de vous non plus mais cela ne fait rien, merci pour le discours, vous avez une vraie coloquence d'éloconel.

— L'éloge du 912 est un gros morceau, fit l'adjudant rêveur. C'est un régiment qui fait largement le poids de son quantième.

Et tandis que les verres s'entrechoquaient, M. Desenfans rappela comment la veille encore il en avait épaté plus d'un, à la Fédération, qui feignaient de ne pas y croire quand il leur demandait un drapeau, un méchant bout de fanion pour...

— Cela suffit, dit M. Huard, tu l'as déjà dit tout à l'heure.

— ... Et qu'ils m'ont parlé cotisation en farfouillant dans leurs fiches : neuf cent douze, neuf cent douze ? Pas trace, vous êtes sûr du numéro ? Alors je leur ai dit : puisque c'est comme ça, numéro pour numéro, quatorze, non ? Quatorze, ça ne vous rappelle rien non plus ? Oui, monsieur, ils trouvaient le chiffre un peu fort, figurez-vous. Fichtre oui, un peu fortiche pour vous, enfants de burlingue ! je leur ai dit, tel que...

— Un sacré numéro comme on n'en fait plus, vous avez raison, dit l'adjudant et, de nouveau il laissa tomber sa main raide sur les reins de la servante qui, cette fois, la trouva un peu dure.

— Dure mais honnête, fit observer Lafleur : elle ne pince pas.

On rit de bon cœur mais l'adjudant ne cherchait pas le succès, n'ayant voulu donner là qu'un apaisement paternel à l'enfant craintif. Il confia d'ailleurs à ses amis que les plaisanteries à main de bois n'allaient pas si loin qu'on pouvait croire et qu'on s'en fatiguait assez vite. Ce fut néanmoins l'occasion d'évoquer les circonstances de cette mutilation et derechef, Thomas Lafleur sembla feuilleter dans sa mémoire quelques scènes de bataille entre Van Loo et Alphonse de Neuville pour avouer

qu'en fin de compte date et lieu de l'accident lui avaient échappé en même temps que la main, sur un coup de sabre. La qualité du coup fut saluée au passage mais les trois amis éprouvèrent le besoin de se retrouver solidement quelque part dans le passé. Ils se mirent en quête avec diligence d'un point où ils se fussent au moins croisés au cours de leurs campagnes. Des noms de lieu piqués entre l'Yser et le Vardar furent d'abord jetés dans le débat sans que les témoignages pussent faire coïncider leurs temps, mais sur un aiguillage heureux des mouvements d'unités se raccordèrent quelque part sur les Hauts de Meuse et, d'une action à l'autre, ils formèrent le faisceau devant la ferme Navarin, comme s'ils y étaient. Alors les trois hommes purent enfin se reconnaître et se regarder en frères comme les vieux enfants d'une famille impossible et bien-aimée ; le caporal franchement gaulois, le capitaine assez ligure et l'adjudant très salien. M. Desenfans en éprouvait un bonheur sans mélange et voulait commander une troisième bouteille mais en fut dissuadé par M. Huard.

— La journée n'est peut-être pas finie, mes enfants.

— Il ne tient qu'à nous, fit l'adjudant.

— Hélas, dit le caporal, cet après-midi, je travaille.

Ces mots firent mauvais effet.

— Tu travailles ? Et où donc ?

— A la Tutélaire.

— Tutélaire de quoi ? Ose le dire ?

— C'est une compagnie d'assurances. Je suis portier au siège.

— Je vois ça : le planton d'honneur au guichet des margoulins.

— Je ne dis pas le contraire mais ils m'ont déjà donné congé pour ce matin.

— Pour la mémoire de Burnier, c'est un peu court. De toute manière, si tu n'es pas là pour ouvrir la porte, l'établissement sera donc fermé et tu n'as rien à y faire.

— C'est une façon de parler, mais vous ne travaillez pas, vous ?

— Que si : je garde la nuit et je me donne le jour.

— Mince ! vous ne laissez pas grand-chose pour le boulot ; tandis que moi j'ai des horaires.

Déchiré, M. Desenfans s'interrogeait.

— Allons, Julien, ne fais pas l'idiot, lui dit M. Huard de sa voix la plus douce en lui touchant le bras.

Dès lors, la question de reprendre le travail ne se posa plus pour M. Desenfans, et résolution fut prise d'organiser sur-le-champ le banquet des anciens du 912. Saucisson, omelette, camembert, et on continue au Saumur. Il faisait très chaud sous la tonnelle et l'amitié donne soif. Dès la fin de l'omelette, il apparut que cette assemblée réunie pour de si nobles causes courait le risque de sombrer dans le Saumur avant d'avoir jeté son feu. M. Huard somnolait doucement dans son assiette et M. Desenfans argumentait sur des inepties quand l'adjudant pro-

posa d'aller déposer une gerbe sur le soldat inconnu. Bruyante approbation du caporal qui réveille son capitaine pour lui soumettre le projet : « Et mettez-vous bien dans la tête que le nouveau président, c'est vous mon capitaine. Allez, Joseph, debout ! tu commences ton règne, il faut faire un geste ! »

— Mais je ne fais que ça ! Que voulez-vous de plus ? Que je pagne le champaye ?

On lui répéta la chose, il parut comprendre et hocha la tête en murmurant qu'il n'était plus en âge ni en costume de conduire les gamins à la procession, mais le caporal montrait une exaltation sincère où le Saumur n'apportait qu'un brio.

— Une grande journée, Joseph, c'est le réveil en fanfare, l'amicale tout entière entraînée par son nouveau président...

— Président de mes...

— Allons, allons ! Puis, faisant un clin d'œil à Lafleur : il dit ça, mais il est d'accord, je le connais, on peut y aller.

La voix de l'adjudant claironna dans son verre :

— Nous déposons la gerbe et nous ranimons la flamme.

— Alors là vous voyez grand.

— Alors n'en parlons plus. Les biffins de Gonesse ne se dérangent pas pour faire les choses à moitié.

— Déposer une gerbe, c'est facile, mais pour la flamme il faut s'inscrire, prendre son tour, être convoqué, tu ne ranimes pas la flamme comme tu rallumes ton ninas.

— Nous la ranimerons à l'improviste.

— Admettons, mais tu oublies une chose : le drapeau.

Le mot réveilla M. Huard : « La barbe », grogna-t-il.

— Nous n'allons quand même pas ranimer la flamme sans drapeau ! reprit le caporal.

— Ne t'inquiète pas, dit Lafleur, j'y pourvoirai.

— Vous me faites plaisir, mais où allez-vous en trouver un ?

— J'en trouverai dix et nous choisirons. Mademoiselle, s'il vous plaît, l'addition ! Les biffins de Gonesse ont pris plus de drapeaux qu'ils n'en ont laissés, non ?

Le caporal n'eut pas le cœur à répondre. Jetant un regard désolé sur son capitaine qui haussait les épaules, il le prit furtivement à témoin de ce nouveau coup. M. Huard grogna, s'ébroua, vitupéra conjointement la superstition du drapeau et les caprices du caporal :

— Je vous préviens, dit-il, que notre ami s'est chargé la conscience d'une histoire de drapeau perdu, mais c'est un vantard.

Sur ces mots, il donna soudain le signal du départ en disant que, de toute manière, il avait besoin de se dégourdir les jambes, vu que le Saumur monte moins à la tête qu'il ne descend dans les rotules. Avec bonheur il reprit la canne et la musette, sortit du fond de son pardessus deux billets de mille qui n'étaient pas à prendre avec des pincettes,

les défroissa du plat de la main sur la table où ils se collèrent dans le vin blanc. Puis, la canne haute, il ouvrit la marche, insoucieux de la monnaie.

— Soit ! dit l'adjudant, mais c'est moi qui offre la gerbe. Objectif numéro un.

— Je paye ma part, dit M. Desenfans.

— Rien du tout ! Les fleurs que je pense et qu'il faut ne sont pas vénales. Nous allons voir un copain.

***

Ils marchèrent un petit quart d'heure en plein soleil dans l'avenue trafiquante où les odeurs crémeuses du gas-oil se mélangeaient mal avec les fumées du Saumur, mais elle conduisait à la station de métro Santos-Dumont-Vallès, une des têtes de ligne les plus agréables du réseau. Ils s'engouffrèrent avec entrain dans la bouche d'ombre et c'est d'un pied léger qu'ils firent surface à Godiveau-Churchill, près du square Ambiorix où l'adjudant devait présenter ses amis au gardien, un nommé Pinault, classe 12, Charleroi, Saint-Gond, Tahure, Dardanelles, le palu et les gaz par-dessus.

— Pinault, expliqua l'adjudant, Pinault Maxime, c'est lui qui nous ramassait. Brancardier venu du séminaire, très doué pour les brancards, il y témoignait d'un bel esprit d'initiative sans se départir d'une tenue exemplaire. C'est à cause des poumons qu'il a pris les squares. Sa voix est complètement brûlée mais il en fait un usage agréable car le monsieur a de l'instruction et il s'amuse avec.

Le square Ambiorix était un lopin de neuf cents mètres carrés cédé aux espaces verts en échange d'un hectare et demi de jardins conventuels vendus au béton. Cette victoire de l'Hygiène urbaine n'avait pas été confirmée par la nature. Il n'y avait là d'autres lieux ombragés que le kiosque où Pinault faisait alors la sieste, à cheval sur une chaise. Réveillé par un éclat de voix de l'adjudant, il sortit comme un lézard d'une fissure, agile, timide et vert.

— Entrez, mes amis, entrez vous mettre à l'ombre ; il n'y a pas de place pour tout le monde, mais les kiosques ne sont pas faits pour tout le monde.

Il parlait, ou plutôt il soufflait d'une voix blanche et poussiéreuse dont il tirait des effets de politesse exquise. D'un commun et tacite accord c'est le capitaine qui fut mis à l'abri du soleil et poussé d'autorité à l'intérieur de l'édicule.

— Et encore, poursuivait Pinault, ceci n'est pas un vrai kiosque. J'en ai connu où il fallait laisser la porte ouverte pour s'asseoir, et de toute manière le kiosque a été conçu pour l'homme vertical, c'est d'abord une guérite, nous sommes les sentinelles de la verdure, et si le sommeil nous prend en kiosque au moins sera-ce dans la position du dormeur debout.

— Repos, fit l'adjudant. Nous sommes venus te voir pour...

— Et tu as bien fait mon vieux, et tes amis sont les miens. Attention monsieur, veuillez ne pas trop bouger car il y a dans mon petit capharnaüm des choses un peu fragiles.

Le gardien poursuivait en effet dans les marges du règlement une étude morphologique sur la faune des squares. Ainsi le soir, en quittant le service, laissait-il derrière lui un jardin piégé à bloc, tapettes à moineaux dans les massifs, trappes à rongeurs dans les caniveaux et gluaux dans les troènes. Aux heures d'affluence, il soudoyait au réglisse les gamins collecteurs d'insectes et, aux heures creuses, il appâtait à la mie de pain pour tirer au lance-pierre les passereaux d'espèce rare. Dans l'ordre des coléoptères sinon dans la famille des piafs il comptait avant peu isoler une variété squaricole qui porterait son nom et vaudrait à sa mémoire une considération plus durable et moins banale que ne lui en promettaient les six rubans délavés de sa barrette. Il est vrai que l'inspecteur municipal, très porté lui aussi sur les sciences naturelles, non seulement fermait les yeux sur les pratiques de son subordonné, mais les encourageait avec l'intention probable de le déposséder du fruit de ses travaux : « Bah ! disait Pinault, vous savez ce que c'est, on travaille toujours plus ou moins pour la troisième ficelle du lieutenant, mais la cause n'y perd pas pour autant. » Outre les dépouilles qui séchaient à l'ombre, le kiosque abritait une quantité d'objets bizarres ou insignifiants prélevés sur les épaves du square et jugés indignes d'un transfert aux objets perdus. Ainsi, les jours de pluie, Pinault s'amusait-il à classer le ramassis : ordre, embranchement, genre, famille et variété. En mettant un pied dans les sciences naturelles, il avait contracté la passion des classifications.

— Soit dit en passant, reprit-il, ceci est mon neuvième kiosque et je dois dire qu'il ne me plaît absolument pas. Comme vous le voyez c'est un kiosque du genre moderne et de la famille des blocs. Il est même impertinent d'appeler cela un kiosque. Dans l'espèce urbaine qui me concerne, je n'admets sous ce vocable que les kiosques de style vraiment kiosque, octogonaux avec dôme à galerie de fonte moulée. Je n'aime pas du tout cette façon de tromper le monde en habillant les choses de mots qu'elles ne méritent plus. Ainsi...

— Repos. Tu nages dans le bon sens mais nous sommes pressés. Je te présente les amis : le capitaine Huard et le caporal clairon Desenfans.

— Fandeputain, rectifia le capitaine en strict hommage à une plaisanterie fatale.

— Deux anciens du 912, un point c'est tout.

— Neuf cent douze, neuf cent douze ? attends voir que je me souvienne...

— Ne te fatigue pas. Le 912 c'est tous des tués mais ce soir on

délègue les vieux os à l'Arc de Triomphe et il nous faut une gerbe. Tu vas bien nous trouver ça dans ton parc.

— Hélas, mes pauvres amis, tout est brûlé. Il ne reste plus qu'une douzaine de bégonias malades et seraient-ils frais que je vous mettrais en garde ; les bégonias ne sont à mon avis des fleurs convenables à celui que...

— Détrompe-toi, c'est la fleur qu'il préfère. Et nous, pendant ce temps-là, nous allons chercher le drapeau. Dans une petite heure nous sommes de retour et si tu veux te joindre à nous...

— Difficile. Primo le service me retient ici. Secundo ma tenue verte pourrait laisser croire que je tourne la cérémonie en décision. Tercio, je ne suis pas un ancien du 912 et j'ignorais même que tu appartinsses à...

— Tu ne sais pas tout. Et n'importe comment tu ne serais pas le premier à boucher les trous. N'en parlons plus, je m'incline. Te laisserai-je un homme pour t'aider à gerber les bégos ?

M. Huard se proposa volontiers : « Après le Saumur, disait-il, combien douce est l'ombre des jardins. » Et il posa la musette.

— Donc je te laisse le capitaine. C'est le capitaine Huard, il faut le savoir. Et comme tu le vois, question boutonnière, il a fait vœu de chasteté.

— Pas du tout, mais cela vaut dans les vingt francs le centimètre et il faudrait encore que je les paye.

— Et puis, que voulez-vous soupira le gardien constellé, ce sont hochets de vanité, comme on dit.

Choqué par l'aveu d'un si mauvais penchant, Thomas Lafleur corrigea d'une voix sèche :

— Nous sommes tous vains, Pinault ! et ce n'est pas l'heure de mollir.

Trop heureux de ce rappel à l'ordre, M. Desenfans sermonna de nouveau le capitaine : « Et laissez-moi vous dire que l'habillement y aurait gagné un peu. »

— Je vais m'en occuper, dit Pinault, j'ai tout ce qu'il faut sous la main. Te rappelles-tu, Lafleur, le jour où...

— C'est vrai. Alors tu me feras un petit lot à moi aussi.

— Avec joie. La médaille, la croix et les commémoratives usuelles ?

— Non. Rien que les coloniales, par ordre chronologique. Mais je les veux toutes, et pendantes ; à l'exception toutefois de l'agrafe Canada car j'étais alors à Pondichéry.

— Pondichéry ! s'exclama M. Desenfans.

— Silence ! et maintenant, au drapeau ! Vraiment vous restez volontiers mon capitaine ?

— Je ne suis plus de peau à conquérir des drapages.

— C'est la Main de Massige, expliqua M. Desenfans, le geste à l'appui.

— Mais j'y étais ! s'écria le gardien tout épanoui et, tandis que s'éloignait le détachement, il ouvrit en s'excusant, sous les pieds de M. Huard, une trappe où deux bouteilles se trouvaient à fraîchir.

***

C'est dans le métro que l'adjudant posa la question attendue par M. Desenfans :

— Que disait donc le capitaine ? Que vous aviez eu des ennuis avec un drapeau ?

Pour raconter son affaire, M. Desenfans eût préféré un autre lieu que le métro. La confession en serait facilitée dans la mesure où elle se diluerait dans la foule indifférente, mais l'histoire allait tout de même souffrir de la promiscuité. C'était en 1914, pendant les derniers remous de la guerre de mouvement. L'infanterie garancière, tirée à vue dans les blés se repliait de javelle en javelle et comptait ses cartouches. La journée avait été si confuse et meurtrière que le drapeau plusieurs fois ramassé avait échu à la tombée du jour aux survivants de la 9e compagnie, privés de toute liaison et menant pour leur compte un combat de fortune.

— C'est donc moi qui avais le drapeau et, entre parenthèses, on ne peut pas savoir l'embarras que ça fait quand on se replie en terrain varié. Il faut vraiment y croire pour ne pas le balancer, ajouta-t-il en forçant la voix dans un mouvement de voyageurs qui avait rompu le contact. Une poussée les rapprocha : « Enfin, la nuit venue, on se retranche à la corne d'un bois pour panser les blessures et manger un morceau mais penses-tu ! les voilà qui nous retombent sur le paletot, devant, derrière, partout, et dans ces moments-là, vous connaissez les consignes. »

— Oui : la soupe en l'air, coups de pied dans les bouteillons, si l'ennemi aime les fayots, il bouffera la terre avec.

— Il n'y avait pas de bouteillon mais une boîte de singe pour quatre et le drapeau surtout qu'il fallait enterrer en vitesse.

— Ou brûler, c'est plus sûr, dit l'adjudant par-dessus l'épaule d'un voyageur qui descendait à la prochaine et M. Desenfans arraché dans une courbe lui retombait dessus dans un coup de frein :

— ... ne peut se faire qu'en présence d'un officier, souffla-t-il.

— Non. C'est comme pour le baptême. En cas d'urgence un deuxième classe peut procéder à l'opération.

— Possible, mais tous ils étaient pour la mise en terre. Ce que je fis rondement en trois coups de pelle tandis que les copains tiraillaient pour préparer le décrochage. On a laissé du monde, nous étions quatre en rentrant dans les lignes, quatre qui sont morts depuis.

— Tu t'oublies sans doute ?

— Sur le moment oui, un coup de pompe m'avait vidé des pieds à la tête, et je dois dire que tout n'est pas revenu.

Ils changèrent à Saint-Lazare et M. Desenfans poursuivit son récit de portillon en portillon. Le drapeau manquant fit tout le bruit qu'on pouvait en attendre, surtout que l'état-major lui aussi était introuvable. Enfin la Marne a passé l'éponge, et après le saint-frusquin des rapports il a bien fallu que l'enquête se fasse enterrer, elle aussi. Tout cela ne serait pas bien grave si l'événement n'avait surpris M. Desenfans en perdition géographique totale. Incapable de se rappeler le nom d'un village. Il y avait ce petit bois de charmes et fayards, du blé en gerbe, sur la droite, un regain de luzerne sur la gauche et, à deux cents mètres, un ru par lequel on avait pu se défiler un moment. C'est tout. Trois cent mille hommes s'étaient battus pour le même paysage à travers une demi-douzaine de départements. Incapable de localiser sur la carte le lieu approximatif de l'inhumation, le caporal avait eu par la suite une vague idée que les Américains avaient pu reprendre la corne du bois en 18, mais de toute manière les Américains n'étaient pas au courant et c'eût été gênant que le drapeau fût déterré par eux. Plus tard, il avait essayé en vain de suggérer aux autorités une expédition de sauvetage, mais la perspective de fouiller toutes les cornes de bois d'une région indéterminée ne fut pas retenue et c'est ainsi que M. Desenfans restait seul au monde à détenir un secret dont il n'avait pas la clef mais qui le travaillait sans répit, tandis que le monde faisait semblant de lui pardonner une faute qu'il n'avait pas commise. Ils descendirent à l'Alma.

— On ne déterre jamais qu'un mort, dit l'adjudant, et si tu l'avais brûlé tu y penserais un peu moins.

Ils avaient retrouvé le soleil cuisant mais dans le ciel pesait un espoir d'orage.

— Et où allons-nous comme ça ? demanda enfin M. Desenfans, comme ils s'engageaient sur le pont Alexandre.

— En face.

— Oh !

— Et alors ?

— Nous allons le chercher là-bas ?

— C'est la meilleure adresse de tout Paris.

Impressionné par l'énormité de l'évidence, M. Desenfans aborda silencieusement la traversée de l'esplanade. Le soleil exaltait une odeur de gravillon piétiné qui sentait nettement la cour de quartier, ce qui le conduisit à penser que le plus bel édifice de Paris est une caserne. Jamais il ne l'avait vu comme ça, placide et majestueux pour témoigner d'une royale sollicitude à l'égard d'un peuple bien élevé. Il trouvait bon que les drapeaux fussent là. On n'avait pas lésiné sur le choix du local.

— Dites-moi, ce n'est quand même pas à la chapelle que nous irons le prendre ?

— Non, le sacristain n'est pas de mes amis.

*
**

Ils franchirent la grille dans la poussière des voitures à cocardes. Des estafettes blasées se croisaient de porte en porte au pied de la ruche où les états-majors pullulants repensaient la guerre toujours recommencée. Des machines à écrire crépitaient dans les œils-de-bœuf et par cent fenêtres ouvertes on entendait bourdonner les colonels.

Au passage d'une voûte l'adjudant se détourna pour faire un signe amical que M. Desenfans estima sans objet.

— Qui donc saluez-vous ainsi ?

— Deux joueurs de dés. L'estropiat de Malplaquet et le cul-de jatte de Sébastopol ont été maintenus dans les lieux pour la caution morale de l'Hôtel. Dans ce coin d'ombre ils ont accoutumé de faire leur partie et je leur dis bonjour au cas où ils seraient là.

Peu après, quittant le sillage d'une troupe d'écoliers anglais, ils s'engageaient dans un grand escalier très noble où s'écaillait le badigeon ocre rouge qui sied aux casernements.

— Entre nous, dit l'adjudant, il vaut mieux en effet que votre ami soit resté là-bas. Il a une présentation qui peut choquer les imbéciles et impressionner les imaginatifs. Le capitaine a eu des revers de fortune ?

— De vous à moi, Joseph est de la cloche. Mais ça ne lui enlève rien.

— Certes non, et voilà pourquoi la cloche tient son rang. Encadrée à son insu par un contingent fatal de princes, barons, archanges, capitaines et bas officiers. On y trouve aussi un petit nombre de colonels, mais hors d'usage : ils ne résistent pas au climat.

Arrivé à l'étage, Thomas Lafleur avisa un gardien qui semblait de ses amis. Il lui demanda si Dédé l'Anar travaillait toujours là-haut et s'il était en humeur de rendre un petit service.

— Hier il a flanqué le général Badin à la porte du magasin ; mais je crois qu'aujourd'hui on peut causer gentiment avec lui.

Muni de ces renseignements, Thomas Lafleur se remit en marche pour atteindre l'extrémité de la galerie où il invita le caporal à passer sous une chaîne qui interdisait au public l'accès d'un escalier sombre.

— Oui, disait-il en ralentissant le pas, nous allons avoir affaire à un homme sensible, ombrageux, à tel point que les ménagements ne sont plus utiles à rien. C'est un ancien militant de la bande à Bonnot. Il y était je crois utilisé pour les missions de casse-croûte et les guets en deuxième position. La véritable abnégation des purs. La guerre survint pour lui jouer un vilain tour. Il est parti en quatorze avec un *ni-Dieu-ni-Maître* en écriture gothique tatoué d'un téton à l'autre et deux balles de flics dans le mollet.

» En seize quand je l'ai rencontré en Champagne, il avait déjà deux

éclats, deux coups de baïonnette, un coup de crosse, quatre citations et un galon de premier jus. Ecœuré, dérouté, objet de scandale à soi-même, il tâcha moyen d'arranger son affaire en considérant la compagnie comme un détachement de la bande à Bonnot, mais bien sûr le système ne collait pas tous les jours. Et peut-être allez-vous constater qu'il y a encore des jours où ça ne colle pas. Mais c'est une bonne nature encore qu'il en ait deux. Voyons, ne nous égarons pas, je crois que c'est par ici, oui.

Ils entrèrent dans une salle oblongue toute encombrée d'armures dépareillées. Tout d'abord la fraîcheur du lieu surprit agréablement M. Desenfans qui bientôt, malgré lui, amortit son pas comme pour la traversée d'un ossuaire. Le passage était pratiqué entre deux rangs de cuirasses alignées et plastronnantes, allant du carabinier Charles X au cuirassier Mac-Mahon et derrière lesquelles s'entassaient dans le plus grand désordre une variété de casques, cuissards, gantelets, bassinets, brassards, jambières et autres écorces de chrétiens décortiqués ; le tout copieusement enduit de graisse d'arme à reflets fauves. Il parut alors à M. Desenfans que la fraîcheur de l'air émanait du vieux fer qui continuait de refroidir dans une aigreur de vestiaire. Il avançait avec beaucoup de retenue dans ce dépôt de coquilles et l'idée lui vint qu'en grattant un peu dans les replis et jointures on trouverait encore des traces d'homme. L'adjudant, lui, s'éloignait bon pas, ouvrait porte sur porte et traversait d'enfilade la resserre des tromblons, la réserve des havresacs, la galerie des passementeries et dentelles de guerre, le magasin des jugulaires-jugulaires et le cabinet des boutons en vrac ; il allait s'engager dans un corridor de rapières en fagots quand il s'aperçut que M. Desenfans était resté en panne dans les hautes quincailles de Marignan et Rezonville réunies, probablement victime d'un effet d'archaïsme stupéfiant. Ce n'était pas grave mais quand même l'adjudant n'hésita pas à forcer la voix :

— Par ici Desenfans !

Le caporal qui sombrait doucement dans la ferraille épique entendit ces mots comme un jappement lointain mais si bien ajusté qu'il se remit en marche incontinent. Il faut avouer que l'adjudant avait le coup de gueule prodigieusement efficace pour le rappel de tout traînard ou égaré.

— Eh bien ? On perd l'objectif ? On s'oublie dans les cuirasses ? Ne vous montez pas la tête : au-delà du cuirassier Louis-Philippe, la moitié n'est sans doute que ferblanterie de théâtre, panoplie romantique et tout le ramassis des dons et legs. Ceci en revanche est déjà plus sérieux, ajouta-t-il en désignant le fusil que M. Desenfans prenait au râtelier : attention au chien, si vous le manœuvrez ainsi vous écrasez la capsule, permettez : le chargez-vos-armes en douze temps et vingt-deux mouvements, continuait-il en joignant le geste à la parole : saisir-la crête du chien avec la première phalange du pouce, nom d'un chien,

j'oubliais que les manchots sont exempts de service, mais je vais faire semblant. Et de sa main valide il plia son pouce de bois : mettre le chien au cran de repos, sans brusquerie, en faisant sonner distinctement le cran, porter la main droite à la poche aux capsules, amorcer, couvrir la capsule, conduire le chien à l'abattu en ayant soin de le retenir, j'abrège, prendre la cartouche entre le pouce et les deux premiers doigts, la porter entre les dents, les coudes au corps, déchirer la cartouche jusqu'à la poudre, etceterra, nous n'avons pas temps, mais je rappelle qu'au moment de bourrer, les baguettes des hommes du second rang doivent raser l'épaule droite des hommes qui sont devant eux. Il remit l'arme en place et pour conclure tapota légèrement l'extrémité du canon : « Nous lui devons l'Alma, Magenta, le Mexique. Un pont, un boulevard, un fiasco. En route.

Ils franchirent un palier d'aspect rustique et délabré, balustres vermoulus, petits carreaux de terre joliment cassés en étoile. Dans l'escalier qui menait aux combles ils rencontrèrent deux ouvriers couvreurs portant un rouleau de papier goudronné, matériau généralement utilisé pour mettre l'histoire à l'abri des intempéries. L'un d'eux précisa :

— Nous allons faire un petit raccord avant l'orage. Vous verrez là-haut, il pleuvait sur les kébours.

Dans un galetas où se ramifiait une charpente athlétique, ils découvrirent en effet la réserve des képis et shakos non classés. Les coiffures ne formaient qu'un tas, comme un butin rassemblé à la pelle : par endroits, le moisi faisait une croûte neigeuse comme au triste bilan d'une victoire d'hiver, mais le soleil filtrant par les liteaux dégarnis stimulait encore sur un versant du massif un précieux restant d'esprit de corps dans les reflets du bleu hussard, du vert chasseur et du rouge fantassin. L'adjudant reconnut alors qu'il n'avait pas pris le bon chemin mais affirma qu'en passant par le dépôt des chaussures ils arriveraient pile sur les drapeaux. Ils s'engagèrent dans les déduits de la charpente, franchirent un seuil de chêne et l'adjudant s'arrêta devant une porte à claire-voie. Avant de l'ouvrir, il se tourna vers M. Desenfans : « Il n'y a pas à se tromper », murmura-t-il, en humant l'air à petits coups.

Dans une petite pièce largement éclairée d'un œil-de-bœuf s'étageait en amphithéâtre et jusqu'aux chevrons une collection de chaussures, usagées pour la plupart, mais soigneusement étiquetées, graissées, classées dans l'ordre chronologique et démontrant au premier coup d'œil qu'à peu de chose près, de Vergincétorix à nos jours, la piétaille marchait toujours dans les mêmes brodequins d'invention gauloise, la caliga clavata dont César disait déjà qu'elle témoignait des admirables routines de l'artisanat gaulois. Venant après le ramassis des coiffures, l'arrangement prouvait assez l'excellent esprit du conservateur attentif à illustrer ce vieux principe que bonne troupe a toujours plus de pied que de tête. Les coiffures à l'abandon, soit, mais qu'on y voie clair enfin

dans les chaussures où s'élaborent en douleur et modestie la fortune des armes et les mystères de la patrie incarnée. L'adjudant fit un quart de tour et face au caporal, trois pas de distance :

— De quoi seront les pieds ? fit-il.

— Les pieds seront l'objet des soins constants du soldat... répondit M. Desenfans dont la voix s'éteignit en pieux murmure. Dans l'air d'orage où s'échauffait encore la passion des empeignes il parut un instant perdre haleine, comme suffoquant à la vertigineuse odeur de son clan. Soixante et une générations de fantassins déchaussés sous le même toit en appelaient à sa fraternelle compassion et tous ces croquenots vides exhalaient de fumeux soupirs où la nostalgie des étapes se mêlait à la rancœur des contre-marches.

— Viens mon fils, ne te laisse pas aller à réfléchir là-dedans, tu ne mettrais plus jamais un pied l'un devant l'autre. Va !

D'une claque sur l'épaule, Thomas Lafleur le poussa dans le couloir au bout duquel il reconnut enfin le local et son inscription en lettres Didot : *Draperie*. Sans façon il poussa la porte et, le chapeau sur l'œil, s'avança dans les drapeaux. Les étamines frémirent à son passage et quelques fanions débordés l'obligèrent à baisser la tête. A part quelques individus à demi morts et montrant leur bois sec, la plantation était touffue, bien étoffée, prospère et par endroits luxuriante. Les trois couleurs qui régnaient à saturation faisaient un climat de forcerie cocardière et, comme au seuil d'une serre chaude, où prolifère une végétation contrainte, le caporal ressentit un vague-à-l'âme qu'il ne fallait pas confondre avec la nausée. Sous les tabatières en enfilade, un pavoi d'étendards fixés à quatre punaises tamisait le soleil qui se décomposait en spectre bleu blanc rouge, et M. Desenfans, le béret à la main, suivait difficilement des yeux une espèce d'adjudant bariolé qui virait au tricolore et s'évanouissait dans le décor comme un caméléon patriotique.

— Eh bien qu'en dites-vous ? lança Lafleur par-dessus l'épaule : un de perdu dix de retrouvés ? Puis, se retournant : Eh quoi ! te voilà chapeau bas maintenant ? Des mômeries ?

— Que voulez-vous, sur le moment, les couleurs, à ce point-là...

— Et tout à l'heure donc, les godillots à ce point-là n'avaient pas droit au coup de chapeau ? Le sens des valeurs, mon fils, le sens des valeurs chantonnait-il en ouvrant le passage, et derrière eux s'ébrouaient de nobles froufrous.

— Où te caches-tu, Dédé, garde-loques ? On entre ici comme à la cantine, vous serez cassé mon petit ami.

Un grognement lointain les fit obliquer sur la gauche et l'adjudant n'hésita pas à emprunter un raccourci tracé dans l'épaisseur des draperies pour déboucher sur le rayon des accessoires, casiers à piques, râteliers à aigles, patères à franges. On entendait quelque part chantonner les ravaudeuses. Appuyés aux lambris des hampes en botte et de-ci de-là bourrés dans les coins, des ballots de loques sublimes

déclassées ou inavouables. Dédé les attendait au triste tournant des étendards de la brigade légère de Pondichéry, mais, grâce à Dieu, le caporal fut distrait par la voix du gardien :

— Que viens-tu encore renifler par ici, adjudant maléfique ?

Dédé l'Anar était un petit vieux rondouillard qui portait blouse grise, chaussons de basane et ruban à trois palmes. Il avait l'œil clair mais inquiet sous le sourcil pleureur, un visage travaillé en bourrelets et ravagé de tics. A peu près chauve sauf quelques bouclettes sur la nuque, vestige d'une crinière nihiliste.

— Fripier ! dit l'adjudant, ta boutique est irrespirable, mon ami a le cœur sur les lèvres, nous sommes en plein remugle, je ne crains pas de le dire. Tu veux les faire mourir tes oripeaux ? Même pas un petit courant d'air pour leur secouer les plis à ces avachis, à ces planqués.

Dédé serra les lèvres et ne répondit pas.

— Entre nous, voyons, toi qui les connais bien, y en a-t-il un seulement dans toute la penderie, un seul qui pourrait nous faire voir un trou de balle ?

Dédé ferma convulsivement les yeux sous l'aveuglante idiotie de l'argument et l'adjudant modifia son tir :

— Quand même, dit-il en poussant du pied un paquet de lambeaux noué aux quatre coins d'un vieux pavillon de l'Elysée, quand même, franchement, ça sent un peu fort le linge sale et l'emblème crevé, tu devrais aérer, tu n'as pas d'hygiène, mon garçon.

Le gardien esquissa un rictus de complaisance, mais on devinait que la pression montait.

— N'empêche que tu as gagné, reprit Lafleur, en promenant son regard autour de lui ; oui, ton piège est un peu vicieux mais pardon, le tableau !

Dédé faisait le gros dos, l'adjudant continua :

— Le drapeau c'est comme le micocoulier, son ombre est vénéneuse et les populations dépérissent à s'endormir dessous ; alors continue mon petit Dédé, plus y en aura chez toi et mieux on se portera.

Dédé haussa les épaules dans une crispation exaspérée, puis ses yeux se mouillèrent, il avala péniblement sa salive et se tourna vers M. Desenfans :

— Je ne connais rien de plus écœurant, monsieur, qu'un adjudant de carrière qui joue les esprits forts. Moi, monsieur, naguère j'ai fait profession d'affranchi. Un esprit fort comme on n'en fait plus. Alors je peux en parler, je connais la musique. Les idées me poussaient dans la tête comme du chiendent, j'étais l'affranchi pensant, esclave de ses idées jusqu'au jour où, par méprise ou dérision, j'ai planté un drapeau dessus qui n'était pas le noir monsieur, mais celui que nous abhorrions le plus mes amis et moi. Et du coup, le miracle : ratatiné l'esprit fort, les idées au diable, aux feuillées la gamberge, vive la liberté. Affranchi

dans le bleublanrouge. Et symbole de qui, emblème de quoi ? Je ne veux même pas le savoir. A questionner les emblèmes on va nager dans la bouteille à l'encre. Trente centimètres pour le bleu, trente-cinq pour le blanc, vingt-cinq pour le rouge et c'est fini, deux dimensions, hauteur, largeur, si vous lui donnez une épaisseur il ne flotte plus, c'est facile à comprendre, voilà ; le guindant amarré à la hampe et le battant à la grâce de Dieu, passez-moi l'expression. Quelquefois le matin, en me levant, il me vient encore des idées, comme ça, un renvoi d'idées froides qui me pue à la tête, mais quand je me retrouve ici, pff ! terminé, lessivé, enfin monsieur voyez vous-même, les idées n'y résistent pas, c'est la délivrance, la sécurité, la...

— Repos ! dit l'adjudant. Tu vois que j'ai eu raison d'insister. Te voilà le teint frais maintenant et je vais pouvoir te parler à l'aise : il faut nous prêter un drapeau, et vite.

Dédé, qui semblait allégé en effet, se rembrunit de nouveau et fit entendre un long sifflement. Il usait fréquemment de ce procédé pour exprimer les nuances.

— Je ne te demande pas un avis, reprit Lafleur, mais un service.

— Tu sais bien que tous mes drapeaux sont en compte et que...

— Nous n'entrons pas dans ces détails et d'ailleurs il ne s'agit que de prêter un drapeau pour la soirée.

— Dois-je fournir également la plante verte, le smoking et les escarpins ?

— Non, ce sera du plein air.

— Et à quel genre de soirée de plein air le destinez-vous ?

— Patriotique, figure-toi.

— Ce n'est pas tellement rassurant, à l'heure qu'il est.

— Mais moi, je suis rassurant.

Dédé signifia par le biais d'un sifflement qu'il remettait à plus tard l'examen de ce propos puis, sans doute résigné à satisfaire le caprice de son ami :

— Enfin, dit-il, avez-vous une idée de ce qu'il vous faut ?

— Quelque chose d'un peu vénérable, mais propre. Tiens, celui-là n'est pas mal.

— Je te fais observer que ce modèle est abrogé depuis 1871 pour des raisons que je n'ai pas à connaître. De toutes les aigles infortunées de l'armée Bazaine, c'est l'une des rares qui nous soient revenues. Crétins et tâtillons comme ils sont aujourd'hui dans les rues, cet oiseau-là pourrait vous attirer des ennuis. Et puis tu ne veux pas une pièce historique, non ?

— Voudrais-tu dire par là que le 912 n'est pas un régiment historique ? Tu interdis l'entrée de l'Histoire aux anciens du 912 ?

— Un drapeau d'amicale ? Vous me dérangez pour un drapeau d'amicale ? Adressez-vous au commerce, mes amis.

— Qui te parle d'amicale ? Et quand bien même ? Un drapeau est

un drapeau et tu ne vas pas te faire prier pour confier un drapeau à l'adjudant Lafleur non ? Même si je te demandais le drapeau étalon, le drapeau-drapeau ?

Dédé siffla en sourdine sur le ton mineur :

— Tais-toi, tu sais bien que celui dont tu parles a été perdu dans le rapide de Bordeaux un jour d'été. Mais si vous tenez vraiment au drapeau du 912, adressez-vous donc à mon collègue des régiments dissous ; moi j'en ai bien quelques-uns, pour la remise en état, mais le gros est chez lui.

— Je connais ton collègue, un petit fayot des classes creuses, il faudra tout lui expliquer et encore se fâcher, nous n'avons pas le temps. D'ailleurs...

— Oui, d'ailleurs, reprit Dédé se grattant la tête, je ne suis pas sûr que le 912 soit dans la collection. Sauf erreur, il doit être inscrit aux manquants.

A ces mots, voyant pâlir M. Desenfans, l'adjudant fit signe d'écraser l'affaire :

— Ne va pas réveiller ces misères. Mon ami a eu des ennuis avec un drapeau.

Dédé siffla d'admiration pour un homme favorisé d'une si haute infortune : « Racontez-moi ça », dit-il avec gourmandise.

— N'y compte pas, sadique. Je t'ai dit que nous étions pressés. Fais-nous voir ta camelote.

Ils s'enfoncèrent dans les taillis tricolores. Outre les pièces franchement historiques, peu sortables ou en instance de réparation, l'assortiment était composé de prototypes, articles en double, projets non suivis, curiosités, modèles éphémères, pièces manquées ou épisodiques. Successivement ils déployèrent un drapeau de la L.V.F., celui des Mobiles de la Charente-Inférieure, du 9e Bataillon des Volontaires Ukrainiens et de la compagnie franche des grenadiers acadiens, puis, pressant le pas ils défilèrent devant une suite en berne et cravatée de crêpe où s'endormait la mémoire des régiments de tirailleurs marocains, soudanais, malgaches et tunisiens disparus en quelques semaines dans des circonstances restées mystérieuses.

Après quoi, se bornant à soulever pudiquement un coin de l'étoffe ils reconnurent le 2e Corps des Zouaves Toltèques de la campagne du Mexique, les Francs-Tireurs du Doubs Républicain, la brigade des Informateurs Résistants, le 3e Grenadiers de la Foi Carliste, les Eclaireurs Poitevins du Transvaal et la Légion du Sacré-Cœur antifasciste, enfin le drapeau du 116e de Vannes qui connut son heure de célébrité en 1908, le colonel ayant truqué fortement le partage des couleurs au profit du blanc. Chaque fois M. Desenfans s'interrogeait sur la convenance de l'emblème et Lafleur, prenant Dédé à témoin, le traitait de sophiste et de chinois :

— Tu veux un drapeau, bon, mais si tu dois raisonner sur les inscrip-

tions, tu ferais mieux d'aller te faire composer un calicot pour expliquer ton cas.

— Et le cas est alarmant, renchérit Dédé. Un drapeau n'est pas un tract et les mentions dorées ne sont que fioritures muettes. Ou alors, vous verrez qu'un jour le texte mangera la couleur. Qui de vous doit porter le drapeau ?

— Le caporal, dit Lafleur, ça lui revient et c'est promis.

— Et, à ce que je vois, monsieur, vous savez lire et écrire ? C'est regrettable. Faut-il vous rappeler le refrain attaché à votre grade ?

Et Dédé entonna le refrain avec une telle ferveur qu'il se termina en chorale :

Un caporal c'est une légume
Ça boit, ça mange, ça ch..., ça fume
Ça n' sait même pas écrire son nom
C'est bête comme un cochon.

— Il n'y a pas de quoi rigoler, ajouta le gardien, ce ne sont pas là paroles en l'air : il est dit que MM. les chefs de corps veilleront tout spécialement à ce que la garde du drapeau soit confiée à des militaires illettrés. Ce règlement signé du Premier Consul est tombé dans l'oubli mais non abrogé. Suivait d'ailleurs une note confidentielle, ajouta-t-il en baissant la voix, où il était précisé que beaucoup d'instruction ayant tendance à éloigner du devoir, nul soldat instruit ne se verrait confier cette mission. Et je m'étonne que l'adjudant...

— Hélas mon ami, les illettrés se font rares.

— Les ravages de l'alphabet, grogna Dédé.

M. Desenfans traita du nom qu'ils méritaient ces propos incohérents puis, tournant autour d'une potiche où se languissait une demi-douzaine de drapeaux fanés, il en saisit un délicatement par la tige et d'une secousse légère en fit bouffer la corolle :

— N'empêche, dit-il, que la lecture me fait découvrir là un numéro tout ce qu'il y a de plus corroborant.

Ils ne purent en effet que tomber d'accord sur l'honnête drapeau du 12e Régiment d'Infanterie Lourde, formation défensive anéantie aussitôt qu'improvisée en juin 1940 au cours d'une épreuve de colmatage dont les historiens cédant à la censure n'avaient pas encore soufflé mot. Oui, outre l'heureuse concordance des décimales, le drapeau du 12e R.I.L., image même du sacrifice, pouvait assumer décemment pour un soir la réputation du 912e, et l'adjudant fit emballer.

— Il faudrait aussi nous prêter un baudrier, fit remarquer M. Desenfans.

On lui en trouva un qu'il essaya :

— Le cornet est un peu haut, mais enfin ça ira.

Dédé siffla sur le ton du rappel à l'ordre :

— Cornet, dit-il, cornet ! Vous semblez vous intéresser aux choses et

vous ne savez même pas les nommer. Ce cornet s'appelle brayer. Il faut le savoir, tout de même, c'est très important le brayer, monsieur, c'est la base du système.

— Parfaitement : le drapeau planté dans la braguette et tiens bon la hampe ! commanda l'adjudant Lafleur en prenant la pose.

— Adjudant salace ! fit Dédé, la bouche tordue par le mépris. De sa formation anarchiste il avait conservé le goût de la vertu.

M. Desenfans réclama une gaine que le magasinier lui chercha sans beaucoup d'empressement. Il hésitait encore à emballer l'objet.

— Vous ai-je bien dit, mes amis, que ce drapeau était quasiment au secret ?

— Plaisanterie. On entre chez toi comme au bazar.

Dédé ne cacha pas non plus ses doutes relatifs à une soirée où il flairait de l'aventure.

— Hélas mon petit Dédé, il ne s'agit que d'une cérémonie ; et j'en suis l'ordonnateur.

Un sifflement révéla que Dédé faisait des réserves sur la caution de l'adjudant.

— Pour ne rien te cacher, répliqua celui-ci, nous allons saluer le soldat inconnu. C'est une affaire saine je suppose.

— On croit ça.

— Tu ne vas pas lui refuser une sortie pareille, surtout à lui, drapeau méconnu s'il en fut. Dis-toi qu'avec un peu de chance il aura droit à une douzaine de coups de chapeaux, je compte même sur un ou deux signes de croix, et...

— Tais-toi ! fit Dédé l'Anar d'une voix mauvaise : adjudant sadique ! Tu fais saluer nos drapeaux en deuil par les déserteurs de Pondichéry !

— Pondichéry ! s'écria le caporal.

— ... Et les fleurs, les couronnes, les colonels, continuait Thomas Lafleur, et tout cela dans les beaux quartiers, rappelle-toi, avec la minute de silence, et pour finir : la Flamme !

— Après ça en effet vous n'aurez plus qu'à y mettre le feu ! murmura Dédé en serrant les mâchoires : allumez la mèche, allumez la mèche ! grinçait-il, mais la voix s'étranglait de rage, il tiquait horriblement sous la poussée d'un violent remous qui le prenait à l'improviste, l'œil s'allumait de lueurs farouches ; un vieux restant de Kropotkine et Dynamite lui revenait en hoquets.

— Bah ! reprit l'adjudant, tôt ou tard...

Et jetant un regard inquiet sur les drapeaux, il fit semblant de flairer quelque odeur à travers ses moustaches :

— Les torchons brûlent, chantonna-t-il d'une voix retorse où traînait un accent de panique.

— Fichez-moi le camp, vieilles ganaches, souffla Dédé qui ne songeait plus qu'à en finir ; mais comme il achevait d'enrouler le drapeau sur sa hampe il prit un pan du rouge pour s'essuyer la figure et Thomas

Lafleur sans pitié lui demanda encore s'il embrassait l'emblème ou s'il se mouchait dedans. Dédé ne broncha pas. Il mit l'objet dans sa gaine, le poussa dans les bras de M. Desenfans et, comme un homme impatient d'être seul, congédia les visiteurs d'un petit geste implorant.

— Drôle de séance, fit le caporal en se retrouvant dans le couloir, et vous n'êtes guère charitable avec ce vieux toqué.

— Je connais mon Dédé, répondit l'adjudant.

A cet instant la porte se rouvrit derrière eux et ils entendirent une voix parfaitement allègre :

— Bonne soirée quand même les amis ! et compte rendu demain matin.

Ce qui donna tous apaisements aux scrupules de M. Desenfans.

(*A suivre.*)

JACQUES PERRET

CHRONIQUE DES LIVRES

FAUSTO ET ANNA

par Carlo CASSOLA, trad. de Philippe JACCOTTET (*Le Seuil*)

CARLO CASSOLA est au premier plan de l'actualité littéraire italienne : le Prix Strega couronne son second ouvrage, *la Ragazza di Bube*.

Son premier roman, publié en 1958, *Fausto et Anna* paraît en France dans la claire traduction de M. Jaccottet. La préface amphigourique de M. Fortini alourdit inutilement l'attachante aventure de deux adolescents qui se cherchent, se perdent, se retrouvent et, malgré l'intrusion d'un brave garçon de mari, resteront liés à jamais, même dans l'absence.

Julien Sorel intéressera toujours. Les problèmes de *Fausto*, situés dans les dernières années du fascisme, sont de tous les temps. Ce jeune étudiant entend vivre selon ses principes. Ils sont soudain balayés par la crue brutale de sentiments violents dont il ne soupçonnait pas l'existence. Il niait la jalousie et se brouille avec sa bien-aimée pour un innocent baiser. Il méprise sa famille bourgeoise mais se sent bien différent des ouvriers communistes qu'il rejoint en 1944 sur le mont Capanne. Il tenait l'Eglise pour le cancer de la Société mais l'enterrement civil d'un camarade l'accable : il découvre qu'il croit en Dieu, en l'âme immortelle. Le cynique, qui méprise la patrie, la démocratie, voit s'imposer à lui une morale exigeante : respect de l'être humain, loyauté du combat. Cependant il ne peut pas plus s'intégrer à un parti politique qu'à une classe sociale. Un intellectuel reste solitaire. L'auteur a vécu ces heures maquisardes, il s'est posé ces graves questions, et il les expose avec une simplicité émouvante.

CLAUDINE DECOURCELLE

(*Suite de la chronique des livres page 106.*)

BABEUF ET LE "BONHEUR COMMUN"

par Pierre Bessand-Massenet

Né pauvre et souffreteux, Babeuf prétendait que l'exiguïté de sa taille était due aux conditions misérables de sa première enfance — n'ayant eu pour berceau qu'un vieux coffre vermoulu, un ancien pétrin, où il était contraint pour dormir de se tenir plié en deux. Sa mère s'était épuisée à filer le lin jour et nuit ; son père, ancien soldat, avait travaillé comme manœuvre aux fortifications de Saint-Quentin ; et Babeuf livré à lui-même apprit l'alphabet dans les prospectus qu'il récoltait au-dehors.

A quinze ans, Babeuf est employé chez un arpenteur-géomètre ; puis il passe comme valet au service d'un nobliau du pays, dont il épousera la femme de chambre ; on le retrouve, plus tard, clerc dans une étude de Noyon, et s'étant instruit tout seul, éveillé, actif, il finit par obtenir un emploi de commissaire à terrier, fonctions qui consistaient à rechercher et inventorier les titres des biens domaniaux et féodaux.

Babeuf attribuera ses premières idées sur le problème de la propriété à ses connaissances professionnelles. Plongé dans les archives seigneuriales, il a pris conscience des abus et des iniquités de l'ancien régime, notamment en matière d'impôts et de répartition des taxes qui surchargeaient le simple cultivateur alors que les possesseurs de fiefs en étaient peu ou prou exonérés. Dès 89 Babeuf publie son premier livre qui, partant des thèses de Rousseau, de Raynal, aboutit à des conclusions encore modérées : « Je ne prétends pas rétablir la primitive égalité, mais je dis que les malheureux pourraient la réclamer si les riches persistaient à leur refuser des secours, et les secours honorables qui conviennent à des égaux. » Privé de son emploi par la Révolution, il semble d'abord déconcerté, surpris par la violence des événements. Exilé dans la capitale, il s'évertue en vain à trouver une nouvelle situation. Arrivent les jours sombres de la Terreur ; Babeuf a décroché un emploi à l'hôtel de ville, au bureau des subsistances, et pactise avec les éléments les plus outranciers de la Commune, quand une obscure affaire de faux en écritures publiques, exploitée par ses adversaires politiques, lui brise les reins ; il est arrêté, emprisonné. Ses protestations restent sans effet. Son amer-

tume s'accroît. Sa femme est réduite à vendre le mobilier du ménage, les enfants tombent malades.

Après six mois de détention, Babeuf est remis en liberté, et il retrouve sa place dans les bureaux de la Commune, aigri d'ailleurs et désappointé — « mais il faut bien que je mange, et que je fasse manger d'autres ! » Pour la seule fois de sa vie, il cède à la prudence et, toute initiative politique risquant d'être alors suspecte, il se recueille, évite de se compromettre, ronge son frein.

Le vrai Babeuf se révèle après la chute de Robespierre, après Thermidor. Emprisonné de nouveau, cette fois comme diffamateur et pamphlétaire incorrigible, sa vocation prend un tour décisif. Il a déjà publié plusieurs numéros de son *Tribun du Peuple*, « le grand livre ouvert à toutes les vérités » ; déjà il a posé la question fondamentale, proclamé que la Révolution restera incomplète tant qu'elle n'aura pas fait rendre gorge aux riches et supprimé les privilèges de la fortune.

Le Jacobinisme va découvrir en lui une recrue tardive, mais passionnée. Car l'essentiel de la doctrine qui sera celle de Babeuf est contenu à l'état d'aspiration nébuleuse, de volonté embryonnaire, dans la pensée jacobine. Sans doute, sur le fond du problème social, Robespierre lui-même ne s'est-il pas prononcé aussi catégoriquement qu'on incline à le croire aujourd'hui. Passionnément démocrate, Robespierre, de par ses origines, sa formation, la tournure de son esprit, était un petit-bourgeois. Parvenir à la totale égalité des biens lui apparaissait comme une « chimère », selon ses propres termes. Le grand rêve menaçant qu'agitaient certains prophètes de faubourg, ce qu'on appelait alors la *loi agraire*, autrement dit la confiscation systématique et le partage des terres, était d'après lui un thème d'éloquence démagogique, et la démagogie dans les idées, sinon dans la pratique, lui répugnait. Son projet de Déclaration des Droits de l'Homme, exposé aux Jacobins le 21 avril 1793 et empreint d'autant de pondération, de maturité politique, que de chaleur humaine, est à cet égard significatif. Ce texte prévoit notamment l'exemption de tout impôt pour les prolétaires, la contribution progressive des plus favorisés, le financement de l'aide aux déshérités par prélèvement sur les revenus des riches, mais le besoin de justice sociale ne va pas jusqu'à dépouiller les propriétaires ou dénoncer comme immoral le principe de la propriété. Il n'en reste pas moins que le vœu profond de Robespierre tendait vers une refonte progressive, décisive, de la société. La fortune, à ses yeux, était une source de démoralisation parce qu'elle avilit à la fois ceux qui la possèdent et ceux qui l'envient ; dans une société gagnée par le goût du luxe et des raffinements de la vie, le talent même se prostitue du fait qu'il permet à l'artiste de s'enrichir au lieu de consacrer exclusivement à la communauté l'exercice des dons qu'il a reçus de la nature ; et la liberté devient illusoire parce que les lois ne tendent qu'à protéger un état de choses injuste et à maintenir les

déshérités dans une condition inférieure. Et l'héritage? Robespierre ne l'admet qu'autant que la société y trouve son intérêt ; or, en règle générale, « l'intérêt public est celui de l'égalité ».

Bien avant Babeuf, Saint-Just aussi avait rêvé d'une cité idéale soumise aux lois de Lycurgue et envisagé l'abolition du salariat, l'exercice obligatoire pour chacun de l'agriculture ou d'un métier manuel, la condamnation du commerce, la suppression de toute monnaie d'échange, le bagne pour « les oisifs et les égoïstes », l'éducation collective des enfants qui devront être vêtus de toile en toute saison, coucher sur des nattes, se nourrir exclusivement de laitages, de légumes, de pain sec, de fruits et de racines. Néanmoins l'idée de Saint-Just n'était pas non plus d'abolir absolument la propriété, mais de faire en sorte que chacun eût sa parcelle de propriété qui le mît à l'abri du besoin et que nul ne pût vendre son modeste bien ni acheter celui du voisin. A ses concitoyens il offrait pour bonheur « la volupté des cabanes, une charrue, un champ, une chaumière... » Pour ce farouche éphèbe, imprégné de Rousseau, il n'y avait de peuple heureux que parmi les pasteurs, les agriculteurs, les bergers. Finalement, Saint-Just en vient à se demander si la dignité de l'homme, l'indépendance idéale, peut se concilier avec l'exercice d'un métier : « L'homme n'est fait ni pour les métiers, ni pour l'hôpital. Tout cela est affreux. »

Dans les transports du zèle qu'il manifeste après Thermidor pour la même cause que Robespierre, Babeuf en venait à se frapper la poitrine, à s'accuser d'avoir méconnu la bonté du gouvernement révolutionnaire, d'avoir vu « en noir Robespierre, Saint-Just, etc. » « Je crois que ces hommes valaient mieux à eux seuls que tous les révolutionnaires ensemble... » Si donc ils ont fait périr, comme certains le leur reprochent, des démocrates sincères, mais inquiétants pour eux, des rivaux qui embarrassaient leur route, qu'importe cela ! » « Le salut de vingt-cinq millions d'hommes ne doit pas être balancé contre le ménagement de quelques individus équivoques ! Un régénérateur doit voir grand. Il doit faucher tout ce qui le gêne, tout ce qui obstrue son passage, tout ce qui peut nuire à son arrivée au terme qu'il s'est prescrit. Fripons ou imbéciles, présomptueux ou ambitieux de gloire, c'est égal, tant pis pour eux. Pourquoi s'y trouvent-ils? » Pareillement, l'idée que seuls les prolétaires sont dignes de confiance est une idée robespierriste. « Les dangers intérieurs viennent des bourgeois, consignait Robespierre dans son agenda ; pour vaincre les bourgeois, il faut rallier le peuple. »

Toute l'utopie babouviste de grande communauté nationale est sortie ainsi du jacobinisme et de ses postulats philosophiques. Ce qui revient en propre à Babeuf, c'est d'avoir porté la pensée jacobine à son aboutissement normal et assigné pour objectif immédiat à la démocratie révolutionnaire l'établissement d'une société sans classes.

Au début de l'année 1796 fut distribué à profusion dans les rues de Paris un texte intitulé : *Analyse de la Doctrine de Babeuf*. Cette analyse comporte douze articles, dont voici les plus frappants :

La nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens.

Le but de la société est de défendre cette égalité, souvent attaquée par le fort et le méchant dans l'état de nature, et d'augmenter, par le concours de tous, les jouissances communes.

Il y a oppression quand l'un s'épuise par le travail et manque de tout, tandis que l'autre nage dans l'abondance sans rien faire.

Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches ni pauvres.

Les riches qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents sont les ennemis du peuple.

Nul ne peut, par l'accumulation de tous les moyens, priver l'autre de l'instruction nécessaire pour son bonheur : l'instruction doit être commune.

Le but de la révolution est de détruire l'inégalité et de rétablir le bonheur commun.

Une déclaration-programme, le *Manifeste des Egaux*, devait, le jour venu, compléter l'*Analyse* afin de renseigner l'opinion populaire sur les buts que lui proposait Babeuf. Le *Manifeste* d'abord prophétise ; il annonce que la Révolution française n'a été que l'avant-courrière d'une autre révolution « bien plus grande, bien plus solennelle, et qui sera la dernière... » La révolution de Babeuf tend « à quelque chose de plus sublime et de plus équitable, la *Communauté des Biens...* »

Il est posé en principe que la terre n'est à personne et que les fruits sont à tout le monde. « Disparaissez, révoltantes distinctions de riches et de pauvres. L'instant est venu de fonder la République des Égaux, *ce grand hospice ouvert à tous les hommes*. Les jours de la restitution générale sont arrivés. »

*
* *

Les premiers adeptes de Babeuf ont été ses camarades de prison, un hussard, Germain, d'abord, et les anciens amis de Robespierre, restés fidèles à son souvenir, les Duplay, père et fils, le serrurier Didié, et celui qui jadis, entre deux missions révolutionnaires, charmait leurs soirées au clavecin, l'italien Buonarroti ; il y a aussi des survivants des équipes de la Terreur dans le Nord, Taffoureau, Toulotte, Goulard, Cochet, Pottaufeu, et surtout le jeune et impénétrable Darthé, ancien lieutenant de Le Bon dans le Pas-de-Calais. La future République des Égaux compte maintenant environ 2 400 adhérents. On a les noms de ces recrues, avec l'énoncé de leurs aptitudes, tous gens de petits métiers, purs sans-culottes, vrais *hommes du peuple* comme Robespierre les aimait et comme Babeuf les veut, comme il lui en faut « pour révolutionner et gouverner révolutionnairement ».

Beaucoup sont devenus chômeurs, ayant tout perdu avec la débâcle du parti jacobin. Juste Moroy, militant connu du quartier des Gobelins,

expliquera : « Je suis le fils d'un simple ouvrier, orphelin à onze ans ; une sœur m'a élevé, qui est maintenant infirme, à ma charge. La Révolution est venue, on a décrété la liberté et l'égalité ; j'en ai été charmé, comme tous les bons citoyens. Néanmoins, j'ai été arrêté, emprisonné (en thermidor). Depuis, je suis sur la paille, sans travail, sans savoir que devenir. J'ai distribué des journaux... » Un autre, Goulart, a également été incarcéré en thermidor, sa femme et ses enfants sont dénués de tout : « Mes meubles ont été *mangés*, tous mes effets aussi ont été *mangés*... » Même degré de misère chez l'ancien serrurier de Choisy, Didié, échoué avec sa femme et ses cinq enfants rue Saint-Honoré, près de chez Duplay, dans un réduit qu'il partage avec l'ami Darthé et les camarades qui passent par là ou qu'il ramène chez lui.

Le témoignage de Moroy est significatif. Cet homme est un démocrate convaincu ; il croit au progrès de l'humanité par la Révolution et sent confusément que le quartier où il vit est un terrain d'élection pour ce que plus tard on appellera le socialisme : « Il n'y a, explique-t-il, que de pauvres ouvriers, tanneurs, mégissiers, teinturiers, tapissiers, qui ne peuvent sortir de leur quartier parce qu'il n'y a pas autre part d'atelier pour exercer leur profession, enfin des ouvriers *spécialistes* qui dépendent absolument de leurs patrons. Les patrons sont presque tous réactionnaires et les ouvriers obligés pour vivre d'adopter leur opinion. » L'été, on peut profiter des longues soirées pour la propagande ; les gens restent tard dehors, à palabrer dans les rues, « chacun donne son opinion, puisque c'est public ». Moroy ne manque pas de faire campagne pour Babeuf ; il organise aussi, avec ses camarades les plus éveillés, « des compagnies de groupeurs chargés d'argumenter, de réfuter les mauvais principes » ; le matin de bonne heure ils collent des placards sur les murs ; mais il faut s'y prendre très tôt, avant que les policiers n'aient mis le nez dehors.

Ainsi les idées de Babeuf courent les rues ; et, passant de bouche en bouche, elles se simplifient avantageusement. A la misère des travailleurs le Bonheur Commun propose un remède facile à saisir : « Le remède est dans la refonte de la société. L'homme qui vit en société doit travailler pour le bien général. Chacun selon ses facultés doit coopérer au bonheur des autres. Tout se fait par échange, tout est commun : je te fais des souliers, tu me fais un habit, je te fournis du pain, tu me livres de la toile... »

Le Paris de ce temps-là, si trouble encore, si médiéval, avec ses lacis de ruelles étranglées, ses cours noires, populeuses, ses trous d'ombre, ses culs-de-sac, était le meilleur complice de Babeuf. Mystérieusement des hommes se retrouvaient derrière les vitres sales de quelque basse boutique ou d'un marchand de vins ; autour des Halles, du Temple, de l'Abbaye, on voyait de nouveau percer le virus révolutionnaire, bouger d'inquiétantes figures que les Parisiens avaient oubliées. Cette piétaille jacobine souffrait impatiemment d'avoir perdu

son influence et qu'il lui fût interdit de reconstituer ce qui avait fait sa force, son bonheur et sa vie, les sociétés populaires. La nouvelle constitution stipulait « qu'aucune assemblée de citoyens ne pouvait se qualifier de société populaire » ; elle autorisait implicitement « des sociétés particulières s'occupant de questions politiques », mais aucune de ces sociétés ne pouvait « correspondre avec une autre, ni s'affilier à elle, ni s'arroger des droits d'exclusion, ni faire porter à ses membres aucun signe extérieur de leur association ». Néanmoins, dès le début du Directoire, on vit renaître sous des formes déguisées des sortes de clubs que le gouvernement, tiraillé lui-même entre des tendances contradictoires, évita d'abord de poursuivre. Les *patriotes* se rassemblaient ainsi dans un local situé rue de l'Estrapade, près du Panthéon, où se trouvait un couvent transformé en bal public ; les soirs de bal, les assemblées avaient lieu dans la cave. Ailleurs, un café tenait lieu de club. Mais l'endroit le plus fréquenté était, sur le boulevard, le café des Bains-Chinois. Là, chaque soir, il y avait foule. C'était, au coin de la rue de la Michodière, un étrange édifice en forme de pagode. Les clients y amenaient leur femme et leurs mioches coiffés du bonnet rouge. Le bruit des voix et la fumée des pipes emplissaient la salle. Par instant, les voix tombaient ; une chanteuse, « une petite blonde rousse d'à peu près vingt-cinq ans », attachée à l'établissement, chantait des romances anarchistes...

... Babeuf, lui, restait invisible. Théoriquement il habitait avec sa femme et ses trois enfants du côté des Champs-Elysées, un quartier alors désert ; mais comme les policiers ne cessaient de rôder autour de son domicile, il a déguerpi. Il a demeuré quelque temps chez Darthé, rue Saint-Honoré. Mais, traqué de nouveau par la police, il a de justesse évité une troisième arrestation et s'est réfugié cette fois dans le quartier des Halles, chez un militant du parti, nommé Tissot, tailleur en chambre, rue de la Grande-Truanderie.

Babeuf avait alors trente-six ans. Physiquement, c'était un petit homme, d'aspect malingre, avec des cheveux noirs coupés en rond à l'écuelle. Son portrait gravé montre une figure sérieuse, un grand nez busqué. Il portait d'habitude un frac bleu à collet rouge et des bottes. Confiné chez Tissot, dans une pièce dont l'entrée était un panneau à coulisse, masqué par un paravent, il y menait, quoique sédentaire, une vie fiévreuse, bataillant de sa plume jour et nuit, multipliant les articles, les réponses, les instructions, les circulaires.

Pour le travail matériel du secrétariat, les copies, les expéditions, on lui avait procuré les services d'un certain Pillé, qui avait opéré jadis dans les bureaux du Comité de Sûreté générale. Ce Pillé était sourd et, de plus, à demi timbré ; hanté de cauchemars paniques, il se croyait personnellement pourchassé par le diable. Le hussard Ger-

main, avec son grand sabre et ses épaisses moustaches, le terrifiait ; il le soupçonnait d'avoir « des accointances avec de mauvais esprits ».

En fait, nul n'avait accès auprès de Babeuf en dehors d'une demi-douzaine d'individus — dont Buonarroti, Darthé, Germain — qui constituaient l'état-major du parti : tous des hommes fraîchement sortis de la masse fiévreuse des militants et purs de toute souillure politique — ce qui était pour Babeuf le point essentiel. Car, dans la même aversion qu'il professait pour les *riches*, les *bourgeois*, les *honnêtes gens*, il enveloppait ceux qui d'une façon quelconque avaient déjà occupé une place dans les précédentes assemblées ou les gouvernements révolutionnaires. Son radicalisme n'épargnait même pas d'authentiques démocrates, d'anciens « montagnards » et régicides de la Convention, coupables à ses yeux d'avoir « tâté du pouvoir ». Dans tout député, tout *gouvernant*, d'où qu'il vînt, Babeuf voyait, sentait son bourgeois.

Théoricien, polémiste, Babeuf est aussi un conspirateur-né. L'expérience acquise en prison n'a pas été perdue pour lui. Il sait les avantages que peut offrir la clandestinité. L'idée d'une organisation souterraine, articulée en « cellules » qui s'ignorent mutuellement tout en recevant les mêmes mots d'ordre, est la sienne. Ses agents ont reçu pour consigne d'éviter les réunions publiques. Puisque les sociétés populaires sont dissoutes, il ne faut pas risquer d'intriguer la police, de provoquer sa curiosité, en continuant de se rassembler de façon plus ou moins voyante. Chaque famille jacobine devra donc constituer un petit club à domicile : « Que chaque coin de grabat, chaque grenier, soit un lieu de rassemblement pour nos petites coteries !... »

Le système des cellules familiales inauguré par Babeuf était alors d'une grande nouveauté et plut à l'esprit jacobin. Les militants se félicitaient de son ingéniosité ; disséminés qu'ils étaient en une multitude de petites sociétés qui, se tenant toutes par la main, n'en formaient finalement qu'une seule, ils étaient satisfaits de se sentir toujours unis, toujours actifs, quoique moins exposés. La plupart ignoraient quels étaient leurs vrais chefs, et ils ne demandaient pas à le savoir.

L'erreur de Babeuf a été, malgré tout, de manquer d'intuition. Son fanatisme ne pouvait concevoir que, jusque dans les classes laborieuses, déshéritées, la fatigue de la Révolution se fît sentir. En fait, *le patriotisme* achevait comme le reste « d'aller au diable », le peuple avait depuis longtemps mis le bonnet rouge au rancart. Les ouvriers étaient abattus, résignés, anxieux seulement de gagner leur vie, et s'ils avaient du travail, de se faire payer le plus cher possible : « Ils n'ont plus envie au premier signal de se mettre en mouvement. » Beaucoup de gens passaient leur après-midi au café, occupés d'une

partie de cartes ou de billard. Les apprentis, les fournisseurs mesuraient leur peine. Pour tous, la Révolution n'était plus qu'un fléau dont il s'agissait d'atténuer les funestes conséquences indi viduelles.

Babeuf pourtant a été averti. Et averti par un homme comme lui, un vrai jacobin, de ceux qui ont été épurés, persécutés après Thermidor, mais que l'expérience a rendu lucide. La lettre de cet homme, nommé Bodson, mérite d'être méditée, car elle contient des enseignements tirés de la nature même de l'humanité. L'attachement passionné que Babeuf manifestait au souvenir et aux idées de Robespierre semblait à Bodson fâcheux en soi. Vouloir ramener le pays au point où il était avant Thermidor, c'était courir à l'échec : « Tu augmentes ainsi le nombre de tes ennemis ; le peuple lui-même pourrait y être contraire parce qu'il est fatigué de la Révolution et n'aspire qu'après un gouvernement stable... » Le jacobin Bodson n'était plus tellement sûr de la parfaite honnêteté des procédés jacobins ; il avait réfléchi, il se posait des questions. Le peuple était-il si heureux sous la Terreur ? Sans doute on le flattait, on l'appelait le peuple souverain, mais cette souveraineté était toute factice, toute verbale ; elle ne lui permettait pas seulement de nommer lui-même ses délégués au plus modeste des bureaux de bienfaisance. Le parti se réservait de choisir tous ceux qui devaient s'occuper des affaires publiques, et le peuple souverain devait se montrer satisfait de tout ce qu'on décidait pour lui. Au besoin, il lui fallait même manifester sa joie, « une espèce de joie barbare », quand il voyait mener au supplice des hommes qu'il avait aimés, des patriotes — après qu'on les eut déshonorés par des inculpations « aussi perfides que mensongères ». Cet avilissement de l'esprit public est aux yeux de Bodson une des iniquités du régime robespierriste, une tache de la Révolution. Sur le cas même de l'Incorruptible, il y avait aussi, selon Bodson, beaucoup à dire : « Si l'engouement et l'adulation furent parmi les principales causes qui entravèrent la Révolution, à quel excès n'a pas donné lieu la célébrité monstrueuse de Robespierre ! Ceux sur lesquels tu comptes et qui ont pu se dégrader aux yeux de la raison en attachant le sort de la Révolution à la destinée d'un homme, sont des instruments bien frêles pour travailler à la confection de l'édifice dont le programme est dans le cœur de tous les amis de l'humanité. »

De tels avis adressés à Babeuf étaient autant de paroles perdues. L'esprit de certitude était en lui comme il l'était jadis en Robespierre. Les deux hommes avaient d'ailleurs dans leur tempérament bien des traits communs. Et d'abord cette impatience à endurer toute contradiction, cette aigreur colérique que Babeuf témoignait à l'égard de ceux que, dans son propre parti, il soupçonnait de n'être pas d'accord avec lui. De l'un d'eux, Féru, dont le comportement ne lui convenait pas, il disait, usant tout de suite de l'injure : *C'est un mouchard* !

Jusqu'alors le Directoire s'était peu alarmé des activités babillardes du parti babouviste — malgré Carnot qui était obsédé par son horreur panique du jacobinisme. La police comptait suffisamment d'indicateurs dans la plèbe jacobine pour être quotidiennement renseignée. Au café des Bains-Chinois, c'était le patron lui-même, le citoyen Baudrais, qui se chargeait de ce soin. Le vrai, le profond complot de Babeuf restait insoupçonné.

Ce fut par accident que la vérité se découvrit. Un petit officier sorti du rang et attaché à la place de Paris avait fait connaissance de Darthé ; ils se retrouvaient au café des Bains-Chinois où l'officier en question, le capitaine Grisel, fraternisait volontiers avec les *patriotes* et ne cachait pas que beaucoup de ses camarades pleuraient aussi la mort de Robespierre. Enchanté de sa nouvelle recrue, Darthé ne craignit pas de l'initier aux détails du complot et de le présenter à Babeuf comme un homme capable de rendre les plus utiles services dans l'armée.

Le capitaine Grisel pourtant ne payait pas de mine. Il était malingre, chafouin, et il était soucieux. Sa propre témérité, à la réflexion, l'inquiéta ; il prit peur pour lui-même ou, plus simplement, calcula son intérêt ; bref, il fit secrètement aviser Carnot, qui le reçut d'abord en privé, puis l'introduisit auprès de ses collègues du Directoire, auxquels Grisel confia ce qu'il avait appris ou surpris.

Seul des cinq Directeurs, Barras se montra mal disposé ; il haïssait Carnot et se fût volontiers allié à Babeuf lui-même pour se débarrasser de son collègue. Néanmoins, les révélations de Grisel étaient trop graves, trop précises, pour être étouffées. Approuvé par la majorité du Directoire, Grisel fut sur le champ exempté de tout service et reçut l'ordre de continuer à jouer son rôle de conspirateur ambigu sans quitter l'affaire d'un instant.

Toutes les conjurations révolutionnaires ont eu leur Grisel. Celui-ci fut excellent. Darthé n'eut pas l'ombre d'un soupçon, non plus que son camarade le hussard Germain. Grisel fut présenté par eux à l'état-major babouviste et incorporé au *comité militaire* qui préparait l'opération décisive ; car Babeuf avait maintenant des complicités jusque dans la garnison de Paris. Grisel s'arrangeait pour renseigner le Directoire au fur et à mesure des découvertes qu'il faisait. Ses billets hâtifs, fiévreux, sont encore épinglés au dossier. Le plus difficile était de situer l'endroit précis où Babeuf était gîté. Grisel savait vaguement que c'était du côté des Halles, non loin de Saint-Eustache. Mais dans ce quartier populaire tous les immeubles se ressemblaient, tous pareillement lépreux, impersonnels, avec de multiples cours, passages, issues et communications imprévues. Un jour qu'à distance il avait emboîté le pas à l'un de ses nouveaux amis, après l'avoir ostensiblement quitté, il le perdit de vue à l'entrée de la rue de la Grande-Truanderie. Enfin, par ruse, l'espion soutira l'adresse à la

femme d'un des conspirateurs et fut ainsi à même de fournir aux policiers du Directoire les indications détaillées qu'il leur fallait pour agir à coup sûr. En pénétrant dans la rue de la Grande-Truanderie par la rue Montorgueil, ils trouveraient d'abord, à main gauche, un café, dont la devanture était peinte en rouge ; la maison suivante portait le numéro 21 — une porte également rouge, un corridor et des dégagements qui pouvaient communiquer par derrière avec la rue Verderet. C'était là. Babeuf logeait au troisième étage, sur le devant, sous le nom de Tissot. « En entrant, on trouve un paravent qu'il faut longer à gauche ; on traverse deux pièces, après lesquelles se trouve une porte à gauche, qui est celle de la chambre où reste ordinairement Babeuf ; on croit que cette porte est à coulisse... » Grisel précisait encore que le comité militaire se réunissait ordinairement rue Babille, du côté de la Halle aux Blés, mais que le lendemain, exceptionnellement, la séance aurait lieu chez un menuisier de la rue Papillon — une voie rustique, bordée d'enclos potagers, qui partait du boulevard Poissonnière pour se perdre dans la campagne.

Cette fois, le Directoire, pressé par Carnot, dut se résoudre à mettre en mouvement l'appareil policier du régime.

Le 10 mai, dans la matinée, le quartier des Halles était investi par des détachements de gendarmes et de dragons ; d'autres corps de troupes s'acheminaient vers le faubourg Poissonnière. Rue de la Grande-Truanderie et aux alentours on avait eu soin de répandre le bruit qu'il s'agissait de cueillir au gîte une bande de filous. Il était onze heures. Escorté d'un commissaire de police et de quelques agents, l'inspecteur principal, chargé de l'opération, pénètre dans la maison désignée par Grisel. Dans l'escalier, deux hommes sont laissés en faction ; les autres montent jusqu'au troisième, sonnent. Une femme ouvre.

— Le citoyen Tissot est-il là ?

Sans écouter la réponse, l'inspecteur écarte la femme, fait quelques pas vers la cuisine, puis brusquement pivote, enfile le corridor, traverse deux pièces et tombe sur Babeuf qui était assis, en train d'écrire, un pistolet à portée de la main.

L'attaque fut si brusque, imprévue, que Babeuf n'eut pas le temps d'esquisser un geste, de saisir son arme. A ses côtés étaient Pillé et Buonarroti, qui restèrent pareillement cloués sur place, « les bras cassés ». La porte, la fenêtre étaient gardées à vue, toute retraite coupée. Buonarroti ayant tenté de subtiliser un document, on le lui prit des mains sans difficulté. Pillé protestait faiblement : son nom ne figurait pas sur le mandat d'arrêt. Enfin Babeuf, se dressant, dans un mouvement renouvelé des héros de Plutarque, dit : « C'en est fait, la tyrannie l'emporte ! »

Déjà l'inspecteur faisait main basse sur les papiers de toutes sortes qui encombraient la pièce. C'était un routier de la Révolution, d'Osson-

ville, habitué à faire vite. Il connaissait le quartier, ne se souciait pas d'avoir sur les bras, en cas de complications, tous les indigènes de la rue Saint-Denis, de la cour Mandar et de la rue Tireboudin. Au dehors, les curieux s'étaient amassés devant la porte de l'immeuble, bavardaient avec les soldats. Tout à coup débouche du couloir dans la rue un groupe d'hommes entourant un petit être chétif qu'on enfourne vivement dans un fiacre. Les dragons, sabre au clair, prennent le trot derrière la voiture, qui déjà tournait le coin de la rue que les vivats se prolongeaient encore : « Bravo ! Ne lâchez pas ces bandits ! »

Le soir, Paris apprit la vérité avec une sérénité presque générale. Les gens donnaient un coup d'œil aux affiches appliquées par le gouvernement, disaient : « Tiens ! encore une conspiration ! » et passaient leur chemin.

Par contre l'examen des documents saisis chez Babeuf allait réserver des surprises. Il y avait là, classées « aussi méthodiquement que les articles d'un livre d'anatomie », toutes les pièces d'une conspiration qui aurait replongé le pays dans le chaos. Carnot triomphait ; ses collègues — sauf Barras toujours aussi réticent — découvraient l'âcreté des passions qui enflammaient encore l'âme jacobine. Le plan dressé par Babeuf, pour le jour de l'insurrection, prévoyait que non seulement les cinq Directeurs seraient tués sur-le-champ, mais aussi les sept ministres et tout l'état-major de la place de Paris ; les Tuileries et l'Odéon, où siégeaient les deux Conseils, seraient envahis et occupés par les forces populaires ; l'ancien club des Jacobins, fermé et démoli après Thermidor, serait reconstruit par ceux-là mêmes qui en avaient ordonné la destruction : les Tallien, Fréron et autres « ennemis du peuple » seraient mis à l'œuvre, la truelle en main. Les Comités révolutionnaires étaient restaurés dans chaque quartier de Paris, « tels qu'ils étaient le 8 Thermidor », et « les citoyens qui les composaient tenus de s'assembler à l'instant dans le lieu de leurs séances ». Bien entendu, les sans-culottes n'étaient pas oubliés : les plus mal logés seraient immédiatement installés dans les maisons des quartiers riches, d'où seraient extraits « les meubles nécessaires pour meubler avec aisance leurs camarades ».

Conduit d'abord à l'Abbaye, Babeuf avait, le soir-même, été rejoint en prison par ceux de ses camarades que les policiers avaient arrêtés rue Papillon : Germain, Darthé, Didié. Quelques jours plus tard, tous furent transférés au Temple et incarcérés, isolément, dans la tourelle haute de soixante pieds qui avait déjà servi de prison à la famille royale, en 1792.

Babeuf croyait-il encore échapper au sort qui le menaçait ? Croyait-il que le succès de sa cause fût encore possible ?

Chez cet homme extraordinaire de foi et d'obstination était ancrée l'idée que la démocratie ne pouvait être que jacobine ; et il en venait

à se persuader que tout républicain sincère devait déplorer la faute de Thermidor qui avait culbuté le rempart robespierriste et frayé la voie à la réaction. Comment expliquer autrement l'épître extravagante que ce Don Quichotte en frac minable adressa de sa prison aux fastueux membres du Directoire pour leur offrir de participer à son propre complot et de contribuer ainsi à restaurer la République dans sa pureté impitoyable? Le ton du message donne la mesure du personnage : « Regarderiez-vous au-dessous de vous, citoyens Directeurs, de traiter avec moi comme de puissance à puissance? Vous avez vu de quelle vaste confiance je suis le centre! Vous avez vu quelles immenses ramifications tiennent à mon parti! Est-il de votre intérêt, est-il de l'intérêt de la patrie de donner de l'éclat à la conjuration?...» En conclusion Babeuf conseillait au Directoire de se prononcer ouvertement en faveur des sans-culottes et de rendre à la liberté les adeptes du Bonheur Commun.

Évidemment Babeuf ne reçut jamais de réponse à sa lettre. Son compère Germain, par contre, avait manœuvré différemment, ayant des raisons de penser que Barras ne serait pas insensible à un langage subtil et pratique à la fois. Sous les dehors d'un Méridional hâbleur et jovial — « J'aime à vivre »! disait-il — Germain était madré. Barras le connaissait, l'avait reçu au moins une fois chez lui, en grand secret, dans sa propre chambre ; Germain avait été conduit au Luxembourg dans une voiture aux vitres voilées de rideaux opaques. Quel fut au juste l'entretien des deux hommes? Barras, Méridional lui aussi, trompeur consommé sous ses allures d'homme de qualité, avec sa mouche de taffetas au coin de l'œil, aurait déclaré à Germain que l'avenir de la démocratie l'inquiétait ; reprenant les vieux couplets de l'éloquence jacobine, il attribuait à de nébuleux complots (auxquels Carnot, bien sûr, prêtait la main) les difficultés de la République et la division des patriotes. Sur quoi, il remit à Germain une carte d'entrée permanente au Luxembourg : « Venez me voir de temps en temps! »

Double jeu? Souci de se ménager un repli éventuel, des gages de sécurité, au cas où viendraient à triompher de nouveau les forces révolutionnaires? La mystérieuse visite de Germain à Barras ne fut pas ignorée de Babeuf, puisque Germain lui en fit le récit par écrit. Mais, peu à peu, les rapports des deux hommes s'envenimèrent. Babeuf, mortifié par le dédain du Directoire, soupçonnant Germain, ulcéré contre Barras, finit par proférer des menaces de chantage au cours de ses interrogatoires, il annonça que l'instruction de son affaire pourrait comporter des développements savoureux. Il ne cachait pas que de hauts personnages étaient visés, dont « quelques-uns sont placés à l'orbite de la puissance! »

Bien entendu, Barras tira son épingle du jeu. Ordre fut donné au ministre de la Police de détruire toutes les déclarations susceptibles

de compromettre le ténébreux Directeur. Les menaces de Babeuf à l'instruction furent donc étouffées. Mais l'unité du parti babouviste ne survécut pas aux disputes internes qui se découvrirent alors. Plusieurs des inculpés s'écartèrent de Babeuf, jugé excessif, hargneux, compromettant. Les heurts de caractère, les défiances et les suspicions mutuelles firent le reste. Quand, au mois d'août, les prisonniers furent extraits du Temple pour être conduits à Vendôme, où devait avoir lieu leur procès, la rupture était consommée entre Germain et Babeuf.

*
* *

De Paris à Vendôme les inculpés firent le voyage dans des fourgons militaires recouverts d'une bâche et fermés sur les côtés par de grossiers panneaux de bois, renforcés de barres de fer ; une seule porte, verrouillée et cadenassée ; une planche en guise de siège ; et un piquet de cavalerie pour escorte. Ces lourds chariots avançaient au pas d'un cheval, en cahotant. A l'étape, le cantonnement était surveillé par un détachement d'infanterie, le public tenu à l'écart. Ces précautions étaient cependant superflues. Il semble que Babeuf soit resté ignoré de la masse des Français, n'étant connu et lu que par les seuls Jacobins.

La femme de Babeuf, avec l'aîné de ses garçons, avait suivi le convoi à pied. Par la suite, Babeuf devait obtenir l'autorisation de recevoir ses visites, un jour sur deux, au guichet de la prison. Les détenus, qui n'étaient plus au secret, occupaient des cellules situées au premier étage et se rassemblaient dans le corridor pour y poursuivre leurs discussions souvent violentes. Le bruit courut que leurs querelles s'aigrissaient ; deux d'entre eux s'étaient vus chassés de leurs chambres par leurs propres camarades et ils étaient à présent tenus en quarantaine ; un journal annonça que ces enragés, divisés en trois ou quatre clans, se montraient plus mauvais entre eux à mesure que se rapprochait la date de leur procès.

Parmi les accusés, prisonniers à Vendôme, figuraient cinq femmes, non moins furibondes que les hommes ; elles étaient logées dans un bâtiment en retour d'équerre attenant à la chapelle et trouvaient le moyen, quoique leurs fenêtres fussent grillées, d'injurier les gens qui traversaient la cour sous leurs yeux.

Le 5 octobre vit enfin s'ouvrir ce procès, qui devait durer jusqu'au 26 mai. Et tout aussitôt se multiplièrent les interruptions tumultueuses. Babeuf ergotait sur chaque question, sur chaque point du débat, ou bien entreprenait d'interminables harangues que le président, passablement débonnaire, endurait sans trop d'impatience. Par contre, si la question est trop précise, embarrassante, Babeuf se renfrogne, répond qu'il n'a pas de mémoire, qu'il ne peut présenter sa défense autrement que par écrit.

Un jour, Babeuf allègue qu'il est très malade, qu'il a les jambes

« enflées comme des poteaux », qu'il s'épuise la nuit à préparer sa défense et quand, après s'être donné tant de mal au mépris de son état de santé, il se présente à l'audience, on lui ferme la bouche :

— Dans ces conditions je n'ai rien à dire. Je n'ai pas besoin d'être présent aux débats ! Je vous prie de me faire le plaisir de me renvoyer à mon cachot.

Les documents saisis chez lui et qu'on lui oppose comme autant de charges accablantes, Babeuf soutient qu'ils n'ont aucune signification. Ce sont de simples notes, des réflexions gratuites, sans conséquence, les rêveries d'un philosophe ami de l'humanité. Et, comme le président lui demande avec une pointe d'ironie si les listes de militants dressées en vue de l'insurrection relèvent aussi du rêve philosophique ?

— Je n'en sais rien, reprend-il maussade, j'ai recopié ces notes, c'est tout.

L'interrogatoire du copiste de Babeuf, l'humble et ahuri Pillé, déchaîne un véritable charivari. C'est que le pauvre Pillé, à l'instruction, n'a pas contesté qu'il a copié en plusieurs exemplaires des textes émanant d'un *Comité insurrecteur*, dont les minutes étaient, croit-il, de la main de Babeuf. Les autres éclatent :

— C'est un fou, un imbécile, qui dira tout ce qu'on voudra lui faire dire...

La défense de Germain fut volubile, véhémente, sardonique, comme lui. « Il parlait avec une telle précipitation que souvent il n'était pas compris et qu'il en perdait le souffle. » Il se gaussa de ce qu'on le présentait comme une sorte de conspirateur à éclipses et facettes multiples, tantôt chef d'un prétendu comité militaire, tantôt simple afficheur, tantôt « groupeur », tantôt émissaire diplomatique, et aussi futur député, futur ministre de la Guerre. Et, considérant avec pitié l'un des magistrats en train de lire à haute voix les articles de la constitution qui visaient les menées subversives :

— Qu'il est bête, cet homme-là ! soupirait-il.

La vue du dénonciateur Grisel, cité comme principal témoin à charge, avait le don de l'exaspérer, lui et ses camarades. La déposition de Grisel fut longue, verbeuse, hachée d'insultes par les accusés ; les explosions de ses anciens camarades laissaient d'ailleurs le témoin complètement insensible ; quand il avait fini de parler, il revenait s'asseoir sur sa banquette et leur tournait le dos.

Buonarroti fut le seul à ne se départir jamais de ce calme qui faisait de lui un sujet d'une autre trempe que les autres, un caractère comme Robespierre les appréciait, une tête politique. Buonarroti soutint qu'il ne voyait pas l'ombre d'un conspirateur dans ce procès et que, pour sa part, il s'était comporté en honnête citoyen, ami des malheureux.

Ces orageux débats furent enfin clos le 26 mai (6 Prairial an V) ; le jury se retira pour délibérer.

Babeuf n'avait plus d'illusions ; depuis longtemps il pressentait qu'il ne sauverait pas sa tête et qu'il laisserait sa femme sans ressources avec trois enfants ; car sa malheureuse et courageuse compagne, arrivée enceinte à Vendôme, avait mis au monde un troisième garçon prénommé Caïus, toujours en mémoire des Gracques.

Le 27 mai, Babeuf fut en effet condamné à mort, avec un seul de ses complices, Darthé. Au prononcé du jugement on vit les deux hommes s'abattre, renversés sur leurs banquettes : ils s'étaient enfoncé chacun un poinçon dans la poitrine. Ils n'étaient pourtant que blessés ; leurs armes, étant trop faibles, s'étaient brisées dans leurs mains. Ils furent pansés et, le lendemain, à 5 heures du matin, conduits au lieu de leur exécution, sur la place d'armes de Vendôme. La place, que le petit jour effleurait à peine, était garnie de troupes rangées en bataille, avec des canons en batterie. A part cela, peu de spectateurs, tout fut calme. Affaibli par sa blessure, Darthé fut porté sur une chaise jusqu'au pied de la guillotine. Au greffe, il s'était débattu, refusant de laisser le bourreau lui couper les cheveux. Alors que les aides achevaient de le boucler sur la planche, il rassembla ses forces pour crier, d'une voix éteinte : « Vive la Nation, vive la République ! » Babeuf n'opposa aucune résistance. Il avait demandé, mais en vain, la faveur d'embrasser une fois encore sa femme et ses petits garçons : il mourut sans un mot, comme déjà loin de tout.

Babeuf n'avait laissé d'autres témoignages de sa pensée que des brochures déjà oubliées et le fatras de ses articles enfouis dans son journal que personne ne consultait plus. Son souvenir se fût éteint sans Buonarroti qui, étant réfugié à Bruxelles sous la Restauration, y publia en 1828 un récit de la « Conspiration pour l'Égalité » où il évoquait les luttes soutenues par Babeuf en faveur du *Bonheur Commun*.

A la mort de Buonarroti, l'influence babouviste acheva de s'estomper. Ce n'est pas chez Babeuf que les futurs tribuns de 48 iront fortifier leurs convictions, mais par-dessus lui, chez Robespierre, que presque tous vénéraient alors comme le prophète du socialisme. Et en cela ils étaient encore fidèles à Babeuf. Car Babeuf n'avait cessé de proclamer lui-même que l'essentiel de sa doctrine était contenu dans la pensée robespierriste. La république abâtardie du Directoire avait à ses yeux fourni la preuve que Robespierre ne s'était pas trompé et qu'il n'y a pas de démocratie intégrale sans clubs, sans comités de surveillance, sans tribunal révolutionnaire, sans fanatisme.

Le vrai succès de Babeuf, c'est d'avoir réussi, comme il disait, à « réveiller Robespierre » et servi en quelque sorte de trait d'union entre le vaincu de thermidor et la génération de Blanqui.

PIERRE BESSAND-MASSENET

LE DERNIER PLAISIR

par PHILIPPE JULLIAN

DEVANT la glace biseautée Mrs Houghton-Brown tira sur sa gaine, allongea le cou, mit ses pieds en troisième position, fit bouffer une seule mèche blanche dans les cheveux acajou. Une grappe de colifichets brinquebalait à son poignet, une broche ancienne brillait sur une robe dont la bonne coupe transformait, en ce que les journaux de mode appellent chic, une excessive maigreur. Elle copiait cette Mrs Lancaster inventée par *Vogue* pour démontrer aux femmes sur le retour que l'argent dépensé en frivolités n'est pas perdu. Derrière cette silhouette élégante le miroir reflétait le savant fouillis de ces boutiques où les femmes choisissent des antiquités comme des chapeaux. Tout était d'un victorien tardif tel qu'on le trouve encore dans des pensions des Midlands ou des manoirs écossais, mais touché du doigt de fée de la mode : acajou, capitons, paravents de scraps, tapis de tartan, lampes à pétrole, vases d'albâtre, aux murs des chromos et des aquarelles, Mrs Houghton-Brown incarnait ce mélange de bon ton et de sophistication cher au propriétaire de la boutique, Kenneth Parker. Les illusions que cette dame gardait sur son apparence n'allaient pas jusqu'à se voir troublant l'antiquaire. Elle adoptait envers ce jeune homme de quarante ans encore mince, encore blond, désinvolte avec application, une attitude maternelle pour les affaires et complice pour les aventures. Cela agaçait Ken mais il devait reconnaître que sa vendeuse l'avait tiré de plus d'un mauvais pas. Un goût assez vif pour ce genre de beauté cher à Michel-Ange et dont les régiments de la Garde fournissent tant d'exemples entraînait Ken à des imprudences. Mrs Houghton-Brown intimidait les individus qui, encouragés par une

trop grande familiarité, ou trouvant insuffisant le tribut payé à leur beauté, relançaient l'antiquaire jusque dans sa boutique.

Un de ces hommes venait justement de quitter *Osborne,* ainsi s'appelait le magasin de Chelsea, en hommage à la reine Victoria. Mais, loin de réclamer, il venait proposer un objet : un presse-papier composé d'un morceau de cristal de roche surmonté d'un dragon en émail. Il en voulait 25 livres. C'était à Ken de décider. L'homme confia l'objet à Mrs Houghton-Brown. Comme tous les matins à onze heures trente, entre le masseur et un déjeuner, Ken traversait King's Road, petit melon, pardessus cintré assez court à col de velours, parapluie aiguille, le teint un peu rouge, l'œil terne, le sourire des réclames Gibbs : « Quoi de neuf, chère Moyra ? — Ceci apporté par un de vos amis. — Ce cristal, ce griffon rampant ! C'est incroyable ! — Comme vous voilà agité. Est-ce un Fabergé, ou croyez-vous qu'il a été volé ? — Volé sûrement, Fabergé presque, car cet objet a été exécuté pour un de mes très chers amis par un ouvrier émigré de Saint-Petersbourg. » Ce très cher ami ne désignait que les plus riches et les mieux nés des relations de Ken. Mrs Houghton-Brown devina que seul lord Tanquerville avait pu commander un tel objet et comprit l'émoi de l'antiquaire.

Kenneth Parker avait été littéralement inventé par lord Tanquerville. Toute sa carrière mondaine et commerciale, les deux sont inséparables, venait de l'amitié que lui avait portée, peu après la guerre, le célèbre amateur, le dernier dandy dont la disparition, après avoir plongé la société dans l'étonnement, la laissait dans l'ennui. L'admiration, une ferveur courtisane allant jusqu'à la passion, mais n'espérant que des invitations et, il faut le dire, une sorte de goût que le lord appréciait, avaient introduit Ken dans le cercle de Tanquerville House. Il y décrocha ses premières duchesses et ses premières commandes. Encore que depuis longtemps lord Tanquerville ne l'invitât plus qu'aux grandes réceptions, nul plus que Ken n'afficha de désespoir quand se répandit le bruit de la disparition. Il finit par passer pour l'héritier spirituel de l'incomparable milord, du moins pour ceux qui ne l'avaient pas connu. Curieusement, cet homme insolent et capricieux avait laissé des regrets et des exemples, les premiers sincères — même chez ceux qui le jalousaient — les seconds gâtés par la prétention ou le commerce. Comme l'empire d'Alexandre, après sa mort, l'empire du goût sur lequel il régnait fut partagé entre de soi-disant disciples : l'un cultiva le Louis XIV Rothschild, l'autre décora les bals, le plus sérieux écrivit des articles sur le rococo, Parker accapara le victorien.

La disparition de lord Tanquerville datait déjà de trois années, mais si, après dîner ou dans un week-end les conversations traînaient, ce mystère les ranimait mieux encore que la psychanalyse ou les histoires de fantômes ; chacun avait sa théorie et l'on revenait sans cesse sur les circonstances qui l'avaient précédée.

En 1956, lord Tanquerville étonna l'Angleterre en se convertissant

au catholicisme : il donnait sa maison de Berkeley Square aux Oratoriens et se retirait à Rome. « Afin de ne point payer l'impôt » disaient les méchants, mais l'on vit bien que l'économie, pas plus que la piété, n'était la cause première de cet exode quand il inaugura par un bal somptueux une villa que lui prêtait le prince Doria en bordure de ses domaines. Le luxe déployé en cette occasion diminua la faveur du néophyte au Vatican. Bien vite, certaines excentricités donnèrent du crédit à des rumeurs scandaleuses. Des amis, invités pour de longs séjours, se voyaient chassés sans explication le lendemain de leur arrivée, de louches domestiques remplaçaient ceux amenés d'Angleterre, lord Tanquerville négligeait de se rendre aux dîners qu'il avait acceptés et fit pleurer de rage la princesse Colonna et Mrs Edwards. Quatre mois après le bal, la chronique légale du *Times* annonçait que lord Tanquerville laissait à sa cousine, lady Viola Villers, la jouissance du majorat et des domaines familiaux [1]. Peu après, le prince Doria reprenait la villa, dix camions la vidèrent en deux heures. Jamais l'on ne vit passer le moindre des tableaux ou des meubles chez un antiquaire ou dans une vente. Le même mois la banque de lord Tanquerville annonçait aux clubs dont il était membre et aux œuvres qu'il patronnait de ne plus compter sur ses cotisations. Il fallait donc le considérer comme mort ; les domestiques fidèles avaient bien touché un peu d'argent mais aucun de ses amis ne reçut le moindre souvenir. Le parti catholique commença par affirmer que dans une Trappe l'illustre converti gagnait le ciel, mais des amis venus de Rome firent abandonner cette théorie. Les protestants le disaient séquestré par les Jésuites jaloux de la faveur qu'il accordait aux Oratoriens. Ceux qu'il avait obstinément ignorés le déclarèrent fou, enfermé et qu'il aurait dû l'être depuis longtemps. La divine Mrs Edwards fit croire qu'elle recevait des Indes des lettres de son cher ami : l'on vit bien qu'elle mentait car un jour cette femme, pourtant si dure, pleura en regardant un portrait de lord Tanquerville. Les esprits pratiques suggérèrent que milord était mort et que son héritier cachait le corps pour ne pas payer de droits. Les romantiques le voyaient dans un *Nautilus* chargé des objets les plus exquis bien loin de notre affreux monde. On parlait de Tanger. Et voici qu'apparaissait un objet familier du disparu surmonté de son emblème, un objet qu'il avait dessiné, qu'il emmenait en voyage. Sa vue causa à Kenneth une émotion comparable à celle de l'explorateur qui découvrit, solidifiés dans la boue du désert de Gobi, les pas du diplodocus.

« Qui a apporté ceci ? — Un garde en civil, j'imagine qu'il vous connaît car il vous appelle Ken, lui s'appelle Gordon. — Gordon un grand, plutôt roux ? — C'est cela. — Brave garçon, pas voleur pour

1. Afin d'éviter d'écrasants droits de succession, les riches Anglais donnent souvent de leur vivant à leurs futurs héritiers le gros de leur fortune. Mais cette donation n'est valable que s'ils meurent plus de cinq ans après sa signature. Ce n'est généralement qu'une fiction et, en fait, les héritiers attendent la mort de leur parent pour disposer de ses biens.

un sou. » Mrs Houghton-Brown soupira, cette phrase lui était familière. « Je l'ai vu entrer dans le pub du coin. — Je vais le chercher. » Pour une fois, Ken perdait son air composé et traversa la rue nu-tête. « Ma petite Moyra, se dit Mrs Houghton-Brown, ce n'est pas le moment de perdre la tête comme ce sot de Ken qui croit retrouver son milord, ce serait trop beau et le *Mirror* ne lésinerait pas pour une telle bombe. Hélas, la vie m'a appris à être pratique, nous sommes en tout cas sur la piste d'objets ayant appartenu à lord Tanquerville. Avec une telle provenance, on les revendra dix fois leur valeur. »

Ken revint avec un homme grand, les traits réguliers, complètement dépourvus d'expression. « Chère Moyra, soyez un ange et téléphonez à sir Alfred que je serai en retard pour déjeuner. » Mrs Houghton-Brown comprit que la conversation serait plus franche sans elle et se retira dans l'arrière-boutique. « Hé bien Gordon ? — Je vous assure que le vieux me l'a donné. — Tâchez de vous rappeler son nom. — C'est un nom allemand, tout le monde l'appelle Fred. — A-t-il l'air d'un monsieur ? — Oh non, il porte des vêtements usés, il n'est jamais rasé, un vieux juif, je vous dis. — A-t-il d'autres objets de ce genre chez lui ? — Que sais-je, c'est un tel bric-à-brac, chaque jour il rapporte des vieilleries, le samedi il va les revendre à Portobello Road. — Evidemment, le presse-papier est trop beau pour cette foire aux puces, peut-être est-ce un recéleur ? — C'est bien possible, il fréquente de drôles de types. — Où l'as-tu connu ? — Pendant un temps il fréquentait les courses de lévriers à White City. On est restés copains : deux ou trois fois il m'a dépanné, de temps en temps je l'aide à transporter des meubles. Il n'a pas un brin de force ; l'autre jour je l'ai trouvé en piteux état, un type venait de lui flanquer une rossée, il aurait dû aller voir un docteur, mais non il voulait se soigner lui-même, sa propriétaire avance l'argent des remèdes. On lui avait tout fauché, c'est pour la rembourser qu'il m'a chargé de vendre ça. » Ken était convaincu : « Payez cash, le vieux ne veut pas de chèque. » Mrs Houghton-Brow intervint, tendant un verre de Xeres à Gordon. « Vous serait-il possible, Gordon, de m'accompagner samedi prochain à Portobello Road ? J'en reviens souvent chargée de paquets et suis morte avant de trouver un taxi. — Avec plaisir, madame. — Inutile de dire au vieux à qui vous avez vendu l'objet. — O.K. » Le garde sortit.

« Mais enfin, ma chère, de quoi vous mêlez-vous ? — Ken, fiez-vous à mon intuition, nous sommes sur la voie d'une découverte sensationnelle, macabre je le crains. Il y a des gens qui savent où est lord Tanquerville et qui l'exploitent par un chantage dont il nous faut découvrir la raison. — Vous rêvez. Percy n'aimait pas les plaisirs qui suggèrent le chantage. Je crains qu'il n'ait été tué en Italie et que l'on cherche à écouler quelques-uns de ses objets à Londres. Je considère ce presse-papier comme un legs de ce cher ami, ne me mêlez pas à vos enquêtes policières. — Très bien, mais ne me privez pas de mon sport, un jour

vous serez bien content de voir votre vitrine enfin remplie de belles choses. — Encore un mot, chère Moyra, promettez-moi de ne pas envoyer d'échos au *Daily Mirror*. — Juré... jusqu'à ce que je tienne toute la vérité. »

⁂

Le samedi matin, pantalon de velours et veste de daim, un foulard sur la tête, Mrs Houghton-Brown monta avec Gordon dans l'autobus 24 qui les conduisit au-delà du parc dans un vaste quartier dont la respectabilité victorienne ravagée par les bombes, profanée par la misère, n'était plus qu'une voilette trouée à travers laquelle on devinait le visage plâtré d'une marchande à la toilette. Le marché s'étalait tout au long d'une rue bordée de fripiers et de bric-à-brac ; des dizaines de charrettes à bras sur lesquelles s'étalaient des marchandises pathétiques ou prétentieuses longeaient le trottoir. Par ce beau jour de la fin du printemps une foule s'y pressait affairée mais lente, égayée de nègres, encombrée de ménagères entre lesquelles se faufilaient des marchands et des amateurs, parcourue d'îlots compacts de touristes américains.

« Faites-moi un signe quand nous passerons devant l'étalage de votre ami et éloignez-vous aussitôt, dit Mrs Houghton-Brown à Gordon. Il ne doit pas nous voir ensemble. » Vers le bout de la rue, là où commencent les marchands de quatre-saisons, Gordon désigna une misérable charrette. Ces deux poupées dépeignées, à la porcelaine fendue, vêtues de haillons galonnés d'or, ces boîtes recouvertes de timbres-poste, ce peigne en fausse écaille pour une Carmen de Hampstead, ces bocks souvenirs de couronnements, toutes ces horreurs surmontées d'un perroquet empaillé, n'étaient pas à prendre avec des pincettes. Avec l'air d'un héron qui fouille la vase, Mrs Houghton-Brown écarta quelques bibelots : « Tiens, un joli cadre en argent et une coupe en cloisonné. Combien ? » Elle chercha le marchand du regard, il se tenait à quelques pas tapi dans un fauteuil défoncé. Entre un chapeau melon et le col de velours d'un pardessus également verdis par l'âge, on apercevait un visage maigre hérissé d'une barbe poivre et sel peu abondante. Un regard vif passa au-dessus de lunettes vertes à monture d'acier : « Dix livres. — Mais c'est absurde pour un objet édouardien. — Un grand roi, madame. » La voix était allemande, cassée, le marchand porta à ses lèvres une tasse à thé ébréchée mais du plus beau Wedgwood noir ; il semblait se complaire dans sa crasse, sarcastique comme un personnage de Chagall. « Voyons, soyez raisonnable. — Je ne discute jamais avec les commerçants. » L'accent pouvait faire passer cette insolence pour une naïveté. « Vous n'êtes guère galant pour un confrère. — Allez vous faire... — N'insistez pas, il est dans ses mauvais jours. » Mrs Houghton-Brown reconnut la femme qui tenait l'éventaire voisin, une grosse Juive à laquelle elle achetait parfois de menus objets. « Mrs Lewis, quoi de beau aujourd'hui ? Combien la broche lézard ?

— Six livres, chère [1]. — Ça va. » Cette dépense excessive fit entrer définitivement l'antiquaire de King's Road dans les bonnes grâces de la marchande : « Allons prendre une tasse de thé, la voisine gardera la marchandise. » Les deux femmes se dirigèrent vers un bar ambulant. « Si quelque chose vous plaît chez le vieux, je vous l'aurai à bon compte mais il ne peut pas souffrir les marchands chics. — Vous le connaissez bien ? — Plutôt, c'est mon locataire et nous faisons des affaires ensemble. Un drôle de numéro. » Mrs Houghton-Brown excellait à établir ce ton « entre femmes on peut tout se dire ». « Il s'en passe de toutes les couleurs chez ce vieux monstre (la voix marquait plus d'affection que d'indignation). Les Allemands sont de drôles de types, celui-là vient de Hambourg, il était riche avant Hitler. — C'est un émigré ? — Oui, un Juif comme moi, mais on voit qu'il est né une cuillère d'argent dans la bouche, il paraît que son père était un grand antiquaire, il a la brocante dans le sang. Quand il s'est décidé à travailler, il n'avait plus grand-chose pour monter un stock, alors il a ramassé des saletés sans nom. Ça ne l'empêche pas de s'y connaître. Il me conseille et je lui dois plus d'un beau coup. A le voir comme ça on lui donnerait un penny. Monsieur est délicat, il ne veut que le meilleur linge, la cuisine la plus fine, je lui fricote de ces petits dîners dont vous me direz des nouvelles. — Je meurs d'envie de voir son magasin, les choses bizarres reviennent à la mode. — Chère, on ne peut rien refuser à une dame comme vous, dit Mrs Lewis, mais il serait fou de rage s'il savait que j'introduis des étrangers chez lui. Demain comme tous les dimanches il ira aux courses à Brighton. Venez donc prendre une tasse de thé, j'habite dans le *basement* Warwick Way. » Pour sceller cette alliance, Mrs Houghton-Brown offrit à la marchande le foulard de soie qu'elle portait sur la tête.

Mrs Houghton-Brown piqua la curiosité de Ken. « Vous avez raison, cet homme a pu connaître Percy qui, au fond, était très bon. Peut-être était-il un de ses antiquaires privés qui lui dénichaient les curiosités. Il a aidé plusieurs Juifs chassés d'Allemagne, il est possible qu'avant de disparaître il ait laissé des bibelots à ce vieux afin qu'il ne meure pas de faim. J'aimerais en acquérir quelques-uns. Demain, Moyra, vous me permettrez de vous accompagner chez votre amie. »

La bourgeoisie riche du siècle dernier imita au nord du parc, région taboue pour la bonne société, les crescents et les terrasses des districts élégants comme Belgravia ou Regent's Park. Derrière des façades à pilastres, toutes semblables, des générations prospérèrent dans l'ennui et la morale, puis dans les années trente des émigrés se partagèrent des demeures qui demandaient quatre domestiques, des Indous apparurent et n'y demeurèrent de l'ancien milieu que les personnes dans des « circonstances réduites ». Après les bombardements, une jungle poussa entre des immeubles abandonnés aux nègres et aux Irlandais. On erre, pen-

1. Les cockney appellent dear les gens dont ils ne connaissent pas le nom.

dant des miles, d'avenues en squares qui portent le même nom à la recherche d'une adresse, parfois un immeuble moderne en ciment bleu et en verre domine ces lugubres perspectives. Ce quartier s'étend à l'ouest de la gare de Paddington. Il est bordé au sud par Portobello Road et au nord par Harrow Road dont l'atmosphère est un peu celle de notre boulevard Sébastopol. Les maisons les moins décrépies abritent des pensions de famille et une odeur de graillon s'en échappe quand la tenancière ouvre la porte pour considérer un éventuel client. Seules ont échappé à la déchéance les jolies villas qui longent le canal du Regent. Ainsi Warwick Avenue est une bonne adresse, il n'en est pas de même de sa prolongation Warwick Way qui, tournant le dos au canal, suit la ligne du chemin de fer de l'ouest, large comme un fleuve, toujours grondante et entourée de vapeurs, traversée par des ponts de fer au bout desquels on aperçoit, noircies et semblables, d'autres maisons. La demeure des antiquaires avait plus de personnalité, elle se dressait un peu à l'écart, entourée d'arbustes morts ou exubérants aux branches desquels s'accrochaient des chiffons. Au soleil montait l'écœurante odeur des troènes; un acacia masquait de son épais feuillage plusieurs fenêtres. C'était une grande maison. Des cheminées, des balcons, un escalier de fer et la carcasse, également rouillée, d'un jardin d'hiver où s'enroulaient des liserons, en hérissaient les murs lézardés. Cette végétation soulignait l'abandon sans égayer des murs jadis chocolat mais écaillés et badigeonnés de larges taches de goudron contre l'humidité. Un portique corinthien abritait la porte principale condamnée par des planches clouées en travers. L'étage supérieur devait être abandonné car l'on n'avait pas remplacé les vitres cassées lors du bombardement qui avait détruit la maison voisine. Une épaisse couche de poussière protégeait des indiscrets les autres fenêtres. Par une seule, entrouverte, le soleil faisait scintiller de l'or ou des cristaux.

« Notre amie est au sous-sol. » Une radio, un gros chat, des rideaux verts et quelques géraniums témoignaient d'un certain optimisme. « Hello, mes chers ! Bravo, vous m'amenez votre *boy friend,* je suis sentimentale, moi. » Mrs Lewis dans une robe de satin noir agrémentée de paillettes ouvrit la porte, pomponnée et joviale, instable sur des talons trop hauts, un mégot au coin de la bouche. Elle fit les honneurs de son salon ; des objets si disparates que l'on se demandait s'ils avaient été constamment refusés par le client ou pieusement conservés par la marchande, égayaient un mobilier massif couvert d'un velours violet, à certains endroits luisant et gras. Une télévision, gainée façon acajou, masquait la cheminée. Un véritable repas, d'épais sandwiches, des pâtisseries crémeuses « faites par moi-même chère » attendaient les visiteurs. Mrs Houghton-Brown fit des frais pour deux. Cette descente dans les bas-fonds n'intéressait pas plus Ken que la verve avec laquelle Mrs Lewis évoquait ses malheurs, ses deux faillites, la mort d'un mari et les soucis que lui causait ce cher Mr Lebenstein : « Une femme comme vous mérite mieux que ce vieux dégoûtant. — Mais c'est qu'il a du

charme. A mon âge, c'est la compagnie qui compte plus que la bagatelle. Ah ! je tremble pour lui ! Si vous voyiez certains de ces visiteurs, si vous entendiez les cris, les menaces. Heureusement, nous n'avons pas de voisin. Depuis quelques jours ça redouble. » Ces vies sordides, ce saucisson à l'ail, le parfum dont était inondée Mrs Lewis portaient Ken aux limites de la nausée : « Allons jeter un coup d'œil sur ses meubles et n'abusons pas du temps de Mrs Lewis, dit-il. — Nous communiquons par l'escalier de service, lui peut arriver directement dans sa chambre, au premier, par l'escalier de secours. » Les visiteurs débouchèrent dans l'ancienne cuisine, si encombrée de marbres poussiéreux, de vases de fonte, de grilles, que l'on se serait cru dans un cimetière surpeuplé. « Parfois il revend le marbre à des sculpteurs qui le retaillent, mais il n'aime guère s'en défaire, il y en a jusque dans le jardin... » Des liserons rattachaient Napoléon à un ange gardien et au lion de Lucerne. « Puis voilà le hall, soupira Mrs Lewis, une chatte n'y retrouverait pas ses petits. »

Un prodigieux fouillis brouillait la vue, l'œil ne savait où se poser, allait d'un vase en faux Delft à des plats de cuivre verdis, d'un coffre de mélodrame à une chaise à porteurs d'opérette. Une seule lampe au bout d'un fil éclairait cette entrée laissant aux extrémités des ombres confuses, de vagues chatoiements, et il y avait plus de dix lustres au plafond. Les murs de l'escalier disparaissaient sous les tableaux : portraits de familles récentes crevés au cours de déménagements. Un amiral et un juge aux cadres écornés dans les salles de ventes, la reine Mary, grandeur nature, échappée à l'incendie d'un hôtel de ville et qui en gardait un teint de négresse. Et puis des scènes de genre refusées à la Royal Academy ou imitées des numéros de Noël : cardinaux et marmitons, menuets et nostalgies d'Orient, tous trop mauvais pour paraître même amusants aux clients d'Osborne. Sur le palier on discernait une certaine intention dans le choix des objets. Ces gargouilles de plâtre, des toiles imitant les tapisseries, une armure rappelaient le gothique en carton de ces boîtes de Montmartre qui se veulent sataniques ; à des hallebardes de fer-blanc s'accrochaient des chaînes et des grappes de menottes. Plusieurs pièces donnaient sur un vestibule sans qu'on pût reconnaître dans le chaos une chambre, un salon ou une bibliothèque. Sur les sièges comme sur les tables s'entassaient mille bibelots : animaux en plâtre gagnés dans les tirs forains, couronnes mortuaires, souvenirs de Trouville ou de Naples, nécessaires à toilette dépareillés, décorations oubliées, photos de familles banlieusardes dans des cadres de bambou doré. Un cache-pot débordait de vieilles ombrelles, un nègre vénitien soutenait une tête de bélier. « C'est un cauchemar, dit Ken, cet amoncellement, ces fenêtres fermées, me donnent de la claustrophobie. — Certains des cadres sont très jolis, insista Mrs Houghton-Brown, votre ami devait en avoir de semblables. — Des masses, mais il n'y mettait pas des portraits d'assassins découpés dans les *News of World*. — Voilà Heath, le meurtrier de Notting Hill Gate », dit Mrs Lewis

en montrant un de ces portraits avec la fierté un peu familière que l'on a pour les gloires du quartier. Le cadre en émail s'ornait d'une couronne fermée. « Peut-être avez-vous raison, Moyra, la photo de Marie de Roumanie était dans la chambre de Percy entourée d'un cadre comme celui-ci. » Des collections de cartes postales, de vieux magazines de cinéma, des disques, s'empilaient dans les coins. Ce Mr Lebenstein avait un faible pour les objets 1925 qui devaient lui rappeler sa jeunesse, un abat-jour orange incrusté de lunes en velours noir, des poupées coussin habillées en Violettes Impériales ou en Mr Beaucaire. Mrs Lewis entrouvrit un placard : des robes lourdes de perles, de plumes d'autruche, des velours brodés d'or et doublés de singe s'y entassaient : « De vrais sacs à mites, gémit-elle, je dépense une fortune en Fly-Tox. Il a rencontré, Dieu sait où, une vieille étoile de music-hall qui lui a vendu son fonds et, s'il est triste, plutôt que de rester gentiment devant la télévision, il fait marcher sur ce gramophone à manivelle ces disques éraillés. »

Le téléphone sonna, les visiteurs se turent, la sonnerie s'obstina énervante au fond de l'appartement. « Je vais le décrocher, dit Mrs Houghton-Brown, surtout ne parlez pas. — C'est dans sa chambre au bout du couloir. » Ken prit l'écouteur. « Ici Bill. Tu ne réponds pas, tu crèves de frousse, si tu n'as pas vingt livres pour moi ce soir ton compte est bon. Réponds, on sait ce que tu caches dans ta paillasse, tu seras bien obligé d'être un peu plus bavard si la police met le nez dans tes affaires. Ça a marché à Brighton ?... Alors part à deux. » Ken arracha le récepteur des mains de son associée et raccrocha : « Partons, nous n'aurons que des ennuis, arrangez-vous pour les cadres avec Mrs Lewis. Je ne veux... » Il s'arrêta, jeta un regard autour de lui. Cette pièce, petite, semblait nue, comparée aux autres, avec un divan bas, des meubles en bambou, quelques objets japonais en laque. « Ce vert chartreuse et ce lilas ! Les couleurs favorites de Percy. Ces monnaies du pape auprès desquelles il trouvait les autres fleurs communes... — Mais ces étoffes sont très ordinaires, les boîtes ne valent pas grand-chose. » Cette simplicité décontenançait Mrs Houghton-Brown. Mrs Lewis entra, vit l'émotion de Ken. « Encore des menaces je parie. Il va arriver d'un moment à l'autre. Descendons chez moi, et même là je vous demanderai de ne pas vous attarder. Il n'aime pas les inconnus. » Les amis se retrouvèrent dans le salon de Mrs Lewis : « Chère amie, dit Ken avec le sourire qu'il réservait aux plus riches des pairesses, comment vous remercier ? — Certainement, dit Mrs Houghton-Brown, nous ferons mille affaires ensemble, car vous m'êtes follement sympathique. Je m'inquiète de vous savoir seule dans cette maison écartée avec quelqu'un qui reçoit une si mauvaise compagnie. — J'en ai vu d'autres, dit Mrs Lewis avec un clin d'œil, mais si ce soir il n'a pas d'argent pour l'homme du téléphone, il se fera assommer, comme la semaine dernière. — Permettez-nous de revenir avec un ami costaud et de passer la soirée avec vous. » Mrs Lewis pro-

testa faiblement, elle commençait à avoir peur. « Hé bien ! trouvez-vous dans une auto au coin de la rue vers dix heures, je sifflerai si quelque chose me paraît louche. — Comptez sur nous. » Mrs Houghton-Brown et Ken embrassèrent leur nouvelle amie.

Dans la voiture, Ken éclata : « Il n'y a pas de doute, nous avons découvert la cachette de Percy. Quel horrible décor ! Quelle horrible compagnie ! Mais c'est lui. Il adorait les opérettes 1925, les meubles de bambou. — Je trouve cette double vie très romantique. — Mais sordide. — Pensez à ce duc de Portland qui, le siècle dernier, quittait son palais et sa duchesse pour devenir épicier et élever les enfants que lui donnait l'épicière. — Comment a-t-il pu s'arranger pour se fourrer dans les pattes de ces monstres ? Gordon me l'a bien dit, ce sont les pires voyous, des matraqueurs, et dire qu'ils vont venir ce soir ! — Du sang-froid, dit Mrs Houghton-Brown, et surtout de la discrétion. » Elle voyait le *Daily Mirror* à ses pieds quand elle apporterait la nouvelle. « Tout d'abord trouvons Gordon. » Ils le dénichèrent dans un pub près de Victoria juste assez ivre pour entrer avec enthousiasme dans le plan de ses amis.

A neuf heures la voiture de Ken s'arrêta au coin de Warwick Way, un peu en retrait. La masse noire de la maison dominant les broussailles se détachait sur la fin d'un crépuscule brouillé de fumées mauves. Après la fermeture des pubs, on n'entendait que les trains ébranlant le viaduc du chemin de fer et, au loin, un chant d'ivrogne. Une fenêtre, qui devait être celle de la chambre de Lebenstein, était éclairée. Une raie de lumière rose à la hauteur du sol indiquait que la marchande veillait également. Trois fois arriva de la maison le nasillement d'un disque éraillé. Après une heure d'attente Mrs Lewis, en peignoir, sur la pointe des pieds, apparut entre les buissons : « Je suis tellement nerveuse. Je ne peux plus rester seule. Il est rentré après avoir tout perdu aux courses, n'a pas voulu dîner avec moi et maintenant il fait passer ses disques... Ça ne va pas. — Est-ce qu'on l'a rappelé ? — Oui, le téléphone a sonné il y a une demi-heure. — Donc il attend. »

Mrs Houghton-Brown décida que Gordon ferait le guet dans la voiture et qu'elle irait avec Ken tenir compagnie à Mrs Lewis dans son sous-sol. Si Gordon apercevait quelque chose, il sifflerait, entrerait par l'escalier extérieur et Ken monterait par l'escalier intérieur. Mrs Lewis précéda les antiquaires et, longeant les murs, ils se glissèrent jusqu'au sous-sol. Là, ils tirèrent les rideaux, mirent la lampe en veilleuse. Mrs Lewis leur servit deux grands verres de gin ; elle n'en était pas à son premier. Il était temps : à peine avaient-ils commencé à boire qu'une motocyclette s'arrêta devant la porte et des pas ébranlèrent l'escalier de fer.

Très vite le bruit d'une discussion, d'une poursuite de pièce en pièce, de meubles renversés, arriva jusqu'à la cave. « Mais que fait Gordon ? » Les conjurés finirent leur gin. Des branches cassées, de sourdes injures, attirèrent leur attention vers le jardin. « Ken, venez. » Gordon se colletait avec un homme. « Attention il a un rasoir. » Ken bondit hors de

la cave, ramassa une brique et la lança sur l'homme qui s'enfuit en boîtant. « Et maintenant à l'assaut ! Entrez par le bas, moi par le haut. — Je vous suis, s'écria Mrs Houghton-Brown. » La marchande s'effondra sur un sopha, sanglotante. Ken arriva dans le hall pour entendre une voix allemande s'excuser : « Je vous assure que je n'ai pas appelé la police. — Fais-moi filer par le sous-sol, tu me paieras ça vieille canaille. » Une ombre passa devant les conjurés, Mrs Houghton-Brown qui avait décroché une hallebarde l'abattit de toutes ses forces mais elle était en fer-blanc et se cassa sur le dos de l'homme qui, dévalant l'escalier, traversa l'appartement de Mrs Lewis. Dans sa rage il balaya les verres et les bouteilles qui se trouvaient sur un guéridon. La veuve hurla. Au même instant Gordon entrait au premier étage dans un fracas de carreaux cassés.

« Vraiment c'est trop ennuyeux ! On ne peut donc pas être assassiné tranquillement. » La voix traînante de lord Tanquerville se fit entendre sur le palier. Ken se précipita dans l'escalier. « Percy, êtes-vous blessé ? — Ah c'est vous ! Quand perdrez-vous l'habitude d'aller dans les maisons où vous n'êtes pas invité ? » Lord Tanquerville, drapé dans une robe chinoise impériale en loques, descendait lentement. « Mon Freddy ! Mon Freddy! » Mrs Lewis émergeait du sous-sol. « C'est trop touchant, tout le monde veut donc me sauver, même cette dame que je n'ai pas l'honneur de connaître. — Mon associée », présenta Charles. Très mondaine, Mrs Houghton-Brown tendit la main. « Comment allez-vous, lord Tanqueville ? — Un lord, s'écria Mrs Lewis. Je l'avais toujours craint. Ah je suis bien malheureuse. — Chère Rosie, un peu de champagne vous remettra. Montrez donc à Gordon où je garde quelques magnums de Mumm et ouvrez un pâté de Strasbourg : *les émotions ouvrent l'appétit*, ajouta-t-il en français. Nous irons chez vous ma chère. Tout chez moi est *sens dessus dessous.* »

Tout le monde descendit chez Mrs Lewis. « Ne vous inquiétez pas pour les verres cassés, je vous en donnerai de plus beaux. » Il s'installa dans un fauteuil et, avec une courtoisie princière, signifia à ses invités qu'ils pouvaient s'asseoir : « Vous me devriez des explications et c'est moi qui vais vous en fournir. » Ken s'efforçait de retrouver les traits si nets de son illustre ami sous cette vilaine barbe, le regard si vif derrière les lunettes épaisses, la taille si élégante sous ces soieries crasseuses. Lord Tanquerville alluma un cigare et commença un récit de cette voix qui daignait rarement aller jusqu'au bout d'une phrase. Il ne s'interrompait que pour boire du champagne et inviter son auditoire à faire honneur au souper.

« Peut-être, Ken, connaissez-vous ce tableau de Delacroix au Louvre : *La mort de Sardanapale*. Le roi, avec sa barbe noire et ses perles, est étendu parmi ses trésors auxquels on va mettre le feu ; sur la pourpre, parmi les bijoux répandus et les ivoires, des esclaves nègres apportent, pour les sacrifier, les plus belles femmes et les plus beaux chevaux. Seul un extrême ennui peut expliquer une solution aussi dramatique. Je me

trouvais à Rome, il y a quatre ans, assez semblable à Sardanapale. Après une certaine fête... — La plus sublime... interrompit Ken. — Assez réussie et dans une maison si belle que je ne pouvais rien y changer. Comme mes invités s'attardaient en compliments, je vis l'ennui se lever avec le gris de l'aube. Il serait beau, pensai-je, de mettre le feu à ce palais et de mêler mes cendres à celles de mes tableaux. Bien entendu j'aurais commencé par faire égorger sur la nappe du buffet Cora Edwards et la duchesse de Paddington. Avec l'essence de mes Rolls et un baril de vodka, j'aurais fait flamber tout le reste. Mais j'ai compris qu'après Néron tout incendie de ce genre à Rome semblerait mesquin. L'ennui s'installa donc et de petits ennuis survinrent qui lui ôtèrent sa dignité. (Voyez, chère Rosie, ce foie gras vous fait du bien ; vos couleurs sont revenues.) Aucun journaliste n'avait pu pénétrer dans mon bal. Ils m'en voulurent et ne furent pas longs à découvrir par quels plaisirs je tâchais de dissiper cet ennui. La beauté court les rues en Italie, chacun sait son prix ; elle me toucha dans cette fleur que les Français appellent *fruit vert*. Je suis assez indifférent au sexe. Celui de mes partenaires comptait bien moins qu'un regard de Carlo Dolci, ou un sourire du Bernin. Les journalistes aigris répandirent le bruit de luxures renouvelées de Tibère ; ceux de gauche blâmaient un protégé du Vatican, ceux de droite les étrangers qui corrompent la saine Italie.

» Pour arrêter cette campagne, un prélat suggéra une solide donation aux œuvres de la Démochristiana. Mes amis ecclésiastiques m'assurèrent que le bal avait peiné le Saint Père, que le feu d'artifice avait empêché de dormir plusieurs hauts dignitaires dans leurs appartements de la Cité Sacrée, bref je les compromettais. Une jaunisse fut le fruit de ces contrariétés. J'en sortis le nez triste, les yeux rouges, le front dégarni et ne pus me regarder dans une glace sans humeur. Je refusai une croisière charmante, interrompis des travaux intéressants pour une cure dont l'ennui acheva de me désespérer. Un instant je pensai entrer dans les Ordres. En un siècle plus aimable ma naissance me permettait d'espérer la pourpre, mais cette niaise démocratie prête son masque à l'institution la moins démocratique qui soit et, sans la foi, les messes sont bien ennuyeuses. Je me laissai aller et sortis avec des Américains. Je songeai même à boire mais je n'ai jamais soif. Je pris en horreur ma peau blanche, graisseuse, plissée... — Oh comment pouvez-vous dire cela ! s'écria Mrs Houghton-Brown. — Qu'elle est triste la vieillesse d'un Narcisse ! car enfin, et je m'en apercevais à cinquante ans passés, c'est ce que j'avais été. Meubles, fêtes, n'étaient que des hommages rendus à l'idée que je me faisais de moi ; mes amis, des miroirs flatteurs. Je renonçai aux aventures ne pouvant plus souffrir le contraste d'une jeune chair avec la mienne ; mais trop tard, le scandale se répandait, je ne voulus voir personne et ne sortais que tard dans la nuit quand s'était éteint le bruit de la ville.

» J'errai au Palatin et au Colisée occupé de rêveries banales, ce sublime décor leur prête du génie. Un soir, sous les voûtes du Colisée, un vaga-

bond me proposa ses services. Ceux-ci m'effrayèrent encore plus que les menaces qui ne devaient pas manquer de les suivre. Il m'entraîna vers la plus sombre des ruines. Je marchai au supplice assez légèrement je crois, enfin le hasard tranchait mes problèmes quand ses intentions se précisèrent. Le sentiment du ridicule, l'horreur, appelez cela comme vous voudrez, me firent opposer une résistance qui, elle aussi, me parut comique. Allais-je subir le sort d'une Béatrice Cenci ? « Ah, dit l'homme, je vois que vous n'avez pas l'habitude, donnez-moi quand même mille lires pour finir la nuit à l'hôtel. » *Adieu veaux, vaches, cochons, couvées.* Si le sang d'un martyr ne teignait pas à nouveau le Colisée, une vocation était pourtant née sur ces gradins. »

Lord Tanquerville parlait maintenant avec entrain, heureux d'abandonner son jargon allemand, d'étonner à nouveau. « Si ce n'est pas une pitié, gémit Mrs Lewis, un homme si comme il faut. — J'ai toujours été joueur, hé bien, je jouais ma mort. Un suicide n'a pas plus d'intérêt qu'une patience pour un amateur de poker. Je miserais sur des individus dont je saurais provoquer la colère et l'on finirait bien par me tuer. A chaque nouvelle rencontre je connaîtrais l'émotion du joueur qui a mis tout ce qu'il lui reste sur un numéro plein. — Fascinant », dit Mrs Houghton-Brown, portant enfin à sa bouche le morceau de foie gras qu'elle tenait piqué en l'air depuis le début du récit.

« Hélas mon expérience des milieux louches était vague, je ne tenais pas à renouer avec ceux qui auraient pu m'y guider : je voulais bien être abject mais non pas déclassé, lord Tanquerville ne pouvait finir dans la boue. Il fallait quitter Rome. Je renonçai à tout avec allégresse, rendis la maison à son propriétaire, abandonnai mes biens à mon héritier, ne me réservant qu'une faible rente. J'avais envisagé une vente sensationnelle de mes collections — toujours Sardanapale — pour en verser la recette à quelque absurde société de bienfaisance, mais cela aurait pris du temps. J'expédiai tous mes meubles en Suisse.

» Londres, seule réussirait à me cacher et à me distraire. Je gardais une idée romantique des *Mystères de Londres* ; il est vrai que la lecture des faits divers m'y encourageait. Un ami du Foreign Office me fournit les papiers d'un réfugié allemand. J'imitai assez bien le ton de ces pauvres gens qui ont fait tant de chemin parmi nous. Quatre mois exactement après le bal, un vieux juif, Frédéric Lebenstein, s'installait dans une pension proche de Victoria. Les sordides prétentions que j'y trouvai m'enchantèrent. J'ai toujours aimé les monstres. Ceux que l'on rencontre dans le monde sont domptés par la prudence. Je me passionnai pour les histoires de l'avorteuse, les chimères de deux vieilles folles, les déboires de bonnes italiennes devenues putains et les soucis d'un employé de banque indélicat. J'en oubliai ma mort.

» Bientôt la rivalité de la sage-femme et de la propriétaire de la pension qui se disputaient un déserteur de la garde m'ennuyèrent autant que les histoires de Cora et de Lilly. La routine des bas-fonds ne vaut guère mieux que celle du monde, et la prison y apporte de trop rapides

dénouements. Des pensionnaires m'entraînèrent aux courses de lévriers. Je me perdais dans ces foules immenses, grises sous les arcs de néon. Je jouais d'assez fortes sommes, gardant mes habitudes d'ancien riche et j'attirai l'attention d'un groupe de joueurs professionnels, des bookmakers qui dopaient les chiens. Pour occuper mes journées je faisais de longues promenades dans des quartiers perdus. Je me perdais dans des miles de maisonnettes toutes semblables autour des splendeurs de stuc de l'Alexandra Palace. J'ai découvert des villages du dix-septième intacts au milieu des cités ouvrières. — Quel artiste ! dit Mrs Lewis. — Je faisais deux heures d'autobus pour voir au couchant des gazomètres se refléter dans les eaux huileuses d'un canal. — Divin ! dit Mrs Houghton-Brown. — Un peu partout j'ai trouvé des brocanteurs, des boutiques de prêteurs sur gages. Les objets patinés par la misère, encrassés, me fascinaient. J'imaginais leur provenance : music-hall 1925, petits bourgeois des Midlands 1890, Woolworth 1935, et parvenais à découvrir leur origine avec autant de facilité que je distinguais jadis un Meissen d'un Capodimonte.

» Je ne pus m'empêcher d'acheter et bientôt ma chambre de Victoria devint trop petite. Enfin le sordide me lassa : *on en a vite fait le tour.* Au cours d'une de mes promenades au marché de Peticoat Lane, j'eus la bonne fortune de rencontrer Mrs Lewis. — Le cher homme, il m'a conseillé d'acheter un camée que j'ai revendu dix fois plus cher. — Elle m'invita chez elle. Sa maison me plut infiniment et elle eut la bonne grâce de m'accepter pour locataire. Je retournai aux courses de lévriers. Ici j'ai pu recevoir des books ; ils me menacent quelquefois, si je ne leur abandonne pas la plus grosse partie de mes gains et, pour m'amadouer, ils m'offrent quelques jeunes personnes de leur connaissance... — Un homme comme vous ! soupira Mrs Lewis. — Une de ces visites a été le point de départ d'une sorte de chantage : je me suis fâché, on m'a volé et blessé. Je croyais ma dernière heure venue ; j'en suis sorti. Alors j'ai confié à Gordon un objet pour avoir de l'argent. Ces gens jouent avec moi comme le chat avec la souris, et ce cache-cache dure depuis bientôt deux ans. En attendant ma mort, mon commerce m'amuse. Je vends assez bien quelques jolies choses, ce qui me permet de garder pour moi les objets dont personne ne veut plus. Voilà comment cette maison est devenue un orphelinat du mobilier. Mais mon succès exaspère mes amis. Ils ont décidé, les imbéciles ! de tuer *la poule aux œufs d'or.* Voilà : la fin approche... »

« Non ! Non ! hurla Mrs Lewis se jetant aux pieds de lord Tanquerville. — Elle est touchante, dit-il, lui tapotant les cheveux, et si bonne cuisinière ! — Percy c'est sublime ! s'écria Ken. Je ne connais rien de plus élégant que cette agonie. — Vraiment Ken, reprit froidement lord Tanquerville, j'ai soudain l'impression d'avoir fait fausse route. Tout cela est bien romantique en effet. Mon excuse : je ne me suis pas ennuyé. — Maintenant vous allez sortir de votre retraite, retrouver vos amis... — Sans argent, sans maison... — Vous avez vos tableaux : aujourd'hui, votre Picasso bleu vaut plus de cinquante mille livres, vos dessins de

Seurat n'ont pas de prix et les baroques ont centuplé depuis que vous les avez achetés. — Oui, j'avais une jolie petite collection personnelle, mais les tableaux importants restent, avec les domaines, à la famille. — Et vos boîtes en or, vos Fabergé... — Taisez-vous, je vais me prendre pour Farouk. » Mrs Lewis écoutait fascinée. Soudain elle fondit en larmes : « Il ne voudra plus me voir maintenant. — Chère Rosie, cessez de prendre mes genoux pour le Mur des Lamentations. Votre affection me touche, vous savez me faire rire et votre goulasch est incomparable : nous nous reverrons, n'en doutez pas. » Lord Tanquerville embrassa Rosie. « Demain je fais vendre deux ou trois tableaux, et j'achète une maison... »

« Chère, chère Rosie ! » A son tour Mrs Houghton-Brown pressait l'amie du grand homme sur son cœur. Elle avait repris ses esprits plus vite que Ken. — Du champagne, s'écria Gordon. — C'est cela, dit Ken, buvons à cette résurrection qui va faire revivre le bon goût. — Buvons à votre prospérité, Kenneth, à votre carrière, cher Gordon, à votre fortune, Mrs Houghton-Brown ! » Cette amabilité donna du courage à la journaliste. « Puis-je vous demander la primeur d'une si grande nouvelle ? — Bien sûr, et vendez-la le plus cher possible, mais attendez vingt-quatre heures. Il faut que je sorte en bon état de mon exil. J'en ai assez de cette barbe, de ces costumes usés. Je m'installerai au Claridge demain matin. »

On s'embrassa, on but encore, enfin les visiteurs abandonnèrent le couple. De la rue ils entendirent sauter le bouchon d'une dernière bouteille. Ken déposa Gordon devant la porte de sa caserne, Mrs Houghton-Brown devant son immeuble de Sloane Square. Elle ne cessait de calculer ce qu'elle pourrait tirer du *Daily Mirror* : huit mille livres ?... Dix ; peut-être assez pour acheter une maison à Menton, plaquer Ken et sa boutique. Ken continua jusqu'à son cercle. Là, il était sûr de trouver les deux ou trois personnes qui lui seraient éternellement reconnaissantes d'avoir été les premières prévenues d'un événement si considérable.

Le lendemain matin, au même moment, Mrs Houghton-Brown et Ken trouvaient le même journal sur leur plateau de thé. Tous deux l'ouvrirent à la page des mondanités et soupirèrent d'aise, la grande nouvelle n'était pas arrivée à la presse. Puis ils parcoururent les faits divers. Une manchette attira leur regard : DOUBLE MEURTRE A PADDINGTON. « *Une ronde de police a découvert à six heures ce matin, dans une maison de Warwick Way, les corps de Mrs Lewis antiquaire et de son locataire Mr Lebenstein, assommés à coup de matraque. Le désordre de l'appartement, des verres et des bouteilles renversés font supposer que les brocanteurs avaient, à leur retour des courses de lévriers, reçu des hôtes peu désirables. Des voisins ont entendu un bruit de rixe puis des rires. Connaissant les habitudes de la maison ils ne se sont pas étonnés. Il est probable que l'antiquaire et sa propriétaire ont été assommés par leurs invités à la suite d'un règlement de comptes délicat.* »

PHILIPPE JULLIAN

NOUVELLES MUSIQUES DU TEMPS PERDU

par Philippe Chabaneix

TOUSSAINT

Le ciel brumeux de la Toussaint
Et cette peine qui demeure
Vivace en moi tandis que pleure
Ce grand jet d'eau dans ce bassin...

Tendu vers l'ombre et son mystère,
Je songe à ceux qui n'ont laissé
Qu'un souvenir presque effacé
De leur passage sur la terre

Et pense à toi qui m'as quitté
Sans même retourner la tête,
Un soir d'octobre et de tempête,
Après m'avoir tant apporté.

Ah ! ce jet d'eau léger qui pleure
Sur mes amours si longuement
Et sous le ciel gris ce tourment
Qui me rend triste et qui demeure !

SUIVRONS-NOUS...

Suivrons-nous enfin cette voie
Ouverte aux cœurs même hésitants
Qui mène à la joie
Du seul vrai printemps ?

Après les sombres jours de peine
Viendra-t-il ce jour attendu ?
Tu restes lointaine,
Mais rien n'est perdu.

PRINTEMPS

La pâle églantine
Aux buissons de mai,
Sa grâce enfantine,
Son sourire aimé.

Loin d'elle je rêve
Souvent à ses yeux
Où l'aube se lève
De quels vains adieux !

Ses pas sur le sable,
Son charme léger
Et son cœur instable
Si prompt à changer.

Sa grâce enfantine
Et ses douces mains,
La pâle églantine
Au bord des chemins...

IL Y AVAIT...

Il y avait cette rose rouge épanouie
A tes côtés et devant toi le soleil levant
De cet amour issu des larmes et de la pluie
Et plus que les autres amours sans doute émouvant,

Et, maintenant, il ne reste que ces tristes ronces,
Que ces pâles reflets sur l'eau grise des étangs
Et que ce fol et faux espoir auquel tu renonces
Qui t'a fait tellement vivre et rêver si longtemps.

CHANSON D'ÉTÉ

Sur les fleurs blanches du tilleul
Se posent des abeilles,
Et, près de toi demeurant seul
Pendant que tu sommeilles,

J'évoque un autre bel été
Dont tu fus la merveille,
Sombre amie au cœur indompté,
Toujours triste et pareille

A ces filles qu'un noir destin
Mène, blesse et ravage,
Mais de qui jamais ne s'éteint
Le feu trouble et sauvage.

PHILIPPE CHABANEIX

CHRONIQUE DES LIVRES

J'AI VU VIVRE L'ANGLETERRE

par Michel RAGON *(Arthème Fayard)*

Ce n'est sans doute pas un mauvais moyen de « voir vivre » l'Angleterre, que de se marier avec une Anglaise. M. Michel Ragon rappelle avec insistance qu'il l'a fait ; et il s'en autorise, apparemment, pour médire sans retenue aussi bien des hôtels du Royaume-Uni que de la table de ses beaux-parents.

Mais il aurait pu prendre le temps, pendant ses voyages, de vérifier comment est composée la première page du *Times* ; ou encore si le vieux restaurant Simpson's existait encore (il existe).

Afin de compenser les banalités, inévitables, sur l'ennui du dimanche insulaire et les œufs au bacon, il nous offre, il est vrai, d'horrifiques histoires de chocolats empoisonnés et de fous sadiques.

Ami des libertés, il en prend beaucoup avec les deux langues. Le premier mot de son premier chapitre : « *volontary* », en donne, quant à l'orthographe, un avant-goût. Ailleurs, on lit avec étonnement que le parti communiste en Grande-Bretagne « ne comprend qu'une infinité de membres » ; avec stupeur, que les Britanniques « sont des Européens invertis ». (N'exagérons rien !)

Sur les étudiants prenant la relève d'une classe ouvrière qui s'embourgeoise, M. Ragon dit des choses vraies et sympathiques. Tout de même il ne paraît pas souhaitable que ce livre soit trop connu dans les universités anglaises, où l'esprit critique et la connaissance du français sont moins rares que nous ne croyons.

M. B.

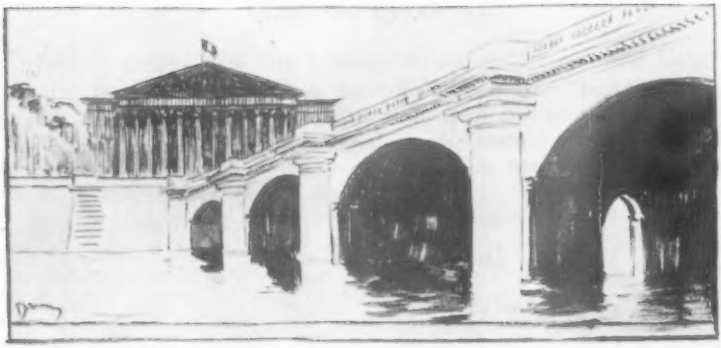
LE PÉTROLE DANS LE MONDE

par Ed. WARD *(Payot)*

L'ouvrage de M. Ward, traduit par M. René Jouan, constitue un reportage captivant sur l'industrie du pétrole. Plutôt que l'aspect technique de cette industrie, l'auteur nous en présente d'ailleurs le côté pittoresque et anecdotique. Il nous décrit la vie des prospecteurs dans le désert, nous fait assister au forage des puits, aux mille incidents de l'extraction, et nous donne une idée des mille combinaisons financières qui s'ensuivent. Beaucoup n'apprendront pas sans étonnement que l' « or noir » n'aboutit pas seulement à l'essence et au mazout : il se transforme aussi en une quantité de produits artificiels, depuis le caoutchouc artificiel jusqu'au chewing gum. Beaucoup aussi auront plaisir à lire, dans ces pages, l'histoire de puissances mondiales comme la Shell, dont ils voient si souvent surgir le nom au-dessus des pompes à essence familières.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 126.)



DÉMOCRATIE 1961

par Marcel Gabilly

Le dossier « Démocratie » a été ouvert maintes fois en France depuis tantôt deux siècles. On avait cru, il y a trente mois à peine, après remise en ordre sous le label Ve République, le laisser en l'état pour un temps assez long. Très vite, une évolution s'est dessinée. Elle s'est accentuée durant ces dernières semaines.

En septembre 1960 M. Pierre Pflimlin, ancien président du Conseil, titrait son éditorial de *France-Forum :* « La crise de la Démocratie ». En janvier-février dernier, deux essais sortis en librairie retenaient l'attention des milieux politiques : *De la Dictature* [1], par Maurice Duverger, juriste et éditorialiste au *Monde* et *Une Idée neuve : la Démocratie* [2], par Joseph Rovan, conseiller technique auprès du Garde des Sceaux. Coup sur coup, de proche en proche et jusqu'aux extrêmes les articles de revues et de journaux — modes d'expression les plus couramment accessibles en ces temps — se multipliaient. M. Charles Hernu, membre du bureau national du parti socialiste unifié plaidait pour un « parlementarisme présidentiel ». L'organe du parti radical dénonçait « La démocratie directe ou... la grande illusion ». M. René Mayer, ancien président du Conseil, préconisait dans *la Revue politique et parlementaire* (février-mars 1961) un nouveau mode d'élection du Président de la République. M. Maurice-René Simonnet, secrétaire général des Républicains populaires, traitant dans *Forces nouvelles* du « problème de la succession », s'inquiétait d'« assurer, quoi qu'il arrive, la permanence d'un régime de liberté ». M. Paul

1. Julliard, édit. — 2. Le Seuil, édit.

Reynaud annonçait le dépôt prochain d'une proposition de revision constitutionnelle. M. Guy Mollet se défendait d'avoir abordé ces thèmes dans ses entretiens prolongés avec le chef de l'État. M. Michel Debré, pourtant, plantait ostensiblement des jalons.

Qu'y a-t-il, au juste, derrière tout cela ?

Le langage des fleurs.

C'est au début de l'année 1960 que les premières perspectives de réforme prirent forme. Des escarmouches entre le Gouvernement et le Parlement avaient présidé aux deux premières sessions de la législature. Elles avaient seulement souligné des divergences d'interprétation sur certains articles de la Constitution. Le professeur Georges Vedel y voyait une équivoque : « Le régime actuel tend à une technocratie sous l'autorité d'un monarque. Et ce que, sans l'aveu il est vrai du principal intéressé, certains envisagent pour demain sous le nom — finalement usurpé — de régime présidentiel serait-il autre chose qu'une dictature césarienne ? » (*Le Monde*, 20 janvier 1960).

M. Maurice Duverger le relayait bientôt :

« *Les bruits concernant une transformation du régime dans le sens présidentiel sont inquiétants dans la mesure où l'on pense seulement à affaiblir un peu plus le Parlement : car il ne s'agit point ici de régime présidentiel, en vérité, mais de dictature. Ils sont réconfortants au contraire si l'on est vraiment décidé à corriger l'énorme erreur que fut la Constitution de* 1958 *et à doter la France d'un système politique mieux adapté à sa structure.* » (Le Monde, 22 *janvier* 1960.)

C'était à la veille de la semaine insurrectionnelle d'Alger. Le général de Gaulle y trouvait l'occasion d'affirmer une fois encore sa vocation de conducteur de la Nation. Les députés eux-mêmes en étaient à ce point impressionnés que le 2 février, invités à donner au gouvernement des pouvoirs spéciaux, c'est au général de Gaulle nommément désigné par eux qu'ils accordaient, en fait, ces pouvoirs et cela à la majorité de 441 voix contre 75. Le jour même, 226 sénateurs contre 39 suivaient leur exemple.

Il est vrai que quatre semaines plus tard la majorité des députés tentait de reprendre en mains les commandes en faisant écho au mécontentement paysan. Le général de Gaulle refusait de convoquer le Parlement en session extraordinaire anticipée, faisant fi des protestations qui surgissaient de toutes parts. C'était pourtant le moment où, dans *le Populaire*, M. Guy Mollet écrivait : « Plus une erreur à permettre, mon général. » Toute la presse se faisait l'écho des protestations des élus bafoués : « On a violé la Constitution », s'écriait M. Maurice Faure. M. Paul Reynaud lançait, lui aussi, une sévère mise en garde : « Le régime qui combinerait le régime présidentiel avec

les moyens de contrainte sur l'Assemblée nationale du système actuel a un nom : c'est la dictature assortie d'un Parlement croupion. » M. Georges Vedel voyait cela en juriste, mais le disait avec des fleurs : sous le titre « Et rose, elle a vécu... » il démontrait comment, pétale par pétale, s'était effeuillée la Constitution de septembre 1958.

Mais le vent tourne une fois encore. Et lorsque l'Assemblée nationale est appelée à exprimer sa réprobation le 5 mai, la motion de censure recueille seulement 122 voix sur 552. Affaire classée. Soit, mais il en reste ceci : le Président de la République a eu le dessus. Il n'est donc pas étonnant que l'on prête l'oreille aux propos tenus en ces jours par M. Albin Chalandon et que publie la revue *Entreprise :*

« *Je suis convaincu*, déclare l'ancien secrétaire général de l'U.N.R. — qui, on le sait, n'a perdu ni son crédit ni ses entrées à l'Elysée — *que le général se préoccupe beaucoup du problème de sa succession. Théoriquement, tout est réglé par la Constitution. En fait, si le général de Gaulle disparaissait brutalement, on risquerait, vu la jeunesse du régime et la complexité de la situation politique de se trouver plongé dans la confusion et exposé à l'aventure... Il est donc souhaitable que le général de Gaulle intervienne personnellement au moment opportun, et même sans attendre le moment où il décidera de prendre sa retraite, pour faire connaître aux Français quel est l'homme le mieux placé, selon lui, pour lui succéder.* »

Le moment opportun ne semble pas s'être présenté. C'est l'époque où le général de Gaulle va de département en département, à travers la France, prendre contact avec des populations qui l'acclament. Il reçoit aussi, le cas échéant, des parlementaires réunis au chef-lieu. A Rouen, M. Bettencourt, élu indépendant, ancien ministre de la IVe, lui dit :

— Monsieur le Président, nous comprenons très bien votre politique, mais elle ne repose que sur vous, sur vous seul. Pour le présent, nous ne craignons rien, c'est pour l'avenir que nous avons des inquiétudes.

— Eh bien, mais pour l'avenir faites un autre de Gaulle...

C'est une pirouette. Mais voilà qui est plus sérieux : la troisième session de la législature vient de prendre fin et le président de l'Assemblée nationale qui a manifestement attendu le retour de chacun dans sa circonscription fait connaître à la revue *Entreprise* (déjà citée) son sentiment sur les rapports entre l'exécutif et le législatif. Ils ne doivent, estime-t-il, ni s'opposer, ni s'ignorer. Relisons-en ces passages :

« *L'exécutif, dans le monde moderne doit, avant tout, être efficace... L'exécutif est tout naturellement enclin à avoir les mains libres... Il est nécessaire — je ne dis pas suffisant — que s'établissent entre le Gouvernement et le Parlement des rapports qui consacrent l'existence réelle du Parlement... Un exécutif sans véritable contrôle parlementaire est insensiblement conduit à l'arbitraire et à la dictature... Même la dictature d'un bon « tyran » conduit, après lui, à la catastrophe... Nous ne devons pas nous laisser aller aux solutions de facilité dérivées de la présence tutélaire du général de Gaulle à la tête de l'Etat.* »

M. Chaban-Delmas a-t-il voulu, avec un retard minutieusement réglé, rassurer ses collègues qui s'interrogeaient sur cette formule lapidaire présentée comme étant la bonne règle chère à l'Elysée : « *Le chef de l'Etat définit la politique, le Gouvernement l'approuve, le Parlement la ratifie* » ? C'est dans cet esprit qu'effectivement le chef de l'Etat tenait conversation avec ses hôtes, allant même certains jours jusqu'à exprimer publiquement son regret de ne pouvoir, comme il l'avait fait à Londres et à Washington, s'exprimer en personne devant le Parlement.

Si nous rappelons ces vues épisodiques c'est pour mieux souligner le flottement dans lequel les esprits se sont trouvés pendant une assez longue période.

Le Chant des Sirènes.

L'article de M. Pierre Pflimlin, « La crise de la démocratie », se situe en septembre 1960 :

« *Si beaucoup de Français et particulièrement les jeunes*, écrit l'ancien président du M.R.P., *se détournent de la démocratie, c'est qu'ils ont le sentiment que les mécanismes démocratiques tels qu'ils les voient fonctionner ne correspondent plus aux exigences de notre temps... L'institution parlementaire ne pourra survivre qu'à la condition de s'adapter aux exigences et aux cadences du monde actuel...* »

Il s'agit, cette fois, d'aller au cœur du problème. C'est bien dans le tempérament de M. Pierre Pflimlin. Mais il faut que le grain meure pour que la germination ait lieu. La saison ne s'y prête pas. Les préoccupations les plus urgentes portent sur l'Algérie et il est convenu de dire que la solution algérienne est un « préalable » — expression vedette — au remodelage constitutionnel. Au surplus, le Parlement rentre de vacances avec des ardeurs neuves. Le projet dit de force de frappe cristallise l'opposition qui de mai à la fin d'octobre passe de 122 voix à 207. Il en manque encore 70, certes, pour faire échec au gouvernement — c'est-à-dire au chef de l'Etat, c'est-à-dire au Régime. Le général de Gaulle estime qu'il est temps d'en dire un mot.

Un mot qui constitue même toute la finale de son discours du 4 novembre 1960. Il y dénonce une agitation parlementaire qui est surtout le fait des extrêmes.

Il situe les rôles respectifs des Assemblées et du Gouvernement et aussi rappelle les pouvoirs, tous les pouvoirs que la Constitution a donnés au chef de l'Etat. Chaque phrase commence par : « *Il m'appartient de...* » Cela signifie clairement qu'il est prêt, le cas échéant, à utiliser chacune de ses prérogatives. Il dit entre autres : « *Il m'appartient de recourir directement au pays par la voie du référendum.* » Les commentateurs s'interrogent : de quoi pourrait-il s'agir ? On

pense à tout, sauf à cette forme de référendum algérien qui sera annoncée quelques jours plus tard seulement, et dont tout dépend pendant près de deux mois. Le résultat, convenons-en, du reste, bien après coup, est une surprise sur tous les plans. Au plus fort de la campagne l'opposition a voulu voir dans le référendum un plébiscite. Force est bien de constater qu'en tout cas, la Constitution n'en a subi aucune atteinte directe ou indirecte. Une seule observation toutefois, et qui n'est pas négligeable parce qu'elle porte sur l'avenir. Elle se trouve en propres termes dans le communiqué du Conseil des Ministres qui a suivi à l'Elysée l'examen des résultats de la consultation populaire du 8 janvier :

« *Le président de la République*, y est-il dit, *observant que le référendum vient d'être employé pour la première fois sur un sujet d'ordre législatif après l'avoir été dans le domaine constitutionnel, a indiqué le rôle essentiel que pouvait jouer en certains cas où est engagé le destin du pays, cette forme, la plus démocratique qui soit, de consultation nationale.* »

Plus d'un commentateur s'est demandé s'il ne fallait pas voir là l'adhésion effective du chef de l'Etat à la « démocratie directe ». L'historien en débattra peut-être, faisant valoir que, déjà, à la veille du référendum, le général de Gaulle avait montré une satisfaction évidente à s'adresser à l'ensemble de la Nation par le truchement de la télévision « *par-dessus tous les intermédiaires* ». Quoi qu'il en soit, la question est maintenant posée « en haut lieu »

M. Paul Reynaud juge le moment venu de ressortir un projet qui lui tient à cœur. Il l'avait défendu sous la IVe République, en mai 1953, comme « président désigné » à la tribune du Palais-Bourbon, une seconde fois comme président du Comité consultatif constitutionnel en juillet-août 1958, Pour assurer la stabilité ministérielle et partant la stabilité des institutions, l'ancien président du Conseil estime que le fait, pour l'Assemblée nationale, de renverser le Gouvernement doit entraîner automatiquement la dissolution. Le premier ministre répond à l'ancien président du Conseil que la dissolution est seulement un des éléments de la stabilité des pouvoirs. On retiendra plus particulièrement sa conclusion :

« *J'ai la faiblesse de penser que notre Constitution, par la multiplication et la souplesse des moyens prévus peut, même avec un président de la République ayant une personnalité moins exceptionnelle que le général de Gaulle, nous permettre d'avoir un régime parlementaire équilibré et stable.* »

La réponse de M. Michel Debré est une fin de non-recevoir. L'intervention de M. Paul Reynaud n'est pas moins ce que l'on appelle « une relance ».

Relance ou hameçon ? En tout cas, une tête sort de l'eau. M. Charles

Hernu, surtout connu comme fidèle lieutenant de M. Pierre Mendès-France, se lance à fond sur l'idée :

« *Ce n'est pas une bonne chose que le chef de l'Etat soit élu par les notables, mais c'en serait une excellente que le président du Conseil fût élu au suffrage universel... Les Français veulent choisir eux-mêmes leurs gouvernants, rester en contact avec eux, et particulièrement au moment des grandes décisions politiques, économiques et sociales.* » (Le Monde, 2 *février* 1961.)

M. Charles Hernu supplie la gauche de le comprendre. On comprend, du moins, que M. Pierre Mendès-France se tient pour un candidat idéal de la gauche. Cela fait quelque bruit de ce côté bien sûr. A commencer par M. Maurice Thorez :

« *Le gouvernement doit être responsable devant les élus du peuple dépositaires de la souveraineté nationale. Un président élu par le suffrage universel comme aussi la pratique du référendum dans ce régime présidentiel, c'est le plébiscite permanent.* » (Humanité, 17 *février.*)

Ce à quoi M. Charles Hernu répond :

« *Le système des élections du président du Conseil par le peuple constitue le meilleur moyen pour la gauche française de revenir au pouvoir dans un délai rapproché.* » Et d'ajouter, candide ou naïf, ô combien : « *Au moins selon notre perspective y aurait-il place pour des ministres communistes dans un cabinet dirigé par un homme de gauche.* » (Le Monde, 9 *mars.*)

Les sirènes sont de toujours. Eternelle tentation des offres anticipées de portefeuilles.

Hors des sentiers battus.

Le Démocrate, organe du parti radical et radical-socialiste, mais qu'authentifie seulement la photographie de son président M. Félix Gaillard, se déchaîne. Pour lui, la démocratie directe est la grande illusion. M. René Mayer, qui fut longtemps radical mais auquel on donne plus volontiers l'étiquette libérale, est beaucoup moins buté. Il propose dans la *Revue politique et parlementaire* (février-mars 1961 un compromis : le Parlement réuni en congrès désigne trois « lauréats » entre lesquels le collège électoral universel est appelé à choisir. Etonnante formule en vérité : de ce fait, il n'y a plus du tout de souverain à part entière. Par parenthèses, M. Hernu et M. René Mayer en appellent incidemment aux mânes de Léon Blum pour « sauter le pas » vers un régime présidentiel. Citons donc Léon Blum dans le texte :

« *Toute souveraineté émanant nécessairement du peuple il faudrait descendre jusqu'à la source de la souveraineté, c'est-à-dire remettre l'élection du chef de l'exécutif au suffrage universel comme dans la Constitution américaine, comme dans la Constitution française de 1848. Là est la conclusion logique du système. Là serait aussi l'unique moyen de le fonder en droit. Mais, en France, où le passage du pouvoir présidentiel au pouvoir personnel, comme dit Auriol, est un*

des périls connus et éprouvés qui menacent la démocratie, l'attribution du pouvoir exécutif à un homme par le suffrage universel s'appelle le plébiscite. » (Le Populaire, 21 *juin* 1946.)

On aimerait savoir ce qu'en pense M. Guy Mollet. On le lui demande d'autant plus volontiers que le secrétaire général de la S.F.I.O. va de temps à autre à l'Elysée. Il y est même demeuré pendant une heure trente certain jour tête-à-tête avec le général de Gaulle. M. Guy Mollet se défend d'être l'éventuel candidat d'une probable vice-présidence. Il dit : « C'est un bon canular », et il se retranche derrière la Constitution de septembre 1958 : « Il n'y a pas de problème ! »

Bien sûr, chacun est libre d'en penser et d'en dire ce qu'il veut. C'est d'ailleurs ce que fait M. Maurice-René Simonnet, secrétaire général des Républicains populaires, qui intitule son éditorial de *Forces Nouvelles* (4 mars) : « Le problème de la succession. » Il écrit :

« *Le plus grand service que le général de Gaulle puisse rendre à la République qui lui doit tant et à la Ve République qui lui doit tout, c'est de rendre les institutions si vivantes que leur sort ne soit pas lié au sort d'un homme, et que soit ainsi assurée, quoi qu'il arrive, la permanence d'un régime de liberté.* »

Voici qu'intervient le Premier ministre. Péremptoire, mais prudent, M. Michel Debré proclame : « *Il faut être tout à la fois très ferme sur les principes et infiniment moins dogmatique. Ce que nous voulons, c'est d'abord que le suffrage universel soit la source du pouvoir légitime.* »

Il rassure même son auditoire républicain — car cela se passe au Cercle Républicain (le 9 mars) — en ajoutant :

« *Si on veut aller au régime présidentiel, il faut l'effacement complet du Parlement. Mais il faut garder un régime parlementaire en laissant au Parlement ses droits essentiels et au Gouvernement des mécanismes pour qu'il impose sa volonté dans des cas déterminés.* »

Cela n'exclut pas, estime le premier ministre, la possibilité d'augmenter l'autorité morale du président de la République. Traduction : élargissement de son collège électoral. Et recours plus fréquent au référendum, « *pour permettre au peuple de statuer sur les très grands problèmes* ». Voilà deux éléments à porter au crédit de la démocratie directe... et à soustraire de l'autre côté, bien entendu. M. Simonnet riposte tout aussitôt : « Le déséquilibre des pouvoirs a nui hier à l'autorité de l'État. Le parlementarisme présidentiel que certains préconisent produirait un déséquilibre inverse qui mettrait en danger les libertés fondamentales. » Mais au Congrès de l'U.N.R. (Strasbourg, 16-19 mars) les vues du Premier ministre sont entérinées et deviennent des objectifs précis.

Le conflit est ouvert.

MARCEL GABILLY

THÉATRE ANGLAIS D'AUJOURD'HUI

par Michel Berveiller

Théatre et T.V.

Les Anglais pousseraient-ils l'insularité jusqu'à se dispenser d'avoir, comme tout le monde, leur « crise du théâtre » ? A Londres, du moins, ceux qui vivent de l'art dramatique, acteurs ou entrepreneurs de spectacles, se plaignent beaucoup moins qu'en d'autres capitales de vivre mal et dangereusement. La crise, si crise il y a, n'y est pas essentiellement d'ordre économique. En province, c'est une autre affaire.

Il y aura bientôt quinze ans que la télévision commença d'envahir la Grande-Bretagne. Alors — comme aux débuts du cinéma — on ne manqua pas d'augurer que cette innovation diabolique entraînerait la mort du théâtre. Ces craintes étaient excessives. Il y eut certes des remous ; après quoi un nouvel équilibre s'est établi. Tant il est vrai qu'en ce domaine aussi, la coexistence peut être pacifique, et même fructueuse.

En 1947, le fisc dénombrait dans tout le Royaume-Uni moins de quinze mille possesseurs de postes de télévision. Aujourd'hui il en compte près de onze millions, soit cinq ou six fois plus qu'en France. Un poste pour cinq habitants ! Et encore le marché n'est-il pas saturé, puisqu'il reste à l'extrême nord 2 % du territoire national que n'atteignent ni les émetteurs de la B.B.C. ni ceux des dix chaînes commerciales, dites indépendantes. Partout ailleurs, dans les plus

Ci-dessus : l'Opéra royal italien à Londres en 1840.

suaves campagnes comme dans les sinistres banlieues, chaque toit, de chaume ou d'ardoise, hérissé d'un de ces grêles râteaux à ratisser les images invisibles, témoigne que d'ores et déjà la T.V. est devenue pour l'immense majorité des foyers anglais un élément presque aussi vital que l'oxygène.

Il est vrai que dans les parties de ses programmes réservées à l'art dramatique, la T.V. ne présente guère que des pièces courtes, spécialement conçues pour elle. Mais la qualité de ces pièces est souvent suffisante pour que des metteurs en scène et des comédiens réputés ne dédaignent pas de leur apporter leur concours. Chacun peut donc les voir et les entendre sans quitter son fauteuil et sans bourse délier. Comment donc le théâtre proprement dit ne souffrirait-il pas de cette concurrence ?

Qu'il en souffre à maints égards, c'est indiscutable. Mais, d'autre part, il bénéficie de la publicité par « échantillonnage » que lui fait le petit écran dans bien des milieux qu'autrefois il ne touchait guère. Au surplus, l'État le protège : c'est précisément pour le défendre contre la concurrence de la télévision que fut abolie, en 1957, la taxe jusqu'alors incluse dans le prix de chaque billet vendu au guichet d'un théâtre. Soit dit en passant, le public ne s'aperçut pas de ce dégrèvement, car il continua de payer ses places au même prix (soit, en moyenne, l'équivalent de 16 nouveaux francs pour un fauteuil d'orchestre) ; cela permit du moins aux exploitants de faire face à l'augmentation de leurs charges.

En réalité, la montée en flèche de la T.V. a surtout frappé le cinéma. Dans les provinces et la grande banlieue de Londres beaucoup de salles ont dû fermer au cours des dix dernières années. Une autre victime a été le music-hall populaire, fixe ou ambulant, lié par une si longue tradition à la vie de l'Angleterre qu'il semblait devoir durer autant qu'elle. Or il est moribond, même à Londres, où le fameux « Collins », cet Opéra du pauvre, a tout récemment cessé d'être. L'agonie de cet art mineur afflige même un John Osborne, pourtant peu suspect d'un attachement excessif aux traditions de la vieille Angleterre : il en a tiré le sujet d'une pièce créée en 1957, *The Entertainer*, où Laurence Olivier incarnait de façon poignante le cabot déchu, voyant s'écrouler le monde de féerie et de pacotille dont lui et les siens ont vécu.

Quant au théâtre proprement dit, sa situation est très différente suivant qu'on l'envisage à Londres ou au dehors.

Londres et la province.

Tandis que les salles de théâtre professionnel sont restées à Londres presque aussi nombreuses qu'avant-guerre, on estime que dans l'ensemble des autres villes leur nombre a diminué depuis 1945 d'environ

40 %. C'est assez dire que les efforts des pouvoirs publics pour maintenir, sinon développer, la décentralisation des activités dramatiques, ont médiocrement réussi dans ce domaine à réagir contre un phénomène qui paraît bien résulter du cours inévitable des choses.

Il reste qu'aujourd'hui encore la vie théâtrale est beaucoup plus active dans les provinces de Grande-Bretagne que dans les nôtres. Sans parler des spectacles d'amateurs — ceux-là proprement innombrables — il n'est pas de ville anglaise de quelque importance qui ne possède au moins un théâtre dit de répertoire où des professionnels jouent quotidiennement — sauf, bien entendu, le jour du Seigneur. Les mêmes pièces y restent à l'affiche une ou plusieurs semaines, et seulement dans les très grandes villes plus d'un mois. C'est dans des salles de ce genre que beaucoup d'acteurs aujourd'hui célèbres ont fait leurs débuts.

C'est également en province que la plupart des pièces prennent leur départ. Il est rare, en effet, qu'une pièce nouvelle, même d'un auteur à succès, soit présentée d'emblée sur une grande scène londonienne. Les risques financiers sont trop gros. Généralement la société de production qui s'est assuré l'exclusivité d'un spectacle, commence par le faire voyager en province, pour le « roder » et surtout pour lui faire subir à moindres frais l'épreuve du public. Certains théâtres provinciaux — comme ceux d'Oxford, Bristol, Derby, Liverpool ou Glasgow — jouissent d'une assez grande renommée pour que le succès qu'on y peut obtenir constitue par lui-même une consécration. Ainsi la même pièce aura pu se promener dans deux ou trois villes, ou même plus, avant d'être admise — si elle l'est — à pénétrer dans la Terre promise : Londres et son « West End ».

Il existe à Londres une quarantaine de théâtres grands et moyens, dont la plupart sont situés dans ce quartier central — si tant est que Londres ait un centre — que l'on continue d'appeler, contre toute vérité topographique, le West End. La concentration est particulièrement forte au nord-est de Piccadilly dans un secteur dont l'axe est Shaftesbury Avenue, et dont la surface est comparable à celle de l'esplanade des Invalides : près de la moitié des théâtres de la capitale s'y trouvent rassemblés.

Plusieurs, pendant la guerre, ont souffert des bombardements, et les architectes ne se sont guère mis en frais d'imagination pour les restaurer. A l'exception du *Queen's*, élégamment reconstruit dans un style moderne, ils conservent généralement l'aspect qu'ils avaient sous les règnes d'Edouard VII et de Victoria. Seule innovation remarquable : *The Mermaid*, inauguré en 1959 aux confins de la Cité, sur une berge de la Tamise. L'édifice de briques est des plus sommaires. Extérieurement il se distingue à peine des entrepôts voisins, et intérieurement il ne comporte ni loges ni balcons, seulement des gradins et une scène « ouverte » qui n'est séparée de l'auditorium que par quelques marches.

C'est, à une échelle très réduite, l'équivalent de notre T.N.P. et les spectacles qui s'y donnent procèdent de conceptions comparables à celles qui prévalent au Palais de Chaillot.

Il est, par ailleurs, fort question d'installer de nouvelles salles, parfaitement équipées, *en sous-sol* de grands immeubles à construire, ce qui permettrait de supprimer des théâtres décidément trop vétustes et de récupérer, pour bâtir en hauteur, les terrains, insuffisamment productifs, qu'ils immobilisent. Ce sont là des spéculations nullement chimériques, mais à très long terme.

Un projet qui semble, celui-ci, assez près de se réaliser — peut-être en 1964, pour le quatrième centenaire de Shakespeare — c'est celui du « Théâtre National ». Depuis tant d'années qu'on en discute, les réticences du Parlement ont fini par céder sous la pression presque unanime de l'opinion éclairée. De plus en plus on lit et l'on entend dire qu'il est anormal, indigne, que l'Angleterre ne possède pas, en tant que nation, son grand théâtre de répertoire, sa compagnie fixe d'acteurs sélectionnés, son école d'art dramatique — toutes choses que le *National Theatre* permettrait de réaliser d'un seul coup.

Il y a bien l'*Old Vic*, vénérable et délabré, sur la rive sud de la Tamise. On y maintient avec ferveur et talent le culte de Shakespeare et — de plus en plus rarement, à vrai dire — d'autres grands classiques. Mais il n'a pas les moyens d'entretenir une compagnie stable et homogène. Presque tous les grands acteurs ont passé par l'*Old Vic* au moins une fois dans leur carrière, parce que jouer un grand rôle dans ce temple de Shakespeare est une consécration. Mais, trop peu payés, ils n'y restent qu'une saison, rarement davantage. D'autre part, malgré de louables efforts — comme celui de Michel Saint-Denis, qui a laissé ici un grand souvenir — ce théâtre n'a jamais pu maintenir durablement, pour la formation des acteurs, une école analogue à notre Conservatoire.

On en revient donc au Théâtre National. Peu de Londoniens se souviennent que la reine en posa la première pierre en juillet 1951... L'emplacement, situé sur la rive sud du fleuve (entre le Festival Hall et le County Hall), demeure réservé. Plusieurs plans de construction existent, entre lesquels le comité responsable aurait à peu près arrêté son choix. Dès lors il ne reste plus qu'à résoudre le problème du financement : en effet, la somme de 1 million de livres tenue pour accordée depuis 1949 suffirait sans doute pour construire sans lésiner le N.T., non pour le faire vivre. Mais au début de l'année le chancelier de l'Échiquier, sortant de son habituelle réserve, a fait entendre aux intéressés des paroles très encourageantes. Il n'est donc pas impossible, sauf revirement toujours à craindre, que, dans quelques années, le Théâtre National cesse d'être un mythe.

L'Angleterre n'ayant, et ne voulant avoir, rien qui ressemble à un ministère des Beaux-Arts, c'est par l'intermédiaire d'un comité de

notables, autonome, *the Arts Council*, que sont administrées et réparties les subventions publiques dont bénéficie l'art dramatique pour une part qu'il estime, non sans raison, très insuffisante. A Londres, seuls profitent de ces maigres allocations (en dehors des deux opéras), l'*Old Vic*, le *Royal Court*, la *Mermaid* et, depuis peu, l'*Aldwych*, lequel vient d'être organiquement rattaché au fameux Shakespeare Memorial de Stratford. Quant aux autres ils ne ressortissent aux pouvoirs publics que dans la mesure où ils sont soumis à la censure, bénigne en vérité, du Lord Chamberlain, en vertu d'un Acte de 1843 qui donne à ce dignitaire du Palais tout pouvoir d'interdire la représentation d'une pièce qu'il jugerait contraire à « la préservation des bonnes mœurs, de la décence et de la paix publique ». (On assure que la proportion des pièces interdites de ce chef n'atteint pas 1 %.)

Seuls échappent à cette censure — comme aux réglementations destinées à prévenir les incendies et à l'interdiction de jouer le dimanche — les « clubs dramatiques », même professionnels, où ne sont admis que les membres cotisants. De sorte que, selon l'observation du metteur en scène Peter Hall, « en Angleterre il n'en coûte que 5 shillings par an pour risquer la damnation à la fois morale et physique » (c'est donné). Ces clubs sont assez nombreux, très actifs, plutôt progressistes (il en est même un, *The Unity Theatre*, de tendances et d'affiliations ouvertement communistes). Avec quelques scènes d'avant-garde, comme le *Royal Court* de Sloane Square, et le *Theatre Workshop* dans l'East End, ils n'ont pas peu contribué, ces derniers temps, au renouveau du théâtre anglais, dans la technique et dans l'esprit.

Certes, l'on continue à produire des pièces de pur divertissement, sans nulle prétention idéologique. Les comédies musicales sont toujours populaires : elles occupent, bon an mal an, un bon quart des scènes londoniennes. Tout de même, vous l'entendrez dire par tous ceux qui, de près ou de loin, ont suivi l'évolution du théâtre anglais, qu'ils s'en plaignent ou qu'ils s'en félicitent : « il y a quelque chose de changé ». Et selon l'opinion généralement admise, il s'agit là moins d'une adaptation graduelle que d'une mutation brusque.

L'ÉCOLE DES RALEURS.

En 1958, à Paris, le Théâtre des Mathurins présentait une pièce anglaise *Look Back in Anger* [1], adaptée par Constance Colline, sous ce titre ironique mais trompeur : *La Paix du Dimanche*.

L'auteur en était John Osborne, né en 1929 dans un des quartiers populaires de Londres. Il n'avait pas poursuivi ses études après l'âge

1. Titre merveilleusement agressif, mais intraduisible. Littéralement : regard en arrière, en colère...

de seize ans : c'est ce que l'on appelle de nos jours un autodidacte. Ayant tâté du journalisme et s'en étant bientôt dégoûté, il entreprit alors une carrière théâtrale, comme acteur, auteur, metteur en scène, et même directeur de troupe en province. Après quelques années d'apprentissage obscur, il avait à peine vingt-sept ans quand la création de *Look Back* au Royal Court de Londres, du jour au lendemain fit de lui un homme célèbre dans toute l'Angleterre. Autant, sinon plus, que son contemporain l'essayiste Colin Wilson, Osborne apparaissait brusquement à la crête de cette « nouvelle vague » intellectuelle couramment désignée, non sans condescendance, par la presse conservatrice comme le mouvement des « jeunes gens en colère ».

Il semblait que l'œuvre maîtresse de ce jeune chef de file ne dût pas en France passer inaperçue. Là pourtant, même parmi ceux qui s'appliquent à épier l'arrivée du dernier bateau, combien y en a-t-il pour qui John Osborne soit autre chose qu'un nom ? Malgré la publicité que l'on fit alors sur ce nom et la presse assez favorable dont bénéficia le spectacle des Mathurins, le moins qu'on puisse dire est que la pièce, dont la carrière à Paris fut courte, n'a pas mordu sur notre public.

Ici, au contraire, après bientôt cinq ans on en éprouve encore, douloureusement et voluptueusement, la morsure. C'est l'*Hernani* ou *La Dame aux Camélias* du théâtre anglais — dans l'histoire plus récente de notre théâtre je ne vois rien qui lui soit comparable sous le rapport du succès et de l'influence tout ensemble. L'opinion commune est que la scène anglaise n'a rien connu d'aussi important depuis un demi-siècle au moins, disons depuis Bernard Shaw.

Comme j'avais tout de même un peu de peine à m'en convaincre — quelque admiration que j'éprouve personnellement pour le langage percutant d'Osborne — je ne me suis pas contenté des jugements que j'avais entendu émettre çà et là. J'ai interrogé des gens de métier, pas seulement George Devine, l'audacieux animateur du Royal Court, évidemment partial, ni les « moins de trente ans », dont les enthousiasmes rafraîchissants résultent trop souvent d'une bienheureuse ignorance de tout ce qui précède leurs travaux et leurs jours. Je me suis approché de personnalités possédant une déjà longue expérience, une vaste culture — tels : l'actrice Beatrix Lehmann (sœur de Rosamund, l'auteur de *Poussière*), le grand acteur Michael Redgrave, l'un et l'autre fort avertis de ce qui se fait sur le « Continent » ; et encore T.C. Worsley, très influent critique du *Financial Times*, qui me semblait être un esprit pondéré, et non particulièrement prévenu en faveur des tendances anarchiques ou socialisantes de la jeune génération.

Je les ai trouvés unanimes. A peine évoquais-je sur le mode dubitatif l'existence de « nouvelles tendances », la possibilité d'un « renouvellement », que l'on m'assénait le mois et l'année où en fait avait commencé ce renouvellement. Je faisais l'ignorant : « Mai 1956 ?... Vrai-

ment ? — Mais oui ! La première de *Look Back...* » Et de m'expliquer que l'art dramatique anglais stagnerait encore dans la futilité, les conventions, etc., si John Osborne ne l'avait brutalement secoué avec son âpre ironie, ses gros mots, ses jeunes gens débraillés, ses fureurs contre les puissances consolidées *(the Establishment)*, et son appel à la lutte des classes.

Cette apologie de la rébellion, avec ou sans cause, je n'étais pas médiocrement surpris de l'entendre louer par des personnes d'aussi bon ton, aussi exquisement affables que Beatrix Lehmann, très châtelaine dans son petit cottage du nord de Londres, ou Sir Michael Redgrave, impeccablement élégant dans son vaste appartement du quartier de Belgrave, parmi ses livres d'art, ses tableaux (j'ai surtout remarqué un merveilleux portrait d'une très lointaine aïeule de sa femme, par Reynolds). « Je suis socialiste », m'a dit Sir Michael. Et, pour conclure notre entretien, il m'a montré, dans sa bibliothèque, un de ses trésors : une tête de Voltaire, qui se croyait aussi, à ses heures, ami du peuple. C'est une étude en marbre par Houdon, pour la fameuse statue de la Comédie-Française.

La trouée.

Il faut donc l'admettre : c'est à travers la brèche ouverte par Osborne, il y a moins de cinq ans, que se sont engouffrés à sa suite ces jeunes qui ont nom : Arnold Wesker, John Arden, Shelagh Delaney *(Un Goût de Miel)*, ou Robert Bolt — qui est, à mon avis, le plus « complet » d'entre eux. Ils sont, d'ailleurs, inégalement jeunes par l'âge, inégalement incendiaires, mais également « convaincus » — ne serait-ce que de la nécessité d'avoir des « convictions »... Enfin, mis à part quelques fantaisistes comme N.F. Simpson, ce délicieux fumiste, qui n'adhère au réel que pour en décoller, ils ont en commun le goût de la vérité matérielle et brutale, et leur intérêt se concentre sur la vie des classes pauvres ou moyennes, et du prolétariat intellectuel.

« Mais enfin, disais-je à Michael Redgrave, vous n'avez tout de même pas attendu 1956 pour découvrir le réalisme, la « tranche de vie » et l'art militant ? — Nous avions tout cela dans le roman, la nouvelle, mais non sur la scène. — Pourtant, vous avez eu Shaw, Galsworthy ? Vous avez traduit et représenté de nombreuses pièces d'Ibsen, de Tchékhov ?... — C'est vrai, mais il y a longtemps de cela. Depuis lors les vrais écrivains et, dans le public, les esprits tant soit peu exigeants s'étaient de plus en plus désintéressés du théâtre. A quelques exceptions près, comme T.S. Eliot, et à la différence de ce qui se passait en France dans la même période, le divorce était chez nous presque total entre le théâtre et la littérature. Maintenant ils sont réconciliés. Ça y est. »

Ces propos faisaient écho à ceux que m'avait tenus, presque dans les mêmes termes, l'animateur de *l'English Stage Company*, au Royal

Court. Ils sont, de prime abord, d'autant plus surprenants que George Devine, tout comme Redgrave, reconnaît que généralement ces jeunes dramaturges ne savent pas construire une pièce, et que — pas toujours volontairement — ils écrivent mal. Mais il faut bien voir ce que les Anglais d'aujourd'hui entendent par « littérature » : ils ont de plus en plus tendance à l'opposer au divertissement. Ils adoptent, en somme, le point de vue de l'art « engagé » et ils reconnaissent volontiers ce qu'ils doivent, à cet égard, aux maîtres français de l'Engagement, parmi lesquels ils nomment naturellement Sartre, mais aussi, plus curieusement, Beckett... Rien ne résume mieux une telle conception que cette phrase que je viens de lire : « L'objet de l'art est d'inquiéter ; celui du divertissement, de rassurer. » Elle est extraite du journal intime de John Whiting, de qui *Les Diables* (tirés de *The Devils of Loudun*, d'A. Huxley) sont, à l'heure où j'écris, l'une des pièces à voir.

A son tour, le critique T.C. Worsley m'a confirmé ces vues, en les précisant. Voici ce qu'il m'a dit, en substance :

« C'est à un demi-siècle environ, aux débuts de la première guerre, qu'il faut situer l'origine de la rupture. C'est alors que notre théâtre a commencé à s'éloigner non seulement des lettres, mais de la vie. Il a prolongé artificiellement l'insouciance et les frivolités de notre belle époque édouardienne. Pendant quarante ans l'on a pu voir des pièces, amusantes souvent et bien usinées, mais qui n'apportaient rien de nouveau ni de substantiel. On y retrouvait inévitablement le *butler*, le thé servi suivant les rites, le *dinner-jacket* (qu'on appelle en français smoking), l'humour en demi-teinte, largement fondé sur l'euphémisme et l'emploi des mots... polysyllabiques. Les rôles principaux représentaient des gens du monde. Quand apparaissait un homme ou une femme « du peuple », c'était invariablement pour faire rire. Ce genre de théâtre s'adressait principalement à la bourgeoisie moyenne ou aisée (où il trouve aujourd'hui encore un public dont il flatte les nostalgies). Mais il était de plus en plus méprisé par les délicats et par les intellectuels dignes de ce nom. Et dans le public comme parmi les auteurs, les jeunes se faisaient de plus en plus rares.

» C'est alors que se produisit la fameuse « trouée » à travers les conventions et les interdits d'un système qui méritait à peine le nom d'art. D'intrépides jeunes gens, se réclamant de Sartre, ou d'Anouilh, ou de Brecht — de Brecht surtout — ou simplement d'eux-mêmes, montèrent à l'assaut des scènes d'avant-garde, et bientôt du West End. Ils y imposèrent leurs problèmes et les grands problèmes de ce temps : la recherche d'une foi, en dehors de toute obédience religieuse ; la libération sexuelle ; la liquidation du colonialisme ; les dangers de la course aux armements nucléaires. » (J'avais remarqué, en effet, au théâtre et ailleurs, combien la hantise de « la bombe » est plus obsédante en Angleterre que chez nous.) « Enfin, me dit Mr. Worsley, c'était une chose tout à fait inouïe que de brocarder sur la scène le

Sunday Times, ou tel évêque nommément, ou la monarchie, comme faisait Jimmy, le porte-parole du jeune Osborne... »

Sans doute. Mais comment expliquer que l'offensive ait attendu ce moment-là pour se déclencher ? Serait-ce parce que l'écart avait fini par devenir trop grand entre le théâtre, resté timide et calfeutré, et le cinéma, de plus en plus ouvert et hardi ? C'est aussi, selon T.C. Worsley, une conséquence des réformes sociales de l'après-guerre. Leurs effets sur le plan de l'esprit ne pouvaient pas être immédiats. Il n'y a pas si longtemps que l'enseignement supérieur est devenu largement accessible et que les étudiants boursiers constituent une forte majorité dans tous les centres universitaires. Beaucoup sortent de familles pauvres ; ils ne manquent pas d'intelligence, mais souvent de vernis — et surtout d'appuis. Aussi, quand ils font leurs débuts dans la vie, s'aperçoivent-ils que, pour ceux de leur classe, c'est presque aussi difficile qu'autrefois. Or ils ont forcément de plus grandes aspirations que leurs pères ; d'où rancœurs et « colères ». Jimmy Porter, de *Look Back*, brillant raté, diplômé d'une université de brique rouge, est le symbole même de ces jeunes énergies intellectuelles sans emploi. C'est, si vous voulez, un Julien Sorel « nouvelle vague ». Il y en a, semble-t-il, une bonne proportion parmi ces jeunes auteurs, à qui les vieux reprochent parfois de confondre les salles pourpre et or de Shaftesbury avenue avec le coin des orateurs en plein air, près de Marble Arch...

Un ancien proteste.

Aussi bien, parmi les vétérans, certains digèrent mal le succès des jeunes. Et cela provoque d'autres colères, en sens inverse. Comme la femme de Jimmy, Alison, disait à son père, ancien colonel de l'armée des Indes : « Vous gémissez parce que tout est changé. Jimmy, parce que tout est comme autrefois. Et ni l'un ni l'autre vous ne pouvez vous y faire. Il doit y avoir quelque chose qui ne va pas... »

On regrette qu'en l'occurrence le spirituel Noël Coward se soit rendu quelque peu comique, pour une fois involontairement. Oubliant que lui-même avait été jeune, et même relativement audacieux dans une pièce comme *The Vortex*, il a sonné le tocsin contre l'intrusion de ces petits gars mal élevés. Au début de cette année, dans trois numéros consécutifs du *Sunday Times* il a distillé des ironies, venimeuses ou condescendantes, dont la généralité cachait mal les sources personnelles de son dépit.

Il s'en est pris d'abord aux auteurs, « snobs à rebours », et à leurs ouvrages, mal fichus, ennuyeux comme des sermons et, sans nécessité, pleins de relents d'éviers, de poubelles et d'oignons frits. Ensuite aux acteurs, devenus aussi incapables de s'habiller que de se mouvoir ou de parler avec « distinction ». Sous prétexte de se conformer à la sacro-

sainte « Méthode » russo-américaine (Stanislavsky aggravé de Lee Strasberg) ils ne savent plus, à l'en croire, que se gratter le derrière et marmotter des mots inintelligibles. Enfin les critiques ont eu leur paquet : n'est-ce pas, en effet, par la faute de leurs louanges et de leurs encouragements aberrants que ces jeunes voyous se croient désormais tout permis, et que le bon public, docilement, s'efforce de trouver drôle qu'on l'insulte et qu'on le mystifie ? Mais Mr. Coward se rassure en nous assurant que cela ne durera pas...

Cela dure pourtant depuis cinq ans, ont répété parmi les critiques ceux qui se sentaient les plus visés, particulièrement Kenneth Tynan, de l'*Observer*, dont le zèle en faveur de la nouvelle école fait qu'il en défend, presque toujours avec brio, le pire aussi bien que le meilleur.

De son côté, l'un des jeunes auteurs mis en cause a répliqué avec beaucoup de tact et de gentillesse. Il a commencé par rendre hommage au talent, que nul ne conteste, démontré par N. Coward dans sa longue carrière d'auteur et de comédien. « Mais, poursuivait-il, les menaces qui nous assiègent de toutes parts sont trop graves pour que nous puissions trouver plaisir et réconfort à boire des vins fins. Notre vin à nous râpe la langue. Nous le savons. Nous regrettons qu'il soit si désagréable à un palais raffiné ; mais qu'y faire ? « L'autre bouteille est absolument vide. C'est Mr. Coward qui en a bu le dernier verre. » Ainsi concluait Robert Bolt.

Un homme pour beaucoup de saisons.

Je ne connais point particulièrement Mr. Bolt. Mais j'ai pris un vif intérêt à ses deux pièces que l'on donne concurremment, depuis plusieurs mois, dans deux théâtres presque contigus, sur Shaftesbury avenue.

L'une, curieusement intitulée *Le Tigre et le Cheval*, illustre de façon très prenante, en le situant cette fois au cœur même de l'Université, le conflit des deux générations. A celle dont la maturité précéda l'Ère atomique, appartient le « Cheval », d'excellent pedigree. C'est un gentleman, en effet, tel que sait l'être Michael Redgrave, aussi bien dans un emploi de professeur à barbe grise que dans celui de jeune séducteur. Astronome fort savant, mais philosophe des plus sceptiques, il est à la vérité peu curieux de tout ce qui touche aux vivants de son espèce. Il connaît beaucoup mieux ce qui se passe dans les galaxies que dans son propre foyer, sous ses yeux. Le « Tigre », lui, c'est un jeune boursier de recherches, fougueusement engagé, au contraire, dans les problèmes des hommes et les affaires du siècle. Entre ces deux personnages presque également inhumains — l'un par défaut d'humanité, l'autre, si l'on peut dire, par excès — deux femmes frustrées de tendresse. La mère est sur les bords, qu'elle franchit bientôt, de la

névrose. Quant à la fille, à qui le jeune « Tigre » fait l'amour distraitement, elle met au monde un enfant illégitime. A partir de ce scandale, tenu pour majeur en un tel milieu, les catastrophes se précipitent. Mais de la ruine même naît le salut de la famille, en ramenant l'astronome sur terre, en rétablissant chez sa femme l'équilibre mental, et en donnant au jeune fauve l'occasion de démontrer en fin de compte que, suivant la sentence de Blake, « il y a plus de sens chez les tigres de la colère que chez les chevaux du savoir ».

L'autre pièce de Bolt nous transporte à plus de quatre siècles en arrière. *A Man for All Seasons*, c'est Thomas Morus, ainsi défini, au temps qu'il était bien en cour, dans un texte que l'on donnait aux écoliers à traduire d'anglais en latin : « More unit à l'esprit d'un ange une érudition non pareille. Il est sans égal : où trouver autant de douceur, de modestie et d'aménité ? Selon que le temps l'exige il se montre plein d'enjouement ou de gravité : c'est *un homme pour toutes les saisons* ».

Il est rare aujourd'hui qu'une pièce à thème historique ne contienne pas quelques-unes de ces grosses malices qui, à bon marché, donnent au spectateur moyen une trop favorable opinion de son agilité mentale. Anachronismes bien voyants, allusions transparentes aux événements actuels — il faut tout d'abord savoir gré à R. Bolt de n'avoir pas cédé à ces facilités. Ici, pas de clin d'œil complice au public. Pas de référence directe aux fusées Polaris, ni à M. K., ni même — bien que le sujet s'y prêtât — aux pourparlers du docteur Fisher avec Jean XXIII. Dans cette pièce, qu'il affirme scrupuleusement conforme à la vérité historique, l'auteur n'en a pas moins proposé un message qu'il estime valable pour notre temps comme pour tous les temps.

Étant donné son agnosticisme, hautement déclaré, on peut se demander ce qui l'a attiré vers la figure de ce Thomas Morus dont l'Église romaine a fait un saint du martyrologe. Il semble que ç'ait été d'abord, dans un tel caractère, ce mélange si attrayant de sagesse et d'humour, de courage et de prudence, d'« utopie » (il forgea le mot) et de sens pratique. Cet humaniste que son ami Erasme surnommait « le Socrate anglais » avait plus de goût pour le bon vin que pour la ciguë. Sans faire trop grand cas des dignités et des richesses qu'il en vint à accumuler presque malgré lui, il aimait la vie. Il aimait sa femme et ses enfants, et ses amis ; il s'aimait lui-même. C'est assez dire que bien qu'il dût finir ses jours en prison et sur l'échafaud, il n'avait nullement la vocation du martyre.

Indulgent à soi-même presque autant qu'il l'était aux autres, il y avait pourtant certaines règles de pensée et de conduite qu'il était inébranlablement résolu à ne pas transgresser. Car c'eût été se renier soi-même et renoncer à sa propre estime. C'est là ce que R. Bolt admire principalement en lui : ce sentiment inaltérable — « adamantin », dit-il — que More avait de son moi profond. Il avait fait de ce « moi »

intime la part de Dieu. Il l'avait, librement mais une fois pour toutes, voué au service du successeur de saint Pierre. Aussi, quand Henri VIII, qu'il avait non moins loyalement servi sur le plan temporel, rompit avec Rome, à l'occasion de son premier divorce, et s'instaura le chef d'une nouvelle chrétienté, More se démit aussitôt de sa charge de grand chancelier. Sommé, sous menace de mort, de prêter serment, il s'obstina dans son refus, sereinement. Et après un procès où il déploya en vain, contre les arguties et la mauvaise foi, les immenses ressources de sa science juridique et de son esprit, il finit comme on sait : sur le billot. Rare exemple d'intégrité, dénuée de tout fanatisme et qui resta liée, jusqu'au bout, à une souriante acceptation de l'inévitable.

Un tel sujet présentait pour un dramaturge des risques. D'abord, par la haute leçon qu'il impliquait il invitait plus qu'un autre à l'emphase. Pas un instant Bolt n'y a cédé. Autant dans les scènes qui confrontent son personnage aux puissances — à tel cardinal, à tel ambassadeur, au roi lui-même — que dans celles, joviales ou touchantes, qui le montrent dans sa famille, entre sa bonne femme d'épouse et sa fille, la charmante Margaret, More conserve en tous ses propos la mesure qui lui était propre. Aucun prêchi-prêcha. Dans les courtes répliques, plaisantes ou incisives qu'il lui prête, Robert Bolt dit avoir mêlé à des phrases de son cru des paroles authentiques de Sir Thomas. Que les unes soient indiscernables des autres, ce n'est pas un mince mérite.

Une autre difficulté consistait à comprimer en deux heures de spectacle, séparées par un seul entracte, plusieurs années très riches d'événements. L'auteur l'a élégamment résolue, combinant à la désinvolture de Shakespeare des ficelles visiblement empruntées à Brecht. Rien de plus ingénieux que son découpage et ses transitions. Le décor schématique, dessiné par Motley, ne comporte guère comme élément fixe qu'un plan incliné qui traverse, sur presque toute sa longueur, l'arrière du plateau. Suivant le cas ce décor se métamorphose en jardin, en intérieur bourgeois, en auberge, en tribunal, en prison, en échafaud même, et tout cela en quelques secondes, sans baisser de rideau, grâce à des variations de lumière et à l'apparition d'objets symboliques descendus des cintres. Certes, on a déjà beaucoup vu (en France plus qu'en Angleterre) pratiquer ce genre d'expédients, mais rarement, je crois, avec une perfection si heureuse dans l'économie des moyens.

De même qu'on a souvent vu ce personnage-protée qui soudain se détache de l'action, s'adresse au public, résume les parties non représentées de l'histoire, et remplit par des commentaires goguenards les brefs intervalles nécessaires aux transformations du décor. Mais la trouvaille de Bolt est d'avoir fait de son compère le « Common Man », entendez bien : le représentant de l'humain trop humain, l'homme comme les autres, tour à tour geignard et bouffon, et dans le fond assez abject. Il figure successivement : le Prologue (dans la tradition éliza-

béthaine), puis un valet, un cabaretier, un geôlier... Mais sous ses accoutrements divers c'est toujours, au fond, le même individu, veule et dérisoire. Au début serviteur choyé de sir Thomas More, il finira, la hache au poing, par être son bourreau.

Cet inquiétant fantoche, qu'anime la verve de George Rose, offre un contraste très suggestif avec More, dont Paul Scofield a fait une création admirablement nuancée. Porté par un tel rôle, cet acteur assez connu déjà, mais relativement jeune, affirme pour la première fois sa maîtrise. Quant à l'auteur, il se pourrait bien que sa réussite relançât le genre un peu oublié du genre historique : déjà un *Luther* de John Osborne est annoncé parmi les prochains spectacles du Royal Court. En tout cas Robert Bolt est, à n'en plus douter, une des valeurs sûres du théâtre anglais d'aujourd'hui. Sa dernière pièce confirme la vigueur et la variété de ses dons. Il est, à sa manière, un homme pour beaucoup de saisons à venir.

MICHEL BERVEILLER

CHRONIQUE DES LIVRES

LE MATIN DES MAGICIENS

par Louis PAUWELS et Jacques BERGIER
(Gallimard)

Cette « Introduction au réalisme fantastique » conjugue les séductions — et les risques — du roman historique et du récit d'anticipation. D'où son succès, un peu ambigu. Pauwels (un « littéraire ») et Bergier (un « scientifique ») se sont proposé d'examiner dans quelle mesure « la démarche essentielle de la pensée dite traditionnelle rejoint le mouvement de la pensée contemporaine » et de faire dialoguer avec les savants modernes les mages, les alchimistes et les thaumaturges d'hier.

Pour eux, les problèmes qui se posent à notre intelligence ne se définissent plus en termes de progrès mais en termes de mutation, de changement d'état. Aux historiens raisonnables, ils opposent une histoire qui ne l'est pas ; aux savants qui croient qu'on peut tout expliquer, une science qui plonge chaque jour un peu plus dans l'inexplicable. Il en résulte un livre un peu étrange, plein d'exemples inattendus, de démonstrations invérifiables et de pétitions de principe d'une belle assurance. Les auteurs font naître la bombe à hydrogène sur le fourneau de cuisine des alchimistes, le nazisme parmi les élucubrations des théosophes, les théories du monde glacé et de la terre creuse. Ils insistent sur les phénomènes de télépathie et de précognition ; ils annoncent enfin, à la manière de Teilhard de Chardin, la naissance d'un être collectif en qui s'exprimera l'esprit de la Terre. A condition de ne prendre cet ouvrage ni pour un traité de philosophie, ni pour un manuel scientifique, on le lira avec autant de profit que d'agrément, car il fourmille de faits, d'hypothèses et de suggestions singulièrement excitants pour l'esprit.

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique des livres page 133.)

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

MAX-POL FOUCHET

A l'inverse de Gygès dont l'anneau le rendait invisible à ceux qui le regardaient, celui de Max-Pol Fouchet fait qu'il est vu par deux millions de téléspectateurs qui lui demeurent inaperçus. C'est là une liberté d'être que n'aura pas connue le berger de Lydie, car l'important n'est pas d'être observé, mais de négliger qu'on le soit.

Max-Pol Fouchet est né précisément sous le signe de la liberté, c'est la première chose qu'il me raconta quand j'allai le voir dans sa petite maison de la rue de Bièvre.

Il m'accueillit au bas d'un escalier qui grimpe assez raide les trois étages « de ma demeure d'écureuil, dit-il. Fouchet dans mon pays normand, cela veut dire écureuil. Je suis né en 1913 à Saint-Vaast-la-Hougue où mon père était armateur. Il possédait trois voiliers et deux bateaux à moteurs. Ceux-ci s'appelaient le *Karl-Marx* et le *Jean-Jaurès*, ceux-là *Liberté, Egalité, Fraternité*. C'est sur le *Liberté* que je fus baptisé et j'y vois, vous le pensez bien, une prédestination. Mais la liberté, c'est une morale difficile. L'esclavage de la liberté, c'est quelque chose... Fils unique, j'ai vécu très seul toute ma petite enfance. Mon père revenu de Verdun blessé et gazé, ma mère se consacrait à lui, ce qui est bien naturel. Je restais caché sous la table de la salle à manger, qu'un grand tapis recouvrait, des heures entières sans en bouger. J'y apprenais dans la solitude à préserver ma liberté. Aujourd'hui encore, je pourrais très bien ne jamais quitter cette pièce. »

Sous les vieilles poutres de son plafond, entouré de rayonnages où les livres disputent leur place aux disques, aux objets océaniens, aux masques mexicains, aux statues bambaras — souvenirs de voyages —

on comprend très bien que Max-Pol Fouchet, qui travaille dix à douze heures par jour, aime faire retraite. Mais la vie frémit doucement autour de lui. On entend gazouiller un bébé (cela me passionne, dit-il, de guetter chez ma fille la naissance de la parole) et une jolie jeune femme entre pour nous servir le thé. Images d'un bonheur paisible. « Pourtant je m'en vais souvent, loin — mais je reviens. J'aurais pu être un stylite, mais je serais descendu souvent de ma colonne. » Il n'a pas d'ailleurs un visage d'ascète, plutôt celui d'un chanoine dont le regard vif et gai affirme qu'il n'a rien perdu de ses curiosités terrestres.

« On me prend toujours pour un Algérois bien que je n'en aie vraiment pas le type, parce que j'ai passé à Alger vingt ans de ma vie. J'aime ce pays, mais comme je n'appartiens plus à aucun parti politique, depuis six ans je ne savais que penser. Et puis j'ai retrouvé des carnets de ma seizième année où j'avais écrit : Quand donc ce peuple se révoltera-t-il ? Et je veux être fidèle à ma jeunesse, vieillir c'est se renier... Après la guerre de 14, les bateaux de mon père n'existaient plus. Les voiliers étaient pourris dans le port, et les bateaux à moteurs avaient coulé sur les bancs de Flandre. Mon père changea de métier et alla à Bruxelles d'abord, ensuite à Alger, diriger une usine de soierie. En 1925, Alger c'était encore « la colonie » comme on disait alors. L'interpénétration des races françaises, arabes, espagnoles, italiennes, juives, avait fini par créer une langue mélangée et d'une syntaxe particulière qui était la nôtre, enfants. Nous placions les verbes à la fin de la phrase, comme un noyau que l'on crache après avoir sucé la chair d'un fruit. Par exemple, nous ne disions pas : celui-là est un chic type, mais çui-là chic type il est. On appelait ça parler cagayous, Cagayous étant à Alger ce que Gavroche est à Paris. Après mon agrégation d'histoire et de géographie, j'ai été professeur à Alger. Le métier de professeur est beau, mais difficile. Aussi léger que l'on veuille être, on risque d'être lourd sur les consciences. J'ai eu moi, la chance de trouver des professeurs qui ont été des libérateurs. Un surtout, en septième, un demi-fou, mais merveilleux. Nous l'appelions le Sphinx. Il faisait son entrée en classe d'un pas élastique, se dirigeait vers une petite armoire dont il avait la clé, l'ouvrait, la refermait aussitôt si nous le regardions, et ne finissait par y prendre quelque chose qu'il enfouissait dans sa poche, que lorsqu'il était sûr de n'avoir pas été surpris. Monté en chaire, il nous faisait d'abord une lecture prise dans *Les Chevaliers de la Table ronde*. Chaque jour à un moment quelconque il lisait (et je n'ai jamais retrouvé cela dans le texte) : « Alors la musique se mit à jouer. » Et nous entendions une petite musique. Nous avions sûrement fini par deviner qu'elle venait d'une boîte qu'il avait prise dans l'armoire, mais nous avons toujours préféré l'ignorer. Il nous apprenait le mystère, le secret... Je suis professeur d'esthétique et d'histoire de l'art dans une université américaine, et je sais

bien que si l'on découvrait le secret d'une œuvre, il n'y aurait plus d'œuvre. Ainsi *La Femme au Turban bleu* de Vermeer, si vous perciez son mystère, en tant que peinture, en tant que femme, elle ne parlerait plus à votre imagination. »

Demeure le Secret, tel est le titre du livre de poèmes que Max-Pol Fouchet vient de publier [1], et sur mon exemplaire il a écrit : Le secret est sur les lèvres de la liberté.

Cette liberté qui fut sa marraine, liberté de pensée, liberté d'agir, dès son adolescence à Alger, il la poursuit comme la clé qui lui ouvrira les âmes, et les pays. Il décide de faire partie des jeunesses socialistes. « Je fis la connaissance d'un vieux partisan qui me proposa de l'accompagner à 70 kilomètres d'Alger afin de me faire voir quelque chose de magnifique. Nous voilà partis pour cette longue promenade, et nous arrivons à une masure où un très vieil homme conservait pieusement un chiffon rouge que l'on me montre avec émotion : c'était un morceau d'un drapeau de la Commune. Jaurès disait : on est socialiste par le cœur, non par les idées. Et je décidai d'être ouvrier. Mon beau-père (j'avais seize ans quand mon père est mort et ma mère s'était remariée) était brasseur et me dit : « Moi j'ai été un ouvrier. Et toi, petit bourgeois tu prétends le devenir ? » Mais je tins bon et choisis d'être peintre en bâtiments. Je le restai quinze jours, c'était un métier trop fatigant pour ma santé fragile. Alors je m'embarquai comme matelot sur un bateau de vins d'Algérie, le *Monique-Schiaffino*. Je n'avais pas renoncé pour cela à mon poste de secrétaire des Jeunesses socialistes, et à chaque escale — nous allions des côtes du Portugal jusqu'à celles d'Amérique du Sud — je faisais du prosélytisme. Le capitaine breton ne m'aimait pas et j'ai débarqué au bout d'un an. Mais je lui dois d'avoir, avant ma vingtième année, vu du pays, et barré pour la première fois en plein Atlantique. Sensation extraordinaire que celle de l'océan bougeant sous moi, comme une femme.

» Revenu à Alger, j'ai recommencé à préparer ma licence d'histoire et de géographie, et pour subsister je suis entré comme répétiteur à la pension Lavigerie, dirigée par un homme très bien, l'abbé Gau. Je lui ai dit : je suis Marxiste. Il m'a répondu : je vous paie cent francs par mois, je ne peux pas en plus exiger que vous soyez bon catholique. Je couchais dans une chambre minuscule, une vraie cellule où j'entretenais quelques fleurs dans un verre à moutarde. C'était la misère, pourtant je serais prêt à la revivre. J'ai appris là à tomber à genoux. Mais je ne savais pas devant quoi. Je suis profondément religieux... mais athée — sans être aucunement anticlérical. Une autre expérience m'attendait encore, celle de la maladie. La fatigue, la sous-alimentation, que sais-je, j'ai eu les deux sommets des poumons atteints, et j'ai été envoyé dans un sana universitaire près de Grenoble.

1. *Mercure de France*.

Un jeune dominicain me fit lire saint Thomas, qui ne me dit rien, et saint François d'Assise, qui m'apporta beaucoup. Emmanuel Mounier vint faire des conférences et me demanda un texte pour la revue *Esprit*. Je me trouvai dans un état de mysticité diffuse, bouleversé par l'immense effort humain vers la vérité transcendante. Je me sentais aussi proche d'un dominicain, d'un franciscain, que d'un devin. Toutes religions sont bonnes à condition qu'elles n'aboutissent pas à une limite et témoignent de la dignité de l'homme. J'ai compris, dans mes méditations au sana, que la liberté est un univers composé de secrets, que le secret conduit à la liberté, la liberté au secret. Je pourrais être bouddhiste, parce que le bouddhisme ne nie pas la terre que j'aime si profondément. L'hindouisme la nie, et je ne crois pas qu'un Occidental puisse être hindouiste. Je ne peux pas apprécier quelque chose qui soit restrictif, je ne veux pas de religions qui nient la liberté de l'homme. »

Mais y a-t-il une liberté qui ne soit restrictive ? En lisant *Au Fil de la Vie*, livre où Max-Pol Fouchet a réuni quelques-unes des « improvisations à cœur ouvert » qu'il prononce chaque semaine depuis plus de six ans à la télévision, je tombai sur ce commentaire d'un texte de Saint-Exupéry qui me donna raison : « Il faut que l'homme sache qu'il est à la fois libre et non libre. Il est libre d'obéir à son esprit, mais il n'est pas libre à l'égard des autres hommes. »

— Parlons maintenant de *Fontaine*, lui demandai-je, puisque avant tout vous êtes poète et que votre nom est attaché à cette revue célèbre.

— Je l'avais fondée à Alger en 1939 pour établir une relation entre la poésie et la mystique. Elle dura dix ans, payée en partie avec mes appointements de professeur avant que je sois révoqué par Vichy pour activités tendancieuses, et mourut parce que nous avions eu l'imprudence d'y adjoindre une maison d'édition qui publiait de beaux livres, mais difficiles — nous avons été les premiers par exemple à publier des traductions de Heidegger. Mais je reste fier que nous ayons fait découvrir Gascar, Becket, Adamov, Pichette, Nicole Vedrès, Schéhadé, Gaëtan Picon... C'est vrai que cette revue n'a jamais été remplacée, et c'est dommage. Il faut bien dire que les poètes ne sont lus que par les poètes, ce qui ne fait pas un vaste public. Toute véritable poésie est une expérience, celle de transmettre un état de poésie, et entre celui-ci et le poème il y a un décalage qui est le désespoir, la misère du poète. A se relire il éprouve le plus souvent une désillusion. Ce qui reste de ce feu qui l'illuminait la veille, ce n'est que de la braise. Mais qu'un homme sache souffler sur cette braise, il ressuscitera la flamme, comme font les nomades quand ils découvrent encore chaud un feu abandonné par d'autres nomades.

— Ainsi avez-vous fait : d'une cendre brûlante vous avez ranimé la poésie en publiant les six cents pages de cette *Anthologie thématique de la Poésie française*.

— Moins une anthologie qu'un portrait de l'homme à travers ses poèmes.

— Le vôtre aussi à travers ceux que vous aimez?

— Oui, une anthologie ressemble à une violation de secret, d'un double secret. Pour celle-ci, je n'ai pas voulu suivre l'ordre chronologique, puisque cela a été déjà fait et bien fait, et aussi parce que la poésie n'est pas « successive » mais appartient à un éternel présent. Aux dates j'ai donc préféré les thèmes — et par ordre alphabétique tout simplement : amour, aventure, beauté, bonheur, chasteté, désir, espérance, féerie, femme, etc., le dernier étant le voyage, ce qui explique le titre général du livre *De l'Amour au Voyage* [1].

» Le voyage aura été et reste une des grandes affaires de ma vie. Je vous l'ai dit, je suis toujours prêt à prendre la route. Il y a peu d'endroits sur la terre où je ne suis pas déjà allé, et où je n'irai un jour. Dès 1937 j'ai eu une bourse pour l'Ecole française d'Athènes, plus tard j'ai fait des cours à l'Institut français de Mexico, des conférences aux Etats-Unis, j'ai été dans le Proche-Orient, en Afrique, dans les deux Amériques, dans la Sierra Madre faire des recherches ethniques, en Inde étudier l'érotisme sacré... Mais le plus souvent, j'ai voyagé pour mon plaisir et n'ai rien écrit sur ces voyages.

— Pour garder votre secret?

— D'ailleurs ce que je demande aux pays c'est d'être insaisissables.

— Pour qu'ils gardent le leur.

Pour que demeure le secret
nous tairons jusqu'au silence

Voilà comment débute le recueil de ses meilleurs poèmes et ce qui en inspire le titre. Et l'une des principales occupations de cet homme est de parler, à des élèves ou à des téléspectateurs. Mais Claude Mauriac qui l'écoute et le voit à la T.V. écrit : *Il a une façon très personnelle de se taire soudain, de regarder dans les yeux chacun de ceux qui face au petit écran ont l'impression d'être seuls avec lui et d'en dire beaucoup plus que des mots, même éloquents, pourraient en exprimer. Il connaît les vertus du silence.*

— Cependant, vous aimez la conversation, vous avez des amis?

— Très peu. Les gens avec lesquels je vis ce sont Mallarmé, Baudelaire — à lui je pardonne tout, il a compris que nous sommes déchirés entre un ciel et un enfer — et surtout Mozart. Voyez, je viens de faire installer la stéréophonie dans mon bureau, la musique est une des choses du monde qui comptent le plus pour moi. Je ne vais pas au concert, je sais que j'ai tort, mais sauf pour me rendre à Vézelay où j'ai une maison que j'aime, ou pour m'envoler très loin, je désire sortir le moins possible d'ici, rester près de cette charmante rue de

1. Seghers.

Bièvre, qui existait dès le XIIe siècle, et sous laquelle on a retrouvé des ossements qui prouvent qu'elle passe sur un chemin de transhumance des mammouths. La Brinvilliers, la Pompadour y ont eu leur hôtel, Mme de Maintenon y habita. D'ailleurs elle revient chez moi fermer les portes, regardez... »

Il ouvre grande celle de son bureau, qui se referme lentement toute seule. Je ne peux m'empêcher de croire que cela est dû à un mauvais équilibre du battant sur ses gonds, que le plafond ou le parquet de cette vieille bâtisse ont bougé, mais je n'en dis rien pour ne pas gâcher le mystère.

Avant que je ne m'en aille, il me donne deux albums, *Portugal des Voiles* et *L'Art amoureux des Indes* [1]. Je lirai plus tard leurs textes, mais je regarde tout de suite les photographies qui les illustrent. Elles sont admirables et de Max-Pol Fouchet lui-même. « Pour les prendre, je possède une patience infinie. Je reviens plusieurs fois devant le même motif, guettant l'heure où les ombres me donneront la plus belle image, l'instant où un personnage, un animal, y apporteront la vie de façon émouvante ou ravissante. »

Universitaire, essayiste, critique, historien de l'art, conférencier, grand voyageur et même photographe, voilà qui justifie dix à douze heures de travail par jour, d'un bout de l'année à l'autre, voilà de quoi remplir une vie. « Si je mourais maintenant, je dirais merci. J'ai eu tout ce que je souhaitais connaître, la misère, la maladie, le malheur, maintenant le foyer et l'enfant. » C'est rare, pensais-je, un homme aussi curieux du pire que du meilleur.

EN SOUVENIR DE JEAN OBERLÉ

Il vient de mourir après une longue jeunesse de soixante ans, ce garçon de bonne mine dont l'âge avait à peine épaissi la silhouette élégante. Lui qui avait su dominer la maladie — la poliomyélite qui le frappa dans sa vingt-septième année et le laissa pour toujours appuyer sur une canne sa démarche traînante — il aurait su accepter la vieillesse avec ce même courage, qui masquait de gaieté et d'esprit le désenchantement d'un corps si tôt lésé.

« J'ai dû abandonner le rugby, mais ce qui m'a rendu le plus malheureux, se permit-il un jour de m'avouer, c'est de ne plus danser. J'adorais les bals musettes. Mais quoi ? j'ai mon bras droit pour peindre et dès qu'il fait beau je prends ma voiture où j'ai dans le coffre, d'un bout de l'année à l'autre, un chevalet et un caleçon de bain ! »

1. Éditions *Clairefontaine*, Lausanne.

Il était resté une voix célèbre à la radio, où il parlait encore chaque semaine, depuis les fameuses émissions de la B.B.C. pendant la guerre, *Les Français parlent aux Français*, dont il faisait partie avec Pierre Bourdan, Jacques Duchesne, Jean Marin, Brunius et Van Moppès.

Dessinateur de talent, il avait illustré une trentaine d'ouvrages de luxe, parmi lesquels il aimait à citer *l'Or* de Cendrars, *les Linottes* de Courteline, *le Mitsou* de Colette, « parce que quand le texte est bon ce n'est pas difficile ».

Peintre réputé, il parlait très joliment de « ce monde des peintres si mêlé à la vie, pour qui tout être, tout objet, est un modèle, une inspiration », et de son métier : « Métier d'artisan. On travaille chez soi, en manches de chemise et en pantoufles, les mains pleines de peinture. Quand on a fini, on se lave, on s'habille (et lui avec un soin de dandy) et on sort. La journée est terminée, on pense à autre chose. »

Amoureux des femmes, des livres, de la musique, de la bonne chère, ami fidèle, Jean Oberlé ne manquait pas d'occasions pour oublier son travail. Partout où il allait, il apportait avec lui sa bonne humeur et ses bons mots, son goût stimulant pour les discussions violentes, et un cœur partial quand il s'agissait de ceux qu'il aimait.

Un soir il était encore là, le lendemain on apprenait sa fin brutale. Avant le chagrin, vint d'abord l'étonnement qu'un vivant si têtu ait cédé à la mort.

DENISE BOURDET.

CHRONIQUE DES LIVRES

LE PEUPLE DES ROSEAUX

par Gavin MAXWELL *(Flammarion)*

RÉCIT d'un voyage accompli par l'auteur en 1955 dans une vaste contrée marécageuse de l'embouchure du Tigre que fréquentent bien peu d'Européens. Lacs, îles, maisons de roseaux, buffles, pirogues, chasses, pêche, indigènes misérables (catégorie : musulmans à turbans) auxquels la jeunesse prête parfois un beau visage, danses solitaires et frénétiques, sérénité du ciel, écœurement des cloaques qui se forment autour des habitations : le sujet paraît vaste, mais l'observation restant passablement superficielle (nous sommes loin d'un Lévi-Strauss), la moisson est assez mince. D'ailleurs s'il y a toujours intérêt à écouter les hommes et à les regarder vivre, cet intérêt peut, selon les pays, être plus ou moins vif. A en juger par le livre de G. Maxwell ce voyage-ci n'est pas à inscrire dans la catégorie : première urgence.

L. T.

L'ESTHÉTIQUE CONTEMPORAINE

par GUIDO-MORPURGO-TAGIABUE *(Marzorati, Milan)*

L'AUTEUR analyse avec une grande conscience toutes les formes d'esthétique, toutes les théories qui se sont exprimées depuis l'époque romantique jusqu'à nos jours. C'est une excellente enquête à laquelle il peut être bon de se référer mais qui nous laisse un peu pantois. L'auteur a tout lu, tout compris de ces centaines de doctrines qui, fort heureusement, cherchent plus à expliquer l'art qu'à le diriger. Car, comme il le dit fort justement en conclusion : « le beau est difficile ».

G. P.

(Suite de la chronique des livres page 137.)

par THIERRY MAULNIER

LES GRANDS BAROQUES

Les grands dramaturges baroques étaient à l'affiche des dernières semaines à Paris. Tandis que la Télévision française mettait à son programme, pour son hommage anniversaire, l'adaptation qu'avait faite Albert Camus du chef-d'œuvre de Calderon, le théâtre élizabéthain était doublement honoré avec *Dommage qu'elle soit une Putain*, de John Ford, an Théâtre de Paris, et *la Nuit des Rois*, au Vieux-Colombier, tandis qu'à l'Œuvre avait lieu la reprise de *l'Annonce faite à Marie*.

Je ne sais si je vais surprendre certains de mes lecteurs en réunissant dans une définition générale commune par le caractère « baroque » de leur œuvre des auteurs dramatiques aussi distants dans l'espace ou le temps que les Espagnols du Siècle d'Or, les Elizabéthains et Claudel. Il est pourtant évident que Shakespeare et Calderon, d'ailleurs à peu près contemporains, sont plus près l'un de l'autre que l'un et l'autre ne le sont de Racine, et que Claudel est plus loin de Racine que de Shakespeare et de Calderon. Même dépouillé d'une part de son exubérance par le goût classique de Camus, le Calderon de la *Dévotion à la Croix* nous apparaît très proche par sa richesse d'invention scénique, sa liberté à l'égard des contraintes du lieu et du temps, ses lignes sinueuses, sa violence mélodramatique, son imprévu dans la démarche, ses sinuosités et ses brisures, sa luxuriance ornementale, des grands dramaturges de l'apogée élizabéthaine. Quant à la filiation artistique et spirituelle des Espagnols à Claudel, elle est éclatante, non seulement quant à la fonction de « propagande » ou pour mieux dire d'apostolat dévolue aux œuvres, mais quant au grand thème de l'invincibilité de la grâce à travers les embûches du péché humain, et l'on sait bien que le *Soulier de Satin* — si proche par le thème de la *Dévotion à la Croix* — peut presque être donné pour un pastiche génial du Siècle d'Or.

Par la dimension des vedettes, l'ampleur de la publicité, la somptuosité annoncée du spectacle, l'importance des capitaux engagés, la présentation de *Dommage qu'elle soit une Putain* au Théâtre de Paris devait être l'évé-

nement de l'année. Au moment où l'on aura cette chronique sous les yeux, cet événement aura peut-être eu lieu, et justifié l'attente pleine de curiosité qu'on avait créée autour de lui. La curiosité aura peut-être même été accrue par le coup de théâtre qui a soudain retardé de plusieurs semaines un spectacle tout prêt, ou qui semblait l'être, puisque le public, un public d'associations, avait déjà été admis à deux soirées « d'avant-première » et que les invités de la générale ont dû être avisés par pneumatique, le jour même, de la nécessité où l'on se trouvait de différer *sine die* les représentations.

Le motif invoqué — la principale interprète brusquement atteinte d'un mal assez grave et transportée dans une clinique pour une opération chirurgicale — était assurément valable et il n'est venu à l'idée de personne de le mettre en doute. Pourtant un certain malaise a été ainsi créé, sinon dans le grand public tributaire de la « presse du cœur » et jouet de toutes les mystifications sentimentales maniées par la publicité cinématographique, du moins dans les milieux « avertis ».

Non pas tant à cause d'un accident de santé tout à fait plausible et du reste confirmé par les informations ultérieures, que du fait de certaines rumeurs avant-coureuses et de certaines des particularités de l'entreprise. Que M. Lucchino Visconti, fils d'une très grande famille italienne, esthète communisant, mais aussi metteur en scène d'un talent exceptionnel auquel on ne peut reprocher de mettre, au service de l'art qu'il aime, les moyens d'une grande fortune, ait voulu monter à Paris un spectacle fastueux, il n'y a rien à dire là-contre. Même si certains metteurs en scène, qui luttent pour s'exprimer par les moyens de leur art au milieu de difficultés matérielles endurées courageusement, ont pu éprouver un peu d'amertume à voir, dans l'aventure, les pouvoirs de l'argent s'affirmer de façon si ostentatoire.

Mais les extraordinaires dépenses engagées et proclamées à des fins publicitaires — ce qui est plus habituel dans le cinéma à la manière de Cecil B. de Mille ou dans les revues à grand spectacle que dans l'art dramatique proprement dit — les décors et les costumes de milliardaire, les soixante acteurs, des millions dépensés en si grand nombre que, selon la déclaration d'un des promoteurs, le spectacle, même joué pendant deux ans devant des salles combles, ne pouvait être amorti, étaient mis, ou plutôt sont mis, au service d'une entreprise dont le sens n'est pas clairement définissable en termes de pur art dramatique.

Il semble qu'il s'agisse d'éblouir le public par la présentation, la plus fastueuse possible, sur la scène, d'une paire de jeunes vedettes cinématographiques — Mlle Romy Schneider et son partenaire M. Alain Delon — invités à jouer à la ville comme à la scène le rôle des fiancés idéaux. Il n'est pas interdit de penser que, pour l'un ou pour l'autre de ces jeunes gens, le passage, de l'écran où ils avaient déjà l'un et l'autre triomphé, à une grande scène parisienne où la technique du jeu et le métier demandé aux interprètes sont tout autres que dans les studios, ait comporté des

difficultés imprévues, et que la maladie soudaine de Mlle Romy Schneider ait été accueillie comme une occasion inespérée de retarder un spectacle pour lequel un ample supplément de répétitions n'était pas inutile.

Ce n'est d'ailleurs là qu'une hypothèse, et l'on jugera aux résultats. Il se peut que le spectacle que l'on nous a promis balaie par sa beauté et sa qualité théâtrale nos perplexités d'un moment. Même dans le cas où nous aurions à applaudir à cette réussite, nous n'en garderions pas moins l'impression d'une entreprise dont les origines et les motivations ne nous ont pas été clairement exposées, ou nous sont exposées dans des termes qui requièrent de notre part, pour être acceptés tels quels, un certain fond de candeur. D'une entreprise qui, du point de vue théâtral, le seul qui nous importe ici, n'apparaît point tout à fait pure. On ne souhaite pas de voir s'étendre à l'art dramatique le style de publicité semi-mystificatrice, poudre d'or et fleur bleue, mis au service de la grande industrie du cinéma.

La Nuit des Rois, de Shakespeare, adaptée par M. Jean Anouilh, fait une carrière brillante au Théâtre du Vieux-Colombier, baptisé pour la circonstance Vieux-Colombier-Jacques Copeau. C'était une bonne pensée que de rendre cet hommage à celui qui joua le rôle que l'on sait dans la révolution théâtrale de notre époque, et l'occasion était particulièrement opportune, puisque à un demi-siècle de distance la chaîne était renouée par le moyen de *la Nuit des Rois*.

Le metteur en scène est cette fois M. Jean Le Poulain, dont on sait la grande habileté et la fertilité d'esprit dans l'invention scénique. Peut-être pourra-t-on lui reprocher d'avoir mis en valeur dans la pièce de Shakespeare les éléments proprement comiques en « gommant » dans une certaine mesure la poésie. Mais cette interprétation, qui n'est nullement illégitime — il s'agit bien d'une comédie — était sans doute celle que lui dictait son propre tempérament, et il faut lui reconnaître aussi le mérite d'avoir fort bien choisi et guidé ses principaux interprètes : Mme Suzanne Flon, qui remporte dans *la Nuit des Rois* un de ses succès les plus convaincants, la très fine comédienne qu'est Mlle Hélène Sauvaneix, M. Alain Mottet, dont le registre s'étend de la tragédie pure (il a été récemment un Oreste remarquable) à la farce, et qui, dans une imitation de M. Jean Vilar qu'il s'est amusé à composer, fait ici le régal des connaisseurs, enfin M. Jean Le Poulain lui-même. Tous ces bons éléments réunis assurent à cette *Nuit des Rois* ce que le génie de Jacques Copeau lui-même — il est vrai que Jacques Copeau était un défricheur — n'avait pu lui donner : la faveur du grand public.

Plus grand encore est le succès de *l'Annonce faite à Marie*, de Claudel, au Théâtre de l'Œuvre. Il y a près de vingt ans, M. Pierre Frank, alors tout jeune metteur en scène, avait su donner à la représentation de ce chef-d'œuvre, le plus pur et le plus plein du grand dramaturge catholique, le style et l'accent qui lui conviennent, sa grandeur lyrique et sa naïveté de mystère. C'était au temps de l'occupation allemande, et le succès

avait été très grand — le premier grand succès de public qu'ait remporté une pièce de Claudel. M. Pierre Frank, qui s'était entre temps détourné non des activités théâtrales, mais de la mise en scène proprement dite, est revenu, pour cette « reprise », au travail d'ouvrier du plateau qui lui avait donné dans les années 40 un si beau sujet de satisfaction. Cette fois encore, il n'a pas lieu d'être déçu. L'accueil a été chaleureux.

Sans diminuer en quoi que ce soit son mérite, remarquons que *l'Annonce* est une œuvre qui *porte* admirablement le metteur en scène et les acteurs à la condition que l'un, et les autres, l'abordent et la conduisent avec la fraîcheur d'inspiration nécessaire. Il émane de cette œuvre une mysticité familière que servent mal, et qui sert mal, les « grandes » mises en scène. La pièce est à sa place à l'Œuvre. Elle n'était sans doute pas à sa place à la Comédie-Française. Les acteurs principaux sont excellents : Mme Danièle Delorme, Mme Loleh Bellon, M. Michel Etcheverry. Faut-il voir une simple coïncidence dans le fait que les principaux interprètes de cette œuvre catholique ont été choisis parmi les militants d'extrême-gauche et les signataires des manifestes progressistes? Ou faut-il penser que les animateurs du spectacle ont cru nécessaire et prudent de pratiquer la politique de balance et d'assurer par l'intermédiaire des interprètes, à une œuvre d'esprit « réactionnaire », les suffrages de la critique de gauche? Ce serait un assez curieux exemple des compromissions auxquelles sont obligés de consentir de nos jours les animateurs de théâtre. Voilà Claudel, admirateur du général Franco, en bien curieuse compagnie politique. Mais ne nous plaignons pas, puisque les acteurs sont bons.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE DES LIVRES

LA FOLLE DES CANAUX

par Marius RICHARD *(Denoël)*

La nouvelle est une réussite beaucoup plus anglo-saxonne ou américaine que française. Très peu de nouvelles en France et c'est dommage. Le nouveau livre de Marius Richard se compose de trois longues nouvelles qui, certes, n'ont pas la concision, le brillant que l'on pourrait souhaiter. Mais un grand amour des petites gens, héros emouvants et pittoresques que sont un vieux clown, un ancien boulanger, une vedette de music-hall font de *La Folle des Canaux* un livre un peu démodé, mais doté d'une certaine truculence populiste et d'un certain charme que lui valent les villes du Nord mouillées et brumeuses, décor des trois nouvelles.

I. DE BURE

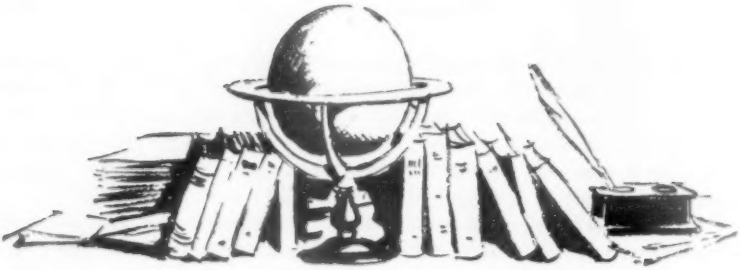
HISTOIRE DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE

par Jean H. PRAT *(Ed. du Tigre)*

Ce gros volume abondamment illustré ne répond pas toujours à ce qu'on était en droit d'en attendre. Disons, sans parler de son style, que sa documentation est un peu superficielle, notamment au point de vue de l'histoire et des monuments. Les chapitres les mieux venus sont ceux qui sont consacrés au meuble.

G. P.

(Suite de la chronique des livres page 171.)



UN SIÈCLE PASSIONNÉ

par Marcel Thiébaut

« Le grand tort qu'ont les journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux, comme si la vérité était jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux. » *Tous les livres anciens*, c'est beaucoup. Mais cette pensée de Montesquieu, citée par Emile Henriot, excuse les lecteurs d'aujourd'hui qui, banderillés par les critiques aux aguets de l'actualité, délaissent les meilleurs écrivains de jadis.

Cette idée tourmentait Larbaud, il y revient à plusieurs reprises dans son journal. Il n'est pas de vraie culture, dit-il, qui ne s'appuie sur le passé et, si l'on ne connaît pas les princes disparus, on ne peut ni rejeter, ni parfaitement goûter les œuvres modernes. Par malheur, lorsqu'ils ont atteint l'âge de la libre dégustation, la plupart des lecteurs, négligeant les manuels dont ils ont conservé un fâcheux souvenir de fièvre et d'examen, se sentent privés de guides et ne sachant comment orienter leur curiosité choisissent l'abstention.

Le livre d'Emile Henriot sur le XVIIIe siècle qui vient de paraître [1] est de ceux qui remédient à cette carence. On prendra plaisir à lire ces études amusées et subtiles, exemptes de tout pédantisme, bien qu'étayées sur de très longues et patientes lectures, où maints écrivains du « premier rayon », parfois négligés aujourd'hui, en dépit de la gloire de leur nom, sont brusquement tirés de réserves poudreuses pour nous livrer, toutes fraîches, leurs pensées et leurs passions.

Ce ne sont pas de ces grands portraits en pied, où le critique présente le panorama complet d'une vie et d'une œuvre, mais des articles écrits pour un journal à propos de la réédition d'une œuvre ou de la publication de quelque thèse littéraire. Le sens dans lequel le feuilleton (honneur à de pareils feuilletons !) est orienté est donc imposé par une sorte d'actualité rétrospective. Mais lorsque, successivement, par dix-sept arti-

1. *Courrier littéraire : Le XVIIIe siècle* (Albin-Michel).

cles un essayiste a jeté sur Voltaire, comme c'est ici le cas, dix-sept coups de projecteur, il n'est pas bien loin, j'imagine, d'avoir écrit tout ce qui lui tient à cœur sur le sujet. Au reste, même lorsqu'il n'a pas l'occasion de revenir si souvent à la charge, Emile Henriot ne manque jamais de lire tout l'œuvre de l'écrivain qui resurgit par un seul ouvrage. Il le fait par devoir professionnel et Dieu merci davantage encore pour son plaisir. « Dieu merci », car on ennuie les autres, dans notre métier, quand on s'est ennuyé, à moins de se lancer dans le pamphlet, ce qui n'est guère tentant lorsque l'adversaire est enterré depuis deux siècles. Aussi, même dans les études les plus courtes, l'essentiel est presque toujours dit dans ce livre sur l'auteur visité.

***

Ainsi, article par article, se reconstruit devant nous l'histoire littéraire d'un siècle dont Faguet, qui l'aimait, redoutait qu' « au regard de la postérité, il ne semblât peu à peu s'amincir entre les deux grands siècles dont il est précédé et suivi ». Crainte dont on n'oserait affirmer qu'elle paraisse aujourd'hui tout à fait injustifiée. Mais le dernier mot n'est pas dit ; la faveur dont jouissent les morts est aussi mobile que celle accordée aux vivants.

C'est un fait acquis aujourd'hui que le XVIIIe siècle est né avant terme et la publication des ouvrages capitaux de Paul Hazard sur *La Crise de la Conscience européenne de* 1680 *à* 1715 fournit à Emile Henriot une excellente occasion de le rappeler. Oui le XVIIIe siècle s'ouvre avec des gens du XVIIe, avec Bayle, Fontenelle et Saint-Evremond qui commencent d'instruire le procès du Christ et de prédire un paradis très terrestre, ruisselant de vertu. Bataille et prophéties qui occuperont presque tous les écrivains d'un siècle auquel on doit reconnaître de ce point de vue une belle unité. Le suprême assaut qui conduira à la Révolution et à la Terreur ne sera donné que sous Louis XVI, mais tous les brûlots étaient déjà lancés, discrètement mais sûrement, au Temps du Roi Soleil.

L'abbé de Saint-Pierre, évoqué par E. Henriot, édifia une bonne partie de son système (18 volumes) au XVIIe siècle. Il pensait tellement à faire régner le bien qu'il inventa le mot *bienfaisant*. Il croyait au progrès indéfini et à l'impôt proportionnel. Il voulait tout réformer, même l'orthographe. Il trouvait les arts inutiles et je pense que si on l'élut à l'Académie ce fut par goût du paradoxe. Il était tellement en avance sur son époque qu'il inventa la Société des Nations. On en rit beaucoup et tout le monde jugea le projet irréalisable, si bien que nous devons nous demander de quel côté soufflait l'esprit de prophétie : dans le cerveau de l'abbé ou chez ses critiques. On ne s'inquiéta de ses idées que le jour où il écrivit de Louis XIV qu'il ne méritait pas le nom de Grand. C'était au lendemain même de la mort du roi ; comme beaucoup de gens approuvaient l'abbé on fit assez de bruit

là-dessus pour que le Régent décidât de le chasser de l'illustre assemblée. L'initiative parut pittoresque, venant de celui qui précisément avait fait casser le testament de Louis XIV. L'Académie, éprise de logique, et pensant à l'avenir, protesta, mais vainement : et quand Charles Irénée Castel Saint-Pierre mourut, son successeur se vit refuser le droit de prononcer l'éloge de cet abbé pacifique et perturbateur.

Après un abbé prophète, voici un abbé amoureux. Je suis éperdu de gratitude à l'égard d'Emile Henriot lorsque je le vois repousser à la pointe de la plume les sourciers qui tiennent absolument à retrouver dans *Manon Lescaut* l'histoire de la fille Frojet, comme si l'abbé Prévost avait besoin qu'on lui soufflât une aventure d'amour, lui qui, après avoir quitté le cloître, eut assez d'adresse, voyageant beaucoup, pour trouver toujours une femme dans chaque port. C'était un homme de combinaisons audacieuses, que la police rechercha plusieurs fois. Mlle Engel, dans une de ses plus récentes biographies, avance qu'il se fit protestant puis redevint catholique et réussit chaque fois à toucher une prime. Ce qui est sûr c'est qu'amoureux à maintes reprises il dut l'être une fois sincèrement, car on n'écrit pas Manon Lescaut si l'on n'a vraiment aimé une Manon, et, en ces matières, on ne peut puiser l'inspiration que dans une expérience. Paul Hazard a soutenu que *Manon* était un roman janséniste ; mais il comprenait mieux les idéologues que les romanciers. Il est vrai qu'il y a de la pureté de sentiment dans *Manon,* mais cette pureté-là un écrivain n'y est sensible que lorsqu'il a pris assez longuement l'habitude de s'en éloigner. Il y aurait un joli parallèle à écrire entre l'abbé Prévost et Katherine Mansfield.

Il reste piquant que le XVIIIe siècle ait dû à un moine son seul roman d'amour, car, il faut bien l'avouer, il y a beaucoup de ridicule dans l'unique ouvrage concurrent, *la Nouvelle Héloïse*. Mme de Wolmar nous fait sourire aujourd'hui, mais lorsqu'elle apparut on vit se déchaîner les premiers « torrents de larmes ». Fâcheux présage pour les contemporains, ils se révélaient vulnérables à l'emphase. On décide, d'ordinaire, d'après les écrits de ce siècle que ses amours, avant Rousseau, furent de tête plutôt que de cœur. C'est bien en effet ce dont pourraient nous convaincre la plupart des auteurs, et, lorsque Voltaire écrit : « Il me semble que je ne suis nullement fait pour les passions », on dirait qu'il se déclare pour tous ses confrères. Mais je ne pense pas que cette sécheresse sentimentale des écrivains ait engagé leurs contemporains. Il est bien vrai que les souvenirs de la Régence et de son libertinage se sont condensés autour des encriers pendant soixante ans. Mais les modes littéraires n'avaient pas encore d'influence profonde, et autour d'un duc de Richelieu, prince des libertins, nous voyons plusieurs Mme Michelin, tendres jusqu'à la consomption ou au suicide. D'ailleurs les masses prennent leur temps avant de protester contre la tyrannie ou le prestige des officiels. La fin du siècle fera presque simultanément une révolution pour l'amour et une autre pour la liberté.

***

Il est un homme pourtant en face duquel, au chapitre du sentiment, on peut hésiter d'abord à se prononcer, c'est Marivaux.

La vie de ce peintre de l'amour semble avoir été paisible. Quelques amies pour le repos : Mme du Deffand, Mme Geoffrin. Il n'est même pas certain qu'il ait été l'amant de Silvia, son interprète, l'étoile de la Comédie italienne. De son mariage avec une demoiselle Martin, de Sens, dont le nom inspire confiance et le prénom surtout (Colombe) nous ne savons rien. Depuis Larroumet, au reste, la provision de détails biographiques reste assez mince. Pourtant on sait que Marivaux vécut les trente dernières années de sa vie avec Mlle de Saint-Jean, qui semble lui avoir assuré le coucher et le couvert ; d'une période de prospérité passagère il n'avait conservé que quelques beaux meubles et une garde-robe bien fournie dont Mme Durry a retrouvé l'inventaire. Il n'est pas à négliger : vestes de draps d'or ou d'argent, de Cirsaca en tissu des Indes, soixante-douze chemises de toile fine garnies de mousseline, robes de chambre de soie, d'indienne, de perse, de damas, trois épées élégantes, « défroque pimpante, soyeuse, pailletée à s'y faire peindre par Watteau », écrit Henriot qui rêve sur la destinée de ce « vieil homme triste, susceptible et pauvre qui se survit ». *Le dandysme,* ajoute-t-il, *peut être un héroïsme.*

A propos de son théâtre Voltaire écrivait : « C'est un homme qui pèse des œufs de mouche dans des balances en toile d'araignée. » *En principe c'est assez exact,* concède Emile Henriot, qui corrige d'ailleurs l'acidité de ce jugement par des réflexions pertinentes sur ce qu'il peut y avoir « d'ingénieux, de fin, d'ému, de tendre ou de profond » dans les comédies de Marivaux.

Pour spirituelle qu'elle soit, la pique de Voltaire m'inspire moins de sympathie. Songeant au *Jeu de l'Amour et du Hasard,* Henriot s'écrie : « Voilà la merveille ! » A n'en pas douter. Mais je voudrais m'arrêter, comme il le fait, à la célèbre phrase de Silvia, découvrant enfin que le valet qu'elle croit aimer est en réalité Dorante : « Ah ! j'avais grand besoin que ce fût là Dorante ! » *Un des plus beaux cris qu'on ait jamais poussés sur un théâtre,* juge Henriot *et qui fait passer un petit frisson au creux du dos.* Pourquoi ce frisson ? *J'y ai réfléchi,* conclut le critique, *sans trouver la raison.*

Mais la raison est que l'auteur, pour une fois, nous a révélé officiellement son secret. Marivaux, comme Giraudoux, n'aima vraiment que les jeunes filles. Il goûtait ces heures de trouble où tout se brouille dans leur cœur, tandis que leur esprit en est encore aux grandes manœuvres de l'idéal. Le théâtre de Marivaux, tout entier se joue en deçà de l'instant où la sensualité s'est officiellement déclarée. Le « J'avais besoin » c'est l'arrivée à la frontière, à la limite que Marivaux ne veut pas dépasser ; au-delà c'est l amour physique qui attend, les étreintes, les orages, les passions, la fatigue, parfois le malheur. Silvia, si elle avait cédé à Arlequin et non pas à Dorante aurait été contrainte d'avouer, de s'avouer à elle-même qu'elle

allait coucher avec un valet et que sa bataille poétique était simplement une rafale de désir. Or on ne couche pas chez Marivaux, sauf dans les extravagantes mises en scène de Planchon. On ne couche pas, on rêve, on fait la coquette, une coquette du cœur, et l'on reste attentive à toutes ces nuances, ces quarts de ton auxquels on cessera d'être sensible quand on aura franchi la frontière de la petite phrase. Avant elle c'est le monde de Mozart et de Marivaux avec sa gaieté tendre et aérienne, après... c'est la violence, la simplification sauvage, le royaume de M. Henri Bernstein, et de beaucoup d'autres.

Et voilà peut-être pourquoi Marivaux avait cette garde-robe de Watteau, la grande tenue de parade de ceux qui veulent plaire, sans tenir à posséder. Sans doute l'élégance n'est-elle pas la propriété exclusive de ces amants des heures indécises, mais il est vrai aussi que les don Juan ne sont pas si soucieux d'amasser les « culottes de lustrine à mosaïque et les habits de camelot gris blanc doublé de fourrure ». Ils prennent volontiers la tenue de campagne qui permet de passer à l'action... et à la situation de propriétaire où l'on se contente, sans penser à malice, de vieilles robes de chambre.

Marivaux avait les préférences et les dons qu'il fallait pour devenir un précieux — et si son théâtre est le plus souvent autre chose qu'œufs de mouches et toiles d'araignée c'est qu'inventeur de Silvia, il était aussi le découvreur de Marianne. Car Marivaux a été un romancier de mœurs et cet homme qui, dramaturge, tient plus à son siècle par la musique et les comparses que par les premiers rôles, est au contraire tout entier de son époque lorsque, romancier, il peint des tableaux de mœurs et découvre le réalisme. *La Vie de Marianne* ce sont déjà des *Tableaux de Paris*, et la lointaine annonce des *Nuits de Paris* de cet anti-Marivaux débraguetté que fut Restif de la Bretonne.

***

Dans cette voie du réalisme, Marivaux avait eu un précurseur, Lesage — pour ne rien dire du lointain Furetière. *Gil Blas* est aussi un roman de mœurs, un roman qui introduit le lecteur dans tous les milieux et soulève le toit de nombreuses demeures (exercice auquel s'était livré déjà le *Diable Boiteux*).

Ecrit au fil des années — pendant vingt ans de fil d'années — et publié par tomes espacés, le troisième volume valut à son auteur un succès d'actualité. C'est qu'il révélait les intrigues et coquineries diverses qui s'organisaient autour d'un favori politique, le duc de Lerme. Lesage écrivait « duc de Lerme », le public comprenait Régent ou mieux encore Dubois, et applaudissait. Succès qui révéla à quel point l'attente des lecteurs poussait déjà les écrivains dans la littérature de combat. Deux fois dans sa vie Lesage gagna sur le même numéro. En portant à la scène *Turcaret*, il combla une autre attente : il tira sur les gros financiers. Par son réalisme la comédie fait date dans notre littérature, mais elle nous semble lourde

aujourd'hui. Ce qui fit son succès c'est qu'elle se présentait comme une dénonciation. L'air du temps fait souvent les succès de théâtre.

Pour revenir à *Gil Blas* Emile Henriot loue Lesage d'avoir peint là un héros double. Les caractères entiers du théâtre classique se voyaient relayés par l'apparition de personnages complexes, en l'espèce d'un personnage mi-partie, un peu vertueux, un peu fripon. Je ne suis pas aussi sensible que lui à ce trait. Si le caractère de Gil Blas est mobile c'est qu'on l'introduit dans un romain à tiroirs. Comme le Nimbus du *Figaro* Gil Blas exerce tous les emplois et l'auteur lui prête chaque fois le caractère qui convient le mieux à la nouvelle intrigue où il l'engage. La fluidité de son humeur, n'est pas subtilité d'auteur, mais commodité de fabricant. L'influence littéraire de *Gil Blas* je la vois plutôt s'exerçant dans la formation de ces Scapins de la société du XVIIIe siècle, prêts à tout faire, mobiles, spirituels, vaguement coquins, périodiquement journalistes qui finiront pas se fixer dans le héros modèle du genre, Figaro. La spécialité du XVIIIe siècle n'est pas la psychologie (romancier, Marivaux lui-même n'a pas créé de types, de personnages). Sa passion c'est de démonter les ressorts de la société et de préparer l'installation d'une autre mécanique. Ses écrivains ne se soucient guère de sonder les cerveaux ou de palper les cœurs, ils courent, inventent la vitesse, s'enflamment pour des entreprises, des idées. Même Marivaux dramaturge ne songe pas à démonter des caractères, il rêve sur un état, l'état de grâce de l'amour qui ne se connaît pas.

⁂

Quand nous pensons à Montesquieu un titre redoutable surgit devant nos yeux, *L'Esprit des Lois*. C'est un grand livre mais il n'est pas tentant. Dommage que l'on songe plus rarement aux *Lettres Persanes,* ouvrage encore plaisant aujourd'hui, tout en fins coups de patte contre le régime, en apologues déjà voltairiens, en évocations hypocritement voluptueuses. M. le conseiller au Parlement appréciait *Les Mille et une Nuits* tombées la veille des mains de Galland, un des livres que le siècle devait aimer et qui ne contribua pas peu à répandre le goût des turqueries et des bibelots d'Orient. (Galland, comme les Goncourt, a beaucoup fait pour la fortune des marchands.) M. le conseiller goûtait donc les plaisirs de la vie : il aimait les femmes, l'amitié, les vins fins, les voyages et son beau domaine de la Brède. Qu'il fût un sage épicurien on n'en pouvait douter, quand on avait lu ses lettres à l'abbé Guasco, connues d'ailleurs depuis plus de cent ans. Propriétaire heureux Montesquieu accordait à la Brède un satisfecit souriant « C'est le plus beau lieu du monde... La nature s'y trouve en robe de chambre et au lever de son lit. » Faut-il voir là une protestation contre Louis XIV que Montesquieu n'aimait pas et un refus de ses nobles parterres ? C'est, en tout cas, la profession de foi d'un homme qui se plaît chez lui.

Ayant relu ses *Pensées, Fragments inédits* et divers textes révélés vers 1900 par la Société des Bibliophiles de Guyenne, Emile Henriot trace un

aimable portrait de Montesquieu rencontré sur ses terres « en chapeau de paille et sabots » ou lisant le soir *Manon Lescaut,* devant une vive flambée de sarments. Il pardonnait les erreurs de cette fille car « l'amour est toujours un motif noble ». Sur ce chapitre il était toujours indulgent et de la Camargo, critiquée pour ses danses trop lestes. « C'est notre faute si elle nous plaît tant ! » répondait-il. Quand ses maîtresses ne l'aimaient plus, le conseiller se consolait par une heure de lecture et en cherchait d'autres. Il ne croyait pas à la Providence, mais s'en passait très bien. A Naples quand il vit bouillir le sang de saint Janvier il nia le miracle et édifia aussitôt une explication toute physique pour expliquer le phénomène. D'ailleurs il ne mettait pas en doute la bonne foi des religieux, car il était tolérant.

Sans doute, si l'on veut donner à Montesquieu sa juste place, faut-il d'abord voir en lui l'architecte de constitutions, sur lesquelles maintes nations ont étayé depuis lors des années de quiétude, mais on ne doit pas oublier qu'il fut un des tenants d'une cause chère à tout son siècle, celle du bonheur. Jamais aucun temps ne se soucia aussi vivement d'être heureux, et en somme il y parvint. Lisez ses romanciers, ses mémorialistes, ses dramaturges ; ce qu'ils nous proposent ce n'est pas l'angoisse, c'est la gaieté, c'est le sourire. Refusant le dogme de la chute, ils croient à la bonté naturelle de l'homme. C'est un pari mais il vaut l'autre et apaise les visages.

Le peuple lui-même, si l'on compare sa condition à celle du siècle précédent, voit s'éloigner les périls majeurs : les grandes persécutions, la famine. L'historien Lenôtre rêvait volontiers là-dessus : « A la veille de la Révolution, disait-il, jamais la France n'avait été si prospère. Ni si tranquille, ni si polie, ni si débonnaire. On peine à s'expliquer la fin. »

Cette fin sanglante sur laquelle l'historien se penchait si passionnément qu'elle finit par lui donner une maladie de cœur [1], est-ce « la faute à Montesquieu, la faute à Voltaire » ? La faute des philosophes ? Pas du tout, ils étaient eux aussi tolérants et débonnaires. On peut lire les premiers écrits politiques de Mirabeau, ce n'est encore que prudence et sagesse. Si l'aventure chavira dans le sang, c'est que d'autres hommes parurent, aussi intolérants que leurs maîtres l'étaient peu, avides de pouvoir et souvent d'argent, implacables par nature et pressés de faire carrière. Ce dont ils auraient été bien empêchés, si Louis XVI avait eu du caractère. L'antiquité, le croirait-on, joua aussi son rôle dans l'affaire. Montesquieu lui avait demandé des leçons d'énergie, de grandeur ; le milieu du siècle la classa produit de luxe, réservoir d'églogues et de bergers à pipeaux ; les Montagnards ne songèrent plus qu'à Brutus. Certains d'ailleurs gardaient pour eux le nom qui les hantait, César. Un autre devait s'en saisir, à leur place.

1. Je ne l'invente pas. Lenôtre en était convaincu. « J'ai trop vécu dans les prisons et au pied de la guillotine. » Où l'on voit que l'histoire est une occupation plus dangereuse qu'on ne croit.

***

Emile Henriot, chevauchant maints ouvrages, pur-sang de l'édition ou lourds percherons, suit Voltaire dans tous ses périples. Gilbert Pignet lui offre des jalons pour restituer la vie amoureuse. F. Allizé, en 1922, a évoqué dans la *Revue de Paris* la piquante Pimpette qui occupa les dix-neuf ans du jeune Arouet. Page de l'ambassadeur de France à La Haye celui-ci s'éprit de cette demoiselle qui venait le retrouver habillée en garçon. On coupa court à l'aventure. Mais la mère, qui avait lu les missives du soupirant, en apprécia le style et comme elle dirigeait une gazette, les publia pour la gloire des lettres. Bien souvent par la suite l'écrivain, qui savait mentir, se plaignit bruyamment qu'on eût fait paraître une de ses œuvres sans son consentement. Pour une fois ce fut vrai et il garda le silence. Et c'est ainsi qu'on doit compter parmi les premiers imprimés de Voltaire ses premières lettres d'amour.

Mlle de Livry mérite aussi d'être citée. Ayant quitté Voltaire pour un de ses amis elle lui laissa cet avis de rupture : « Si M. de Genonville m'a enlevée, c'est que nous avons pensé tous les deux que si je restais plus longtemps avec vous, vous ne feriez jamais plus rien. Je vous laisse aux neuf Muses. Adieu. » Aux temps romantiques une épouse allemande devait prendre une décision d'une autre sorte. Son mari était poète, elle l'aimait ; un jour elle jugea que son génie était tari. Il fallait lui donner un moyen de renouveler son inspiration, en lui offrant une émotion forte. Héroïque, elle se suicida.

On croit n'avoir plus rien à apprendre sur l'osseuse Mme du Châtelet et l'on décide que Voltaire ne fut lié à elle que par l'amour des mathématiques. C'est qu'on a lu trop vite : elle avait un tempérament volcanique qui satisfit longtemps le philosophe. Un jour il s'en fatigua et se déroba au déduit. Son abstention ne suffisant pas à éclairer son ardente compagne, il s'expliqua en vers :

Si vous voulez que j'aime encore
Rendez-moi l'âge de mes amours...

Mme du Châtelet s'inclina et choisit un remplaçant, Saint-Lambert. Ce qui ne lui réussit pas.

Quant à Mme Denis, la nièce de l'écrivain, « veuve rebondie », on a cru longtemps qu'elle se contentait de gouverner la maison de Voltaire. Il y a vingt ans seulement que notre ami Jean-Aubry, en publiant les « *Lettres à madame Denis* », apporta une précision supplémentaire : la veuve gouvernante couchait avec son oncle. En matière d'amour Voltaire préférait simplifier sa vie.

Emile Henriot a eu le courage de lire le *Temple du Goût* « petit monument de doctrine » où Voltaire révélait ce qu'en littérature il faut aimer. Ce jour-là il eût mieux fait de surveiller ses coupes de bois. S'il aime les

grands classiques Voltaire ne peut se tenir de les corriger. Que Racine n'a-t-il fait ceci et Corneille cela ! Régent impitoyable, il voudrait aussi réduire Rabelais et Marot à quelques pages, et on le voit condamner également le château de Versailles et les cathédrales « gothiques ». Comme nous savons qu'il méprisait Dante et fulmina contre le « goût » de Shakespeare (qu'il avait été pourtant des premiers en France à découvrir) on se rallie au cri d'Emile Henriot « A bas Voltaire ». Il ne l'adresse bien entendu qu'au critique et, pour éviter toute erreur, ajoute « Et vive Sainte-Beuve ! »

Le récit du célèbre voyage à Paris que Voltaire, octogénaire, fit en la dernière année de sa vie est celui d'un triomphe. Tous les Parisiens se mobilisèrent pour l'applaudir. Les Académies et les grands seigneurs venaient l'honorer. On lui présentait des enfants à bénir. Pendant trois mois le patriarche s'enivra du vin de la gloire et soudain en mourut. Une cité entière ne s'agite pas ainsi pour un écrivain, fût-il le plus grand de son siècle. Cet enthousiasme populaire ne trouvez-vous pas qu'il éclaire sur le caractère véritable de la royauté de Voltaire ? L'élite admirait son génie, le roi de Prusse le traitait en cousin, mais le peuple qui l'acclamait ignorait son œuvre, hors ces brochures, ces libelles, ces « rogatons », ces journaux-miniatures où Voltaire, généreux toujours et de premier mouvement courageux, avait attaqué les abus, défendu les innocents. Le grand spectacle organisé par Paris ce fut l'apothéose du roi des journalistes. La première apothéose, car il y en eut une seconde : le 4 juillet 1791, tout le peuple de Paris conduisit les cendres de Voltaire au Panthéon. On sait que le peuple ne donne ainsi des airs de messe aux enterrements que pour les champions de sa cause. L'art seul n'agite pas les foules. Personne pour Baudelaire mort, pour Verlaine mort ! Mais on suivit très religieusement la dépouille du patriarche, juchée sur un char à l'antique, que tiraient douze chevaux blancs de l'écurie Franconi. Vingt-trois ans plus tard, quand le Panthéon redevint église et fut rendu au culte, les cendres de Voltaire et celles de Rousseau se trouvèrent en danger. Les prêtres réclamaient leur expulsion. Le Roi n'osa pas. Sous Napoléon III le curé de Sainte-Genevière gémissait encore. Il se plaignait de devoir célébrer la messe au-dessus de ces damnés « Mais croyez-vous donc, monsieur le curé, répondit l'Empereur, qu'à eux aussi cela leur soit très agréable. »

Son prodigieux pouvoir sur l'opinion, on sait que Voltaire ne réussit à l'exercer qu'en préservant jalousement son indépendance. Ce ne fut pas facile ; pour parler librement il faut être libre, nécessité qui fit de Voltaire un voyageur malgré lui : ses exils ont été des fuites, ses déménagements des précautions. Si l'un des traits les plus caractéristiques du XVIIIe siècle, l'avènement des écrivains, est symbolisé par la royauté de Voltaire, il faut ajouter que ce trône le philosophe ne le conquit pas sans peine. Emile Henriot, comparant les persécutions dont Rousseau et Voltaire furent l'objet, estime à juste titre que si Rousseau gémit davantage,

ce fut Voltaire le plus maltraité. On oublie ses mésaventures parce qu'il avait l'art et la sagesse d'en tirer des récits comiques.

Il faut s'entendre d'ailleurs sur les persécutions du siècle. Elles étaient fort gênantes, mais la férocité ne les inspirait pas. Le Régent mit Voltaire à la Bastille mais, l'ayant libéré, le pensionna. On brûla solennellement *Les Lettres Philosophiques* ; ce ne fut pourtant pas un exemplaire de ce précieux ouvrage qui fut livré aux flammes devant le grand escalier du Palais, mais un tome d'obscures *Révolutions d'Espagne*. L'huissier avait préféré garder les *Lettres* pour lui : il admirait Voltaire et se piquait de bibliophilie. Il en fut ainsi tout le long du siècle et M. de Malesherbes, « directeur de la Librairie », aimait fort les philosophes qu'il devait censurer. Il reste vrai que Voltaire, Morellet, Marmontel, Diderot, Mirabeau, la Harpe ont été en prison. Mais le régime y était doux et leur captivité fut de courte durée. Quand la liberté lui était rendue l'auteur terminait le manuscrit interrompu et finissait toujours par le publier.

Emile Henriot aime Voltaire et il en trace un beau portrait équitable et chaleureux. Nous ne nous lancerons pas derrière lui dans l'éloge de ce génie passionné, épris de justice et de liberté. Nous admirons son esprit, son étincelante intelligence et ce style ailé d'une illuminante clarté. Son universelle curiosité semble rassembler toutes les aspirations d'un siècle qui voulut tout savoir et devait lancer, comme bouquet de son feu d'artifice, les nombreux tomes du plus éblouissant des dictionnaires. Voltaire se passionna également pour les lettres, l'histoire, la tragédie, la philosophie et j'en passe. Inventeur de la polygraphie il disait drôlement de lui-même qu'à Bergame, il aurait écrit la vie d'Arlequin... Et à n'en pas douter il l'aurait réussie.

Emile Henriot me paraît départager très justement le mort et le vif dans cet œuvre immense : les parties mortes c'est le secteur poésie et tragédie, le vif ce sont les *Contes, le Dictionnaire philosophique* (une partie tout au moins) et le *Siècle de Louis XIV* (que j'admire moins vivement que lui sans méconnaître ce qu'il représente de neuf dans l'histoire de l'Histoire). Dans le reste il faut faire des coupes claires pour dégager les beaux arbres. Ce qui est vrai aussi, E. Henriot le dit fort bien, c'est que Voltaire fait partie de nous-mêmes et que tous nous raisonnons, plus ou moins, Voltaire, même quand nous n'y pensons pas — comme les marchandes de légumes sont aristotéliciennes sans le savoir.

Cela dit, je l'avoue, ce n'est pas un des auteurs auxquels je reviens avec le plus de plaisir. Certes, il est notre maître et nous vivons sur son héritage, mais, héritiers repus, nous lui en voulons parfois de n'avoir jamais pénétré dans les zones profondes : c'est un elfe, moins la poésie qu'on prête à ces êtres gracieux, jamais un mineur de fond. On se distrait en lui, mais en lui on ne se console pas. Dans les moments de mauvaise humeur on est près de lui reprocher cette lumière trop parfaite qui enveloppe son univers : la vie est aussi ombre et clair-obscur. N'insistons pas, il n'y a que trop de marauds pour insulter les dieux. Et ce qu'on

peut lui reprocher tout en l'aimant, c'est ce qu'on peut objecter à son siècle. Il est aérien, il est délicieux, mais il a tellement théorisé sur l'humanité et son bonheur, sur les idées et les lois et les constitutions qu'il ne lui est plus resté de temps pour s'occuper de ce qu'il y a de plus profond, de plus personnel, de plus important peut-être dans les esprits et les cœurs.

⁂

Bien entendu cela n'est pas vrai de tous les écrivains et artistes de cette époque, ce serait trop facile. Marivaux, nous l'avons vu, patine sur les rives de la musique. Et Rousseau... ? Mais ne sortons pas du cadre qu'on nous propose. Emile Henriot réserve Rousseau pour un tome second où figureront à ses côtés Rivarol, Bernardin de Saint-Pierre, Chénier ; le siècle alors prend un autre visage.

Mais il n'est pas besoin d'attendre ces pionniers d'une autre génération pour trouver des originaux qui n'ont guère ou pas du tout l'esprit de leur temps. Je pense d'abord à Vauvenargues, qui a place dans ce premier livre d'Emile Henriot. Stoïque sans être stoïcien, Vauvenargues le solitaire a le respect des passions et le goût des grandes actions comme Stendhal, le culte de la volonté comme Vigny. Officier et qui fit de rudes campagnes, il est patriote à une époque où on ne l'était guère et, en toutes circonstances, grave comme Hamlet. Ses écrits ne sont pas une invitation au plaisir, mais un tonique contre le malheur.

Voltaire fut son ami. Emile Henriot s'est arrêté longuement à la bibliothèque d'Aix, la fameuse Méjanes, devant un livre de Vauvenargues (*La Connaissance de l'Esprit humain*) amicalement annoté par le seigneur de Ferney. Que Voltaire ait si profondément admiré l'officier épris de la noblesse des armes et sa « belle âme sublime » et le lui ait écrit, voilà qui fait rêver. Le patriarche n'aurait-il pas simplifié son effigie pour ne troubler personne et gagner du temps ?

A ce jeu, après tout, il n'aurait pas été seul. Depuis longtemps je crois voir derrière le Diderot des portraits officiels un double qui ne lui ressemble pas. Celui-là c'est le logicien, le savant, l'encyclopédiste. Mais le *Neveu de Rameau*, le *Songe de d'Alembert* et maints autres écrits ont fait passer pour moi sur le devant de la scène un Diderot d'une tout autre humeur, un visionnaire de la science et de la nature, un prestigieux jongleur de paradoxes, un Ariel peuple qui échappe aux épures de son temps. Il est l'extrême pensée de son siècle, mais sur le point de s'en dégager comme un aviateur qui va quitter la piste. Au reste le Diderot des heures d'encyclopédisme orthodoxe n'a-t-il pas écrit un jour, ce qui est inquiétant pour un pur rationaliste : « Il y a des choses de pressentiment qui se sentent et ne se calculent pas » ? Parfois, dans ses lettres, des pensées se glissent qui paraissent émerger de ces zones obscures où la pensée s'élabore mais ne se saisit pas. Sa verve même, qui est prodigieuse, ne rend pas le même son que celle de Voltaire ou plus tard de Beaumar-

chais. Elle n'est pas mouvement de théâtre, mais fusée de confession, impulsion du cœur. Aussi cet écrivain clair, ce gros mangeur, ce brave homme m'apparaît-il cerné de mystère. On ne peut douter qu'il ait aimé la mécanique, la logique, la vertu et même « l'art moral », celui de Greuze hélas ! Mais, bien souvent, lorsqu'il pousse en avant un solide argument de raison il me semble le voir entouré d'une tremblante bordure d'argent, rayonnement éclatant d'une autre pensée qu'il n'a pas démasquée.

Que de raisons aussi d'imaginer la vraie vie de cet intarissable causeur réfugiée dans les heures de silence et dans les marges ! Emile Henriot cite des lettres impétueuses et tendres adressées par le fils du coutelier à Anne-Toinette la dentellière qu'il épousa. La signature est un long baiser « Ton ami, ton époux, ton amant, D. Diderot. » Mais Toinette se révéla vite une mégère et une sotte de la plus agaçante espèce. Diderot dut s'abriter en hâte dans le travail... et dans les bras de Sophie Volland. Les célèbres lettres qu'il lui adressa et qu'on a cru longtemps inspirées par une très pure amitié, André Billy a prouvé qu'elles n'étaient pas du tout inspirées par un amour platonique. Le philosophe, d'ailleurs, se cachait soigneusement pour les écrire. Quant à ses ouvrages de pénombre, il ne les laissa pas publier de son vivant. On pressent maintes prudences chez cet homme impétueux.

D'autres personnages, célèbres encore ou maintenant oubliés, passent dans le livre d'Emile Henriot, le marquis d'Argens qui courut jusqu'à Constantinople pour fuir sa famille, faillit être empalé en Alger, fit beaucoup la guerre et beaucoup l'amour, écrivit soixante volumes, devint directeur de la classe des lettres à l'Académie de Berlin et, las de tant voyager répondit, un jour à Frédéric II qui lui demandait : « Comment gouverneriez-vous si vous étiez à ma place ? — Sire, je vendrais bien vite mon royaume pour acheter une bonne terre en France. »

Soixante volumes ! On écrivait beaucoup à l'époque car on commençait à écrire pour vivre. Fréron, l'ennemi de Voltaire, en commit, paraît-il, cent quatre-vingt-dix-sept. Il n'en est resté qu'un quatrain et il n'est pas de lui ; un quatrain qui l'illustra en l'écrasant (*L'autre jour au fond d'un vallon...*) Moins prolixe le charmant président de Brosses, aux côtés de qui nous voyageons avec Emile Henriot en Italie n'écrivit pas, je viens de l'apprendre, ses fameuses lettres dans les auberges transalpines. C'est à Dijon, en les composant, qu'il vécut le plus chaleureusement à Rome. De la Bourgogne nous passons en Prusse pour retrouver Frédéric II et sa sœur, deux grands écrivains de langue française, ce qui prouve assez, quoi qu'en pensent les offices culturels, qu'il ne suffit pas de bien parler notre langue pour chérir notre pays.

Parmi d'autres il est un personnage qu'Henriot nous a donné le goût de mieux connaître : il s'agit de Gueullette le magistrat, il aimait tant le théâtre qu'il finit par y passer sa vie. *Ses Notes et Souvenirs sur le Théâtre italien* font curieusement revivre les Arlequin et les Silvia — braves gens

très paisibles tous très prolifiques, comme les chanteurs montmartrois. Mais ce qui nous étonne plus que ce goût des comédiens et des coulisses c'est la tranquillité, la curiosité un peu gourmande avec laquelle Gueullette, amateur infatigable de fêtes galantes, assistait aux exécutions capitales. Emile Henriot signale à ce sujet le volume d'Anchel « *Crimes et Châtiments au* XVIIIe *siècle* » qui m'avait naguère, moi aussi, beaucoup frappé. On y voyait que les contemporains de Mme de Pompadour et de Watteau étaient aussi friands de supplices que les Chinois. Réussit-on jamais à connaître un siècle ? Cette question de sceptique vient un instant de me troubler. Mais ce n'est qu'une taquinerie du Malin. Oui, si l'on ne peut tout embrasser, on réussit pourtant à dégager l'essentiel. Et ce livre-ci le prouve que nous quittons, gagné une fois de plus au « siècle des lumières » qui repousse toute ressemblance avec les autres par la force d'une triple alliance qu'on ne devait plus revoir : de gaieté, d'intelligence et d'esprit.

PARMI LES LIVRES :

CHRISTIANE ROCHEFORT, JOSEPH KESSEL, CHRISTIAN MURCIAUX, ROGER CUREL, JEAN HOUGRON

Les énormes cités qui, gratte-ciel contre gratte-ciel, surgissent autour de Paris au milieu de terrains défoncés, ne portent pas l'esprit du promeneur à la gaieté. Cela vaut mieux sans doute que des taudis, mais... Ecoutons Christiane Rochefort, dont *le Repos du Guerrier* connut de gros tirages. — Elle leur consacre son nouveau roman, *Les Petits Enfants du Siècle* (Grasset).

« *Je suis née des Allocations et d'un jour férié dont la matinée s'étirait, bienheureuse, au son de* « *Je t'aime, tu m'aimes, joué à la trompette douce* ». Ainsi débute, acide et rageur, le récit dont Josyane est censée être l'auteur. La législation sociale est, paraît-il, le stimulant sexuel des H.L.M. Excitant efficace. « *Cette cité,* dit Josyane, *c'est pas de l'habitat, c'est de l'élevage.* » Au début, d'ailleurs, l'élevage rapporte. Voyez les enfants Mauvin : « Il y a « *Mauvin télé, Mauvin bagnole, Mauvin frigidaire, Mauvin mixeur, Mauvin machine à laver, Mauvin tapis, Mauvin cocotte minute.* »

Autour des buildings pas d'arbres, la cité a « bouffé » les plus grands ; jeunes Mauvin et consorts se chargent de casser le reste. Batailles, pleurs, hurlements, traversés par les mélodies des radios et les engueulades conjugales qui tombent des étages supérieurs : tel est le climat de ce riant ensemble architectural.

La vie de Josyane enfant n'est pas drôle. Elle soigne, nourrit, lave ses petits frères-sœurs, la mère étant « trop occupée ». Trop de travail, trop d'emm... Quand, adulte, elle y pense, c'est pour éclater de fureur, ou geindre dans le style de Zazie. A onze ans elle s'est éprise d'un maçon ita-

lien, mais à quinze c'est un vaillant petit Français qui l'aura. « Il se coucha sur moi. J'hésitai quelques secondes, je n'avais pas tellement d'opinion et le temps que j'en cherche une il était pratiquement trop tard et puis zut. » Pas de « conséquence » à cette idylle. Josyane traînera quelques années avec de petits copains-copines (scooter et cinéma) dont une bonne partie semble réservée d'avance aux prisons et aux asiles. Puis la Providence intervient. Philippe paraît. Elle l'aime. Il épousera. Bonheur (et allocations + télé + bagnole). J'étais faite pour le bonheur. L'auteur croit-elle à cette fin édifiante ? Cela m'étonnerait. Mais elle parle pour sa Zazie, pardon Josyane, qui va se marier demain.

Le livre est sec et amer, on le sait déjà. Un tableau de Bernard Buffet. Plus un comique noir qui n'est pas chez B.B. L'auteur ne dédaigne pas les procédés, son talent pourtant est certain. Talent de pamphlétaire plus encore que de romancière. Mais ses sarcasmes ne semblent pas totalement injustifiés. Qu'on en juge : dans le dernier numéro des *Annales* Albert Lambert-Ribot (*Président du centre national pour l'amélioration de l'habitation*), décrit lui aussi ces cités, cités-champignons, hérissées d'immeubles-tours, cités qui ne sont pas nées en deux ou trois siècles mais en deux ou trois ans : Clamart-plaine par exemple (100 000 habitants), demain le Bourget (200 000). Chaleur humaine absente. Incommodités multiples. « Voiries défoncées, plâtres humides. » Si les immeubles ont plus de quatre étages, impossible de surveiller les enfants. Etirées en hauteur les familles éclatent et les accidents suivent. Après une enquête qu'il a faite récemment dans ces villes neuves Pierre Gascar révèle : « Sept tentatives de suicide dans un groupe de logements, soit six fois plus que la moyenne française, vingt-trois délinquants dans un immeuble, soit deux fois plus que pour les 3 500 mètres de la rue des Pyrénées. » M. Lambert-Ribot préconise des remèdes. Les lecteurs de Christiane Rochefort seront aisément portés à croire qu'il est urgent de les appliquer.

— Le général de Gaulle, dans ses mémoires, a fait une place d'honneur au Ier régiment de parachutistes français, commandé par le colonel Bourgoin qui, parti d'Angleterre, fut lancé en Bretagne lors du débarquement. En liaison avec les maquisards les paras désorganisèrent la défense allemande en quelques semaines de lutte furieuse. « Quand les blindés de Patton débouchent en Bretagne ils y trouvent la campagne occupée partout par les nôtres qui ont déjà enterré 1 800 cadavres allemands et fait 3 000 prisonniers... Sur 45 officiers le Ier para compte 23 tués. »

Joseph Kessel a évoqué ces exploits dans un roman, *Le Bataillon du Ciel*, écrit en 1947, dont Gallimard vient de publier une nouvelle édition. Son récit, très savamment agencé, est parfois bouleversant. Protagonistes : un colonel manchot, ancien tueur de lions, un capitaine tuberculeux digne en héroïsme des chevaliers de la Table Ronde, un Canaque qui rêve de Paris comme d'une princesse lointaine et deux sergents-forces-de-la-nature, qu'un ordre de mission associe en équipe, alors qu'ils se haïssent à mort. Ces frères ennemis rappellent les deux aviateurs de *l'Equipage* ; ainsi

l'aventure de 1914 aura fourni une armature romanesque aux tableaux de 1944.

Dès la première nuit, la grande nuit du lâcher tout, les paras font flamber des hangars d'aviation, sauter des tunnels et des barrages. Partout la guerre tombe du ciel et un combat à un contre cent se déroule à l'aube autour d'un terrain d'atterrissage improvisé qu'il faut défendre contre les Allemands. Répertoire complet de tous les actes d'héroïsme et de tous les sacrifices possibles, la geste de nos combattants paraîtrait ici un peu trop continûment exemplaire si l'intensité du récit n'anesthésiait les objections. A la fin du livre la plupart des paras ont été fusillés, massacrés, torturés, mais la division blindée allemande Oder qui partait pour la Normandie a été anéantie. Quant aux sergents frères-ennemis ils trouvent la mort après des combats grandioses se haïssant plus que jamais, mais s'étant plusieurs fois sauvé la vie par devoir. Tragiquement pittoresques, ces deux gaillards le sont. A l'excès peut-être.

— Le recueil de Christian Murciaux, tout entier de fine qualité, débute par une nouvelle remarquable qui a donné son titre au volume, *La Saeta pour Ponce Pilate* (Plon). La *saeta* est une prière qu'improvisent certaines Sévillanes pendant la semaine sainte. Angela s'est acquis une vraie gloire (dont elle ne se soucie nullement) en chantant de ferventes saetas où se confondent les invocations à la Vierge et le récit de sa propre vie et de ses souffrances. La foi et les tribulations de cette humble servante sont également pathétiques et Murciaux a fixé là, en véritable artiste, quelques mouvements à la fois mystiques et sauvagement passionnés de l'âme espagnole. Deux autres très bons récits : *Son meilleur Ami*[1] évocation de la vieillesse d'un torero et le *Nègre aux Colombes,* touchant portrait flaubertien, d'un serviteur noir également épris d'enfants et d'oiseaux.

— Nous savions que les Français d'Algérie aujourd'hui ne sont pas heureux, mais de quelle profondeur de souvenirs et d'amitié déçue peut sourdre leur tristesse je ne l'ai jamais si vivement senti qu'en lisant *La Gloire des Muller* de Roger Curel (Julliard). Pourtant l'auteur ne cache pas les erreurs commises, bien au contraire ; il ne manifeste aucune amertume à l'égard des indigènes et son livre n'a rien d'une protestation. C'est malgré eux et presque malgré lui que ses Muller laissent deviner l'immense déception qui a bouleversé leur monde lorsqu'ils ont découvert que le pays auquel ils étaient attachés comme un Normand, ou un Breton à sa province natale, risquait de leur devenir étranger. Paul Muller, dans la ferme paternelle, n'avait pas de plus chers amis que les jeunes musulmans dont il avait partagé les jeux. Et pourtant il y a quelques années déjà : « Tu vas nous tuer Saïd ? — Oui, peut-être, monsieur Paul, peut-être qu'il faudra le faire. » Mais plus troublantes encore les promenades de la jeune Laurence Muller dans cet Alger où elle aime se perdre. Aucun mot de regret dans le récit de ces lentes flâneries, il s'ouvre pourtant dans

1. Paru dans la *Revue de Paris* le 1er mai 1953.

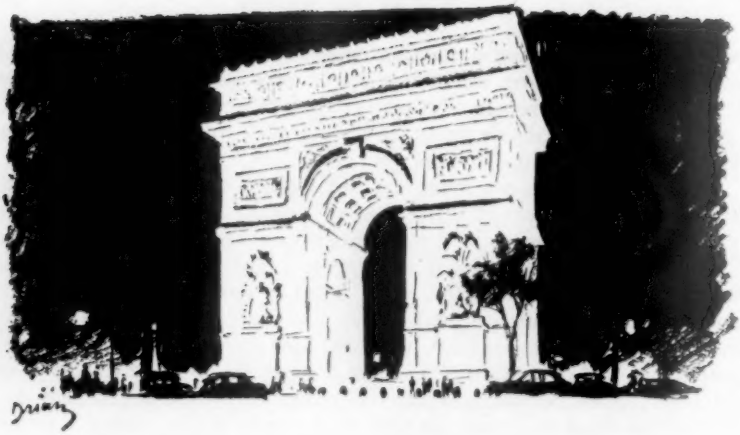
notre esprit comme une confession désespérée. La gloire des Muller ce sera de préférer mourir, s'il le faut, sur la terre qu'ils aiment plutôt que de vivre ailleurs. Ce roman n'est peut-être pas très bien composé, on dirait qu'il a été écrit à la diable dans un mouvement de journaliste, mais il touche comme le souvenir d'un bonheur perdu.

— Jean Hougron, qui après son intéressante série de romans indochinois, a fait plusieurs incursions dans le roman de mœurs et le « policier » vient de passer à la « science-fiction » avec *Le Signe du Chien* (Denoël). Un petit saut sportif à travers une épaisseur de siècles et nous nous retrouvons en l'an 30 000 ou 40 000 (?) Les hommes ont essaimé depuis longtemps dans les planètes des plus lointaines galaxies et il ne faut plus que vingt et un jours pour atteindre Sirkoma qui doit se situer pourtant à quelques milliers d'années-lumière de notre terre. Dans ce genre de romans on peut imaginer ce qu'on veut, mais, si j'en juge par mes timides essais de lecteur du côté de la science-fiction, liberté d'invention ne signifie pas nécessairement richesse d'invention. Pour la première fois j'ai pu me passionner pour un produit de cette bizarre littérature. *Le Signe du Chien* m'a happé comme les Jules Verne de mon enfance.

Qu'il s'agisse de transports intercosmiques, de rayons malaxeurs de pensées, d'appareils à peler les planètes ennemies comme simples peaux d'orange... ou de dictatures métapsychiques, Jean Hougron a l'art de faire accepter les imaginations les plus fantastiques. Je ne me consolerai jamais de ne pas posséder un de ces *analyseurs* de poche qui résolvent pour leurs propriétaires les problèmes les plus hermétiques, leur infusent la mémoire universelle et leur tiennent lieu de cerveau de secours. La place me manque pour faire connaître la vie quotidienne des Sirkomiens dont les dirigeants ont porté l'énergie au plus haut degré en inventant à leur usage de prodigieux robots qui mettent constamment leur vie en péril.

Jean Hougron n'a pas seulement rêvé la science des temps à venir, mais aussi organisé leur mythologie. On voudrait s'entretenir de son livre avec un psychanalyste. *Le Signe du Chien* pose une question. Lorsqu'un homme bien doué lève les barrières imposées à son imagination par la connaissance des lois physiques établies, n'est-ce pas aussitôt pour satisfaire la première née, la plus secrète et la plus universelle requête de l'inconscient : posséder somptueusement des pouvoirs illimités ?

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

L'ŒUVRE D'UN SOLITAIRE : BALTHAZAR KLOSSOWSKI, DIT BALTHUS. — Constantin Guys, qui ne signait pas ses dessins, demandait à Baudelaire de ne le nommer que par initiales. Comme Degas, auquel fait penser l'intransigeance de son caractère, Klossowski de Rola, qui ne signe que de son prénom abrégé, refuse depuis longtemps de participer à aucun salon, à aucun groupe. En trente ans, Paris n'a vu de lui que trois expositions : la première à la Galerie Pierre en 1934, les autres à Beaux-Arts (1946 et 1956). Comme il produit peu, et avec lenteur, le grand public l'ignore, ainsi que la plupart des anthologies ou des dictionnaires artistiques. On sait tout juste que son père — critique auquel on doit l'un des meilleurs ouvrages sur Daumier — recevait Bonnard, Matisse et Marquet, et qu'à onze ans Balthazar fit des dessins commentés par Rainer Maria Rilke. Bien qu'il vienne de dépasser la cinquantaine, aucune biographie d'importance ne lui fut encore consacrée.

Brusquement, la direction de la Villa Médicis à Rome à laquelle l'appelle André Malraux — l'un de ses premiers admirateurs avec Camus — fait converger sur ce solitaire les projecteurs auxquels ses toiles s'étaient refusées et mêle à l'action un homme qui, fuyant les honneurs, préféra jusque-là s'enfermer loin de Paris dans son rêve.

Pour évoquer cette œuvre, son développement et son unité, nous n'avons que nos souvenirs. Mais telle est la force de fascination de ces images, l'étrangeté de leur poétique, qu'elles sont restées profondément gravées en nous, depuis *La Rue*, *La Toilette de Catie*, la *Leçon de Guitare*, que révéla il y a un quart de siècle la galerie Pierre, jusqu'au *Rêve*, à *La Patience*, à *La Toilette*, au *Personnage au Chandelier*, aux *Enfants dans le Salon*, aux *Beaux Jours*, au *Passage du Commerce*, aux paysages de Suisse, de Savoie

et d'Ile de France *(Larchant*, le *Cerisier*, la *Roche aux Sapins)*, aux portraits de *Derain*, de *Miro et de sa Fille* et de *Marie-Laure de Noailles*.

Fidèle à ses obsessions qu'il transmet à ses personnages et au décor même, c'est par versions successives que Balthus procède. Un de ses plus beaux nus, *la Victime*, a été repris à plusieurs années d'intervalle. Il en va de même pour *La Rue*, les *Enfants dans le Salon* (dont Picasso possède un exemplaire), ou pour *la Jeune Fille à la Chemise blanche* (que j'avais exposée il y a trois ans dans la sélection très restreinte qui résumait l'apport de notre peinture au pavillon français de l'exposition de Bruxelles). De toutes ces toiles, patiemment mûries, on pourrait dire qu'elles sont des hallucinations surgies de ce que l'artiste a nommé « le souvenir ancestral » ou sa « mythologie personnelle ».

J'imagine à quel point les dessins inspirés par les *Hauts de Hurlevent* s'accordaient avec Emily Brontë en considérant ses chambres peuplées de silences tragiques, de gris et de bruns étouffants, où des enfants précoces, et riches de leur désœuvrement, des adolescentes curieuses d'elles-mêmes luttent contre l'ennui d'après-midi pleins de tentations. Ici, les yeux éclairés d'un sourire à peine diabolique, une fillette laisse pendre une main inerte, tandis que l'autre tient un miroir ; là une femme-enfant à robe courte avive sa brûlure intérieure en s'approchant d'un feu de bois. Comment préciser le doux malaise qu'apportent cet écolier songeusement accoudé, cette petite *joueuse de cartes* penchée sur une table où s'accrochent ses doigts crispés, tels étirements sur un divan ou ces lectures « à quatre pattes » au ras du sol ? Le décor est souvent atrocement bourgeois ou élémentaire pour laisser toute l'importance à la brusquerie, à la raideur d'attitudes surprises et fixées dans ce qu'elles ont de plus insolite ou de plus innocemment pervers. De durs quadrilatères sont formés par des jambes et des bras pliés. La minutie de l'exécution, son austérité, contrastent avec la fièvre et parfois la sourde démence qu'on croit lire sur les corps et les visages. Les fonds sont ternes afin de mieux enchâsser le velouté de nus qui flottent comme à la dérive sur des draps dont la blancheur funèbre laisse volontairement apparaître le morne coutil d'un sommier.

L'une des plus vastes toiles de Balthus, *La Chambre*, fut révélée en 1956 à la galerie Beaux-Arts : d'un geste brutal, écartant les rideaux, un gnome projette la dureté du jour sur le sofa démodé où gît, cuisses disjointes, mi-lumière mi-ombre, une adolescente cruellement nue. Quand, dernièrement Nabokov fit la découverte de l'univers de Balthus, il fut stupéfait de reconnaître dans ces nymphettes les sœurs de sa Lolita.

Il se peut que la technique du peintre évolue : ses dernières toiles le montrent à la recherche d'une couleur moins tributaire du clair-obscur et libérée des harmonies chères à Courbet et à certains peintres allemands. Mais on peut être assuré qu'il demeurera profondément fidèle à ses *idées fixes*, je veux dire à la tension physique et à l'ardeur mentale, à la fatalité, à la désespérance de sa vision.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Cinéma. — On peut voir à Paris deux films italiens qui totalisent une durée de cinq heures. *Rocco et ses Frères*, de Luchino Visconti, en fait trois à lui seul.

C'est beaucoup. D'autant plus que Visconti, qui n'est pas un nouveau, voit ses défauts grandir avec l'âge. Prolixe, incontinent, incapable de choisir, il fait une histoire comme un pot au feu de campagne. Heureusement pour lui, meilleur photographe que romancier, il parvient, dans quelques scènes, à réveiller notre attention alanguie. Mais, là encore, quelque faute de goût vient tout gâcher, comme au cours de cet assassinat au couteau, qui devient un intolérable numéro de sadisme.

Enfin, la version qu'on donne à Paris se trouve à peu près totalement sabotée par le doublage. Comment pourrait-on croire à cette famille calabraise qui parle avec le plus pur accent de Belleville? Visconti a aperçu cet inconvénient... un peu tard, semble-t-il. Car, dès le moment où on emploie le procédé commercial de la coproduction et où on insère Alain Delon, Annie Girardot et Suzy Delair dans une troupe italienne, on condamne un film à être apatride et faux dans toutes ses versions, puisqu'en Italie, ce sont les Français qui perdent leur vraie voix.

— *La Notte* ou *La Nuit*, d'Antonioni, a le mérite de durer une heure de moins. Mais c'est aussi une coproduction abondamment doublée. Elle a reçu de quelques-uns un meilleur accueil que celle de Visconti. Antonioni est un auteur à la mode et j'ai parlé ici même d'un certain envoûtement produit par *L'Avventura*.

Mais il y a des procédés dont il ne faut pas abuser. L'idée maîtresse, et fort littéraire, d'Antonioni, c'est que les moments insignifiants de la vie peuvent être plus chargés de sens que les moments critiques. C'est évidemment l'idée de Proust dans *A la Recherche du Temps perdu*. Chez le romancier, l'acuité, la pertinence et la profondeur de l'analyse colorent la matière même de l'ennui. Quand le cinéaste, armé de sa seule caméra, veut nous montrer la vague mésentente qui pourrit un ménage de dix ans, il ne ressuscite guère que la surface monotone de cet ennui. Des morceaux plaqués de pure littérature n'arrangent rien. Les quelques bons moments du films naissent des à-côtés, de quelques observations satiriques sur une soirée mondaine imbécile, qui se prolonge tout de même un peu trop.

— *Le Président*, film français de Verneuil, ne relève guère de la critique parce qu'il est fait sur mesures autour de Jean Gabin. Le dialogue de Michel Audiard est bon, percutant, parfois un peu trop « fini » pour la mode actuelle. Quant à Gabin, il ne cessera jamais de nous étonner, quelque rôle qu'on lui donne. Il s'impose à son personnage, qu'on ne saurait plus imaginer sous un autre aspect que le sien.

— Gérard Oury, qui avait donné quelques espoirs, nous déçoit beaucoup avec *La Menace*, dont l'histoire ne vaut vraiment rien. Une petite jeune

fille de banlieue ment pour épater des blousons noirs de ses amis et elle fait un faux témoignage à la police. Elle se rétracte. A la fin, il apparaît que c'est en mentant qu'elle a dit la vérité. Tout cela n'aurait aucun intérêt si Marie-José Nat ne prêtait à cette méchante héroïne son visage et une conviction de véritable comédienne.

JEAN FAYARD

CHANSONNIERS. — Y a-t-il une nouvelle vague chez les chansonniers? Nous ne le croyons pas. On trouve au *Coucou*, aux *Dix-Heures*, aux *Deux-Anes*, à la *Lune Rousse*, au *Caveau*, aux *Trois Baudets*, de jeunes chansonniers qui imitent sagement leurs aînés ou de glorieux anciens qui s'efforcent de rester jeunes.

La relève se fait lentement, Pour un Pierre Destailles qui s'échappe du cabaret, combien retrouvons-nous, fidèles au poste, de René Paul, de Maurice Horgues, de Pierre Gilbert, de Jacques Cathy ou de Roméo Carlès. A part René Dorin et Paul Colline, dont on voudrait espérer qu'ils n'ont pas pris définitivement leur retraite, à part Jean Marsac et Jean Rigaux qui prennent un temps de repos, ce sont en général les mêmes champions que nous retrouvons à l'affiche des cabarets montmartrois.

Depuis plusieurs décennies, le chansonnier est conservateur, réactionnaire et de droite. Son rôle consiste à brocarder ceux qui sont au pouvoir, les rois comme les présidents, à se gausser des vedettes des arts et lettres, de la politique, de la couture et de la maréchaussée, à s'insurger contre une censure qui pourtant leur laisse une paix royalement républicaine.

Au libre jeu de massacre des éphémères grands de ce monde, quelques têtes sont tombées, mais si Debré a remplacé Laniel, si Mistinguett, Maurice Rostand et Cécile Sorel n'ont plus cours, si Fabiola semble vouloir supplanter Margaret, si le nouveau patron de l'oncle Sam et celui de chez Dior ont évincé Ike et Poiret, si Tsiranana a pris la place de la reine Ranavalo, d'autres silhouettes depuis longtemps éprouvées tiennent solidement la rampe et restent très cotées : Picasso, Cocteau, Sartre, Krouchtchev et Jean Marais ne se laissent pas abattre, cependant que la Callas, les femmes de Vadim et de Sacha Distel, Bécaud, Aznavour et Marilyn se partagent une grande partie des flèches de nos maîtres-fustigeurs. Sans toutefois arriver à détrôner notre premier ministre qui reste leur cible un peu trop préférée.

Non, décidément, rien de changé sur la Butte où Rocca et Grello font figure d'ultras, alors que Jean Poiret et Michel Serrault ne sont déjà plus des novateurs. Et ce n'est pas le passage de la chère Pauline Carton qui pourra nous faire penser qu'une vague nouvelle déferle sur les tréteaux parisiens de la satire.

Deux nouveaux venus méritent portant d'être cités : Henri Tisot,

qui fait aux *Dix-Heures* un prodigieux pastiche d'un discours du chef de l'État, et la spirituelle Anne-Marie Carrière, qui revient à un métier où très peu de femmes ont réussi à s'imposer.

Mais de tous nos chansonniers actuels, c'est sans doute Pierre-Jean Vaillard qui mérite la palme, l'Oscar, le Lion d'Or. Il a les griffes de velours, les touches délicates, l'indulgence amusée mais terriblement caustique du véritable humoriste. La malice de ses yeux et la gentillesse de son sourire font qu'on ne s'aperçoit pas tout de suite à quel point ses propos sont corrosifs. Et ce n'est qu'en sortant des *Deux-Anes* que les spectateurs (ceux d'esprit peu libéral tout au moins) se disent :

— Si j'étais dictateur, c'est le premier que je flanquerais en prison! Mais j'irais l'écouter chaque jour...

SERGE VEBER

UN MOIS DE TERREUR. — Ma tante Agathe est une personne d'âge et de sens, qui vit retirée dans l'Isère. Nous nous écrivons tous les mois. J'ai pensé que sa dernière lettre pourrait intéresser les lecteurs de la *Revue de Paris* ; il me semble qu'elle reflète assez bien l'idée qu'une vieille dame provinciale peut se faire du monde actuel, d'après ce que disent les journaux parisiens.

Miribel-Lanchâtre, le 15 *mars.*

Mon cher enfant,

Dans quel état cette lettre te trouvera-t-elle? Tu as cru me faire plaisir en m'envoyant ce mois-ci les journaux de Paris. Je n'en ai guère lu que les titres et je suis épouvantée. J'ai vu que l'éclipse de soleil avait provoqué des embouteillages. J'espère que tu n'étais pas dans la rue. Ni sur la place de l'Etoile, le jour qu'on s'y est battu à coups de morceaux de charbon. Du moins cela prouve-t-il que le charbon ne manque pas encore, mais j'ai peine à comprendre pourquoi c'est à Paris que les Congolais manifestent contre les Belges. Je croyais être au courant de ces questions, venant de lire le beau livre de M. Vialatte sur le Congo. Sans doute la situation a-t-elle beaucoup changé depuis que M. Vialatte est allé là-bas.

Peut-être pourras-tu m'expliquer ce que sont ces Springboks qui vous ont envahis, et pourquoi le maréchal Malinovski a choisi pour tonner le moment où M. K. envoyait à l'autre M. K. un message destiné à le rapprocher de M. H. Entre parenthèses, je me perds un peu dans toutes ces initiales. Est-ce faute de papier qu'on n'écrit pas les noms de ces messieurs en toutes lettres? M. Descourgettes, dont tu connais les opinions, était atterré quand je lui ai dit que les Russes avaient envoyé une fusée sur Vénus. Qu'est-ce que ça peu bien lui faire, à son âge? Il n'a retrouvé son entrain qu'en apprenant que nous avions lancé un rat blanc à cent cinquante kilomètres d'altitude, pauvre

bête! Mais il y a une justice : le lendemain, tes journaux annonçaient qu'un loup en liberté avait semé la panique à Londres. Comme dit le proverbe, quand on jette un rat en l'air, il tombe un loup chez le voisin. Du reste, les Anglais ne m'ont pas l'air mieux lotis que nous. Ils ont arrêté un garçon de huit ans qui, depuis l'âge de quatre ans, avait volé neuf voitures. Il n'y a plus d'enfants.

Pour revenir à Paris, tu devrais bien déménager. Avenue d'Iéna, ce n'est pas très loin de chez toi, n'est-ce pas? C'est là qu'un concierge a mordu sa femme, puis s'est tué à l'arrivée de Police-Secours. Fais attention aux concierges. Et ne porte pas de casquette : un commerçant a tué un policier qu'il avait pris pour un gangster, parce qu'il portait une casquette. Et ne te penche pas : l'autre nuit, en moins d'une heure, trois Parisiens sont tombés par la fenêtre. Ne prends pas non plus de remèdes : « N'importe qui peut fabriquer n'importe quel médicament », a déclaré le professeur Lépine. Après tout ça, je ne m'étonne pas que cinq Français se soient suicidés chaque jour depuis le début de l'année.

Et cette affaire Peugeot... M. Descourgettes dit que c'est un paravent pour l'Algérie. C'est bien possible, je n'ai jamais rien compris à l'automobile. En tout cas, si les choses s'aggravent, tu peux venir, même sans prévenir. Tu trouveras ta chambre prête. Comme en 40.

Je t'embrasse. *Ta tante Agathe.*

P.C.C. MICHEL PERRIN

LE ROI L'A DIT A L'OPÉRA-COMIQUE. — L'Opéra-Comique a repris *Le Roi l'a dit*, de Léo Delibes, un de ces ouvrages dont nos grands-parents étaient friands, à moitié chemin entre l'opérette et l'opéra-comique. Cependant, *Le Roi l'a dit*, créé en 1873, n'avait été joué que quatre-vingt-deux fois salle Favart, lorsqu'il quitta l'affiche en 1902. C'est peu, à côté de *Lakmé*, du même Delibes (1 500 représentations), et il ne semble pas que cette reprise attire la foule à l'Opéra-Comique. On le regrettera, cette partition vaut bien mieux que tous les mélos du vérisme italien!

Le livret de Gondinet est mince, mais sa donnée est originale et les imbroglios qui s'y nouent, au lieu d'être purement arbitraires, dérivent d'un trait de caractère : la courtisanerie, les préjugés nobiliaires. Le marquis de Moncontour a été présenté à Versailles, le roi lui a aimablement parlé de ses quatre filles, puis il lui a demandé s'il n'avait pas un fils. Troublé, Moncontour a bredouillé : « Oui. — Je le savais, a répondu Louis XIV, qu'il vienne donc à la cour! » Et maintenant, il faut que le marquis amène à Versailles ce fils imaginaire! Excellente trouvaille de comédie, dont vous devinez les rebondissements : on imaginera de faire

passer un paysan des environs pour le jeune Moncontour. A peine habillé en seigneur, le rustaud deviendra insolent comme s'il descendait des croisés. Cependant, bon prince, il s'occupera de bien marier ses prétendues sœurs, et il éliminera deux fiancés ridicules au profit des jeunes gens qu'elles aiment. Après quoi, il partira pour épouser la soubrette du château à qui il déclarait son amour au premier acte.

La musique est toujours élégante et souvent charmante. Comme Mozart dans *Cosi Fan Tutte*, Delibes, en face de personnages qui n'ont pas beaucoup d'individualité, a donné plus d'importance aux ensembles qui font avancer l'action qu'aux airs. Certains de ces ensembles, notamment un trio au second acte, sont ravissants, les airs sont plus faiblement caractérisés, et c'est probablement pour cela que cette agréable partition porte moins sur les habitués de la salle Favart : on fredonne plus aisément *Fantaisie ô divin Mensonge* ou *Dans la Forêt près de nous*, en reboutonnant son pardessus, que le thème d'un sextuor!

Si l'on veut que des ouvrages comme *Le Roi l'a dit* retrouvent la faveur, il faut tenir compte des changements du goût. La représentation dure trois heures, malgré quelques coupures dont je n'ai pas eu le loisir de vérifier l'étendue. D'autres allégements seraient profitables : au premier acte par exemple, il faut trois couplets au marquis pour nous dire qu'il ne sait plus faire sa révérence de cour. Ciseaux pour un des trois couplets! La spirituelle parodie d'un chœur d'opéra, qui vient un peu plus loin, semble longuette, elle aussi. Mais c'est surtout le livret qui est bavard, il est en vers, un peu plats cela va de soi, et qui expliquent tout plutôt deux fois qu'une. Là encore des allégements seraient faciles et donneraient à l'ouvrage le rythme plus vif qu'on aime aujourd'hui.

L'interprétation est bonne. Cette œuvre aimable exige une troupe aussi nombreuse que les plus grands opéras : quatorze rôles en tout! Ce n'est pas un travesti que nous voyons, mais deux, ce n'est point une fille à marier qu'on nous montre, mais quatre! Faute de pouvoir énumérer tous ces artistes, nous mentionnerons seulement Mlle Christiane Harbell, fort jolie et excellente comédienne, mais qui devrait égaliser davantage ses vocalises, M. Noguéra, de premier ordre dans le marquis, M. Dran, joli timbre de ténor, bonne diction et parfaite aisance scénique, enfin le couple extrêmement drôle des prétendants ridicules, le géant Gérard Chapuis et le tout rond Jacques Hivert. M. Cruchon, qui avait fort bien dirigé la récente reprise des *Noces de Jeannette*, a été moins heureux cette fois, il n'a pas donné à l'orchestre le tempo léger et brillant nécessaire pour faire mousser cette musique comme du champagne et les chœurs, faute peut-être de répétitions suffisantes, ont manqué de précision, notamment au second acte.

La présentation, décors et mise en scène, est un peu trop traditionnelle. Sans aller jusqu'à la parodie, qui, parfaitement réussie, a fait acclamer *les Noces de Jeannette*, une touche d'humour plus appuyée aurait sans doute donné plus de piquant à cette œuvre injustement oubliée.

Certes il s'avère difficile de ramener les amis de la musique dans une salle

où triomphent les *colpi di gola* (je ne traduis pas) de *Paillasse!* C'estpourtant dans cette voie qu'il faut persévérer si l'on veut reconstituer le répertoire de l'Opéra-Comique et justifier son rang de théâtre d'État.

JEAN MISTLER

RASPAIL BIOLOGISTE. — Raspail, dont le souvenir se perpétue par le boulevard que tous les Parisiens connaissent, eut une longue existence puisque, né en 1794 (à Carpentras), il est mort (à Arcueil) en 1878. Il a dit lui-même qu'à sa vie il avait donné deux buts : *servir sa patrie, faire le bien.* Parce qu'il estimait qu'un peuple ne peut être heureux sans disposer de bonnes institutions, il accepta de combattre, seul contre tous, pour imposer celles-ci. Assurément, ses idées politiques n'étaient point sottes. Tour à tour, il allait plaider pour le suffrage universel, l'instruction publique et obligatoire, la décentralisation de la France, l'arbitrage entre patrons et ouvriers, l'impôt unique et progressif... Beaucoup de ces idées, on le sait, ont fait, depuis, leur chemin. L'ennui, c'est qu'aucun des gouvernements que devaient se donner les Français de 1830 à 1878 n'entendait les faire siennes. Tous, en revanche, eurent un même réflexe : réduire au silence le tribun. Il y avait pour cela deux moyens : la prison et l'exil. Raspail connut l'un et l'autre.

S'il lui était difficile, en prison, de jouer encore un rôle politique, il pouvait essayer d'œuvrer pour apporter, à l'Humanité tout entière, un peu de bien. Il n'avait fait aucune étude suivie. Rien ne l'avait préparé à la Médecine ou aux Sciences. C'est pourtant ces deux disciplines qu'il décidait, pour le bien de tous, de parfaire.

De quels moyens disposait-il entre les murs de sa cellule? De quelques livres, d'un petit nombre d'instruments (parmi lesquels un grossier microscope construit de ses mains), de réactifs chimiques courants... C'est peu. Mais cela peut suffire à un idéaliste dont l'esprit bouillonne. Raspail fut cet idéaliste. Que vaut, cependant, l'œuvre qu'il a accomplie?

Ses admirateurs prétendent, et même affirment, qu'il fut le grand rénovateur de la médecine clinique au XIXe siècle, qu'il a pensé, avant Pasteur, au rôle des microorganismes dans la genèse des maladies infectieuses, qu'il a eu, de la cellule, une idée plus claire qu'aucun autre biologiste de son temps. J'ai eu la curiosité de me faire une opinion personnelle sur tous ces points.

Il me paraît vraiment difficile de considérer Raspail comme un rénovateur véritable de la médecine. Il a seulement indiqué des moyens commodes, mais purement empiriques et en définitive sans grande portée, pour lutter contre la maladie. Il fut l'homme du camphre. Pour lui, ce médicament était souverain pour vaincre l'infection et rendre des forces aux

organismes épuisés. C'est vrai, jusqu'à un certain point. Le camphre reste, de nos jours, un médicament utile. Ce n'est tout de même pas une panacée. Et vouloir faire de Raspail le créateur de l'antisepsie, simplement parce qu'il a prôné l'usage de ce corps, c'est de toute évidence aller bien loin.

C'est aussi ne pas avoir une vue très juste du progrès des Sciences que de soutenir que Raspail fut le créateur de la Microbiologie. Sans doute, dans la première édition de son *Manuel annuaire de la Santé* (1845), on trouve des phrases comme celle-ci : « Mes recherches m'ont amené à admettre que le plus grand nombre de maladies émanent de l'invasion des parasites internes et de l'infection par les produits de leur action désorganisante. » Mais, déjà, des remarques de même sens jalonnent les écrits de Restif de La Bretonne. Il est également vrai que Raspail paraît avoir observé, avec son microscope, certains gros parasites qui peuvent infecter les tissus. Mais, cela encore, d'autres l'ont fait avant lui, comme Leeuwenhoek et Gruby... Est-ce assez pour qu'on puisse soutenir une comparaison avec Pasteur et même avec Davaine? Evidemment non. Émettre une idée vague est une chose ; démontrer l'exactitude de cette idée (démonstration qui sera faite, pour la première fois, par Davaine) en est une autre.

Maintenant, les travaux sur la cellule. Ici, nous touchons à quelque chose de plus remarquable. En effet, il semble bien que Raspail a eu, de cet élément, une idée très précise. C'est ainsi que, dès 1833, c'est-à-dire avant Schleiden et avant Schwann, les deux savants d'outre-Rhin généralement reconnus pour avoir eu, les premiers, une conception juste de la structure cellulaire, il écrit ceci : « La cellule végétale, ainsi que la cellule animale, est une espèce de laboratoire de tissus cellulaires qui s'organisent et se développent dans son sein. Ses parois imperforées, à en juger par mes instruments grossissants les plus forts, ont la propriété de puiser, par aspiration dans le liquide ambiant, les éléments nécessaires à cette élaboration. Elles ont donc la propriété de faire comme un triage, d'admettre certains matériaux et d'arrêter au passage certains autres, par conséquent de séparer les éléments de certaines combinaisons pour n'en adopter qu'une partie. » Voilà qui, assurément, est magnifique. Pourtant, il y a mieux encore. On peut lire, dans un mémoire donné par Raspail en 1826 à la *Société d'Histoire naturelle de Paris*, les phrases suivantes : « Qu'on me pardonne ma hardiesse, je prends date par ces quelques mots, mais je ne pense pas qu'il soit loin le siècle où l'on pourra, sans témérité et sans merveilleux, porter ce défi purement scientifique : Donnez-moi une cellule dans laquelle puissent s'élaborer à mon gré d'autres cellules et je vous rendrai toutes les formes du monde organisé. » Là encore, je ne chercherai pas à cacher mon admiration. Et même, devant cette image percutante : « Donnez-moi une cellule... et je vous rendrai un monde organisé », je ne peux m'empêcher d'évoquer Archimède qui, parlant du levier, disait un jour : « Donnez nez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde. »

Quelle raison, cependant, légitime les lignes que je viens d'écrire? La suivante. L'année dernière a eu lieu à Paris le premier *Congrès inter-*

national d'Histochimie. J'y assistais. Sur la couverture du programme, était reproduit un portrait de Raspail. Je fus surpris. Mais j'avais tort. On me fournit des raisons suffisantes pour me faire admettre que Raspail était, aussi, le véritable fondateur de l'histochimie. Une fois encore, c'est dans ses prisons qu'il a fondé cette science aujourd'hui importante. Il lui aura suffi de quelques cellules, de quelques réactifs, pour découvrir que, dans les premières, il y a du sucre.

Frappé par ce fait que j'avais toujours ignoré, j'ai voulu savoir davantage. Pendant quelques semaines, Raspail a été le pittoresque et attachant compagnon de mes pensées.

A. DELAUNAY

A CHELLES, LA REINE BATHILDE ET SON TEMPS. — Plus encore qu'à Paris, les trésors de la banlieue ont été massacrés à plaisir par des municipalités inconscientes qui ne voyaient pas l'intérêt qu'il y avait à conserver des châteaux et des abbayes quand elles ne rêvaient qu'usines et pavillons en meulière.

Un croquis de Victor Hugo représentant les ruines de l'abbaye de Chelles nous prouve qu'à l'époque romantique il y avait encore des restes importants du monastère fondé vers 660 par la reine Bathilde, veuve de Clovis II, qui y entra comme simple religieuse et y mourut en 680 en odeur de sainteté. Il avait été édifié sur l'emplacement d'une villa mérovingienne que Chilpéric affectionnait. C'est là, que, croyant son fils Clovis coupable d'un complot contre sa personne, il le fit arrêter sur l'instigation de Frédégonde. C'est là qu'il fut assassiné en 584, par Landry, maire du palais, toujours sur l'initiative de Frédégonde.

Si seules des fouilles pourraient ramener un jour des vestiges du palais, ceux de l'abbaye n'ont pas complètement disparu. A droite du parc qui entoure la mairie, un ancien bâtiment de l'abbaye qui avait souffert des bombardements et qu'on a dénaturé à plaisir en le restaurant, vous apercevrez le long d'une ruelle, derrière un dépôt de ferraille qui est celui de la voirie de Chelles, une magnifique galerie de cloître aux fines colonnettes gothiques que les édiles de la ville doivent tenir pour négligeable alors qu'elle serait d'un attrait touristique puissant si elle était mise en valeur.

Des trois églises de l'abbaye, Notre-Dame, Sainte-Croix et Sainte-Rose, il reste, de la première un fragment de mur avec un pignon, et des autres une chapelle de style gothique flamboyant et Renaissance chez un charcutier et divers autres vestiges dans des maisons particulières. Il est question de démolir ces maisons, d'ailleurs, non pas pour sauver ce qu'on pourrait encore trouver de ces églises, mais pour construire des buildings. Ne pourrait-on pas concilier la construction de logements d'habitation avec

la conservation des vestiges de l'abbaye après avoir procédé aux fouilles qui seraient certainement fructueuses et nous permettraient, peut-être, de retrouver le tombeau de cette reine Bathilde dont on vient de célébrer le souvenir.

C'est M. André Clément, conservateur bénévole du musée de Chelles, qui a pris l'initiative de cette exposition : elle réunit un ensemble passionnant d'objets mérovingiens prêtés par tous les musées de France et d'Europe.

Il est réconfortant de voir qu'au milieu d'une indifférence presque générale, il se trouve des hommes qui se dévouent à la cause de l'art et de l'histoire. Avant M. Clément, il y a eu l'abbé Alfred Bonno, qui a réuni tout ce qui avait trait à l'abbaye de Chelles, tout ce qu'on découvrait fortuitement. A sa mort, il fit don de ses collections à la municipalité qui ne s'en soucia pas à l'excès, puisque des pièces précieuses, des fibules, des antiphonaires ont disparu avant que M. Clément ait pris en main le musée et recueilli des dons pour installer des vitrines dans la salle qu'on lui avait accordée.

La pièce la plus remarquable du musée est une précieuse tunique liturgique brodée qu'on date de la fin du VIIe siècle ou du début du VIIIe. Elle voisine dans cette exposition avec des pièces capitales de cet art mérovingien dont nous commençons seulement à découvrir la splendeur.

Ce sont d'abord les plaques de ceintures, d'un art savant et raffiné, les fibules qui retenaient les vêtements, les armes avec, notamment, les plus belles épées connues, les deux petites châsses d'époque mérovingienne de Saint-Benoît et de Saint-Bonnet-Avalouze, l'anneau et le peigne liturgique de saint Loup, des poteries, des verres, une ampoule de saint Menas, des tissus, des bijoux, tout un ensemble d'un bien rare intérêt que M. André Clément a pu réunir grâce à son zèle et à son obstination.

On peut espérer que la réussite et le succès de cette exposition inciteront les habitants de Chelles à s'intéresser davantage à leur meilleur titre de gloire, cette abbaye longtemps prospère et dont il reste, sans doute, sous terre, des cryptes et des tombeaux qui peuvent nous réserver d'étonnantes surprises.

GEORGES PILLEMENT

CHRISTIANISME ET COLONIALISME. — Comment le christianisme, religion du salut humain, s'est-il situé dans la colonisation et comment se situe-t-il dans la décolonisation? Telles sont les questions auxquelles Robert Delavignette se propose de répondre, en tant que catholique, et avec son expérience d'ancien gouverneur général de la France d'Outremer [1]. Sur le plan éthique et moral, la position de l'Église romaine

1. Christianisme et Colonialisme (Fayard).

— et des Églises protestantes — est bien connue : condamnation du racisme, justice sociale, respect de la personne humaine, reconnaissance de la légitimité des aspirations à l'indépendance nationale, joints à une mise en garde contre les dangers du nationalisme. « L'Etat colonisateur, professait le dominicain François de Vitoria au XVIe siècle, doit gouverner la colonie de telle sorte qu'elle en vienne progressivement à pouvoir assurer elle-même sa propre conduite. » Et la Congrégation de la Propagande, au XVIIe siècle : « Quoi de plus absurde que de transporter chez les Chinois, la France, l'Espagne, l'Italie? N'introduisez pas chez eux nos pays, mais la foi. » Mais dans quelle mesure la pratique — œuvre des hommes — a-t-elle pu correspondre à la doctrine? Et quels ont été en fait les résultats?

« Il y a un abîme, notait il y a une vingtaine d'années un expert en législation coloniale, entre la religiosité du Noir et celle du Blanc. On espère naïvement que les missions vont assimiler l'indigène par la religion. Or, parfois, c'est l'indigène qui assimile la religion en l'abaissant au niveau de ses conceptions ancestrales. » Voir le Kibangisme congolais, le Harrisme de Sierra Leone, etc. Les juristes, les administrateurs, les ethnologues agnostiques ne sont pas les seuls à parler de ce qu'ils nomment, à tort ou à raison, l'échec ou même la faillite des missions. En 1940, le secrétaire de la Congrégation de la Propagande — que cite Robert Delavignette — écrivait : « Les apôtres et les missionnaires de l'âge subapostolique fondèrent l'Église avec le clergé autochtone, et ils convertirent le monde occidental... Nous utilisons des méthodes tout à fait différentes (l'implantation de missionnaires étrangers) que l'expérience de quatre siècles a démontrées quasi stériles. »

Nous voici, semble-t-il, au cœur du problème : comment se fait-il que la réussite éclatante de l'œuvre entreprise, au cours des premiers siècles de notre ère, sur les païens et barbares du monde occidental, ne se soit pas répétée, lorsqu'il s'est agi d'évangéliser d'autres peuples? Le Canada, les États-Unis, l'Australie ont été peuplés par des immigrants déjà chrétiens. L'Amérique Latine compte 96 % de baptisés, mais selon les chiffres de ses propres évêques, peu de pratiquants : 8 % des femmes, 6 % des hommes. Tiédeur qui, observe Robert Delavignette, ne peut être imputée à l'action d'un clergé missionnaire « suspect de connivence avec des gouvernements coloniaux ». En Asie, où la proportion des prêtres autochtones est exceptionnellement forte (environ 15 000 sur 21 000), d'admirables dévouements n'ont pas empêché cette suspicion de s'exercer à plein. Ailleurs, l' « indigénisation » des prêtres est beaucoup moins avancée. Au Congo belge, 85 % de non-Africains dans le clergé. Dans l'ensemble de l'Afrique, 10 000 missionnaires sur 13 000 prêtres. Tout le monde sait qu'en pays animiste, l'Islam gagne plus vite que le christianisme, et que là où il règne, il est imperméable à l'évangélisation. En Afrique du Nord, sur un total de 2 200 prêtres, aucun prêtre indigène.

Ces chiffres étant ce qu'ils sont, quel peut être l'avenir? Lors de l'effon-

drement de l'Empire romain, l'Église, selon le mot d'Ozanam, « est passée aux barbares ». Après les légions, elle a réussi à christianiser les Huns, les Vandales, les Goths. Les empires coloniaux achevant de se dissoudre aujourd'hui sous nos yeux, y a-t-il la moindre chance pour qu'un phénomène analogue se reproduise et que le christianisme, détaché ou délivré de toute alliance nationale, accroisse son crédit auprès des peuples dits « de couleur » ? Ou bien, de nouvelles « religions » — au sens étymologique du mot — telles que le communisme, ou la négritude, ou l' « afro-asiatisme » — auront-elles raison des œcuménismes anciens ? L'excellente étude de Robert Delavignette se relie à toute l'histoire des civilisations ; elle pose, en particulier, un problème passionnant, qui est celui de la transmissibilité, à diverses époques, des croyances et des mouvements spirituels.

PIERRE FRÉDÉRIX

Les Portes de la Démence. — Quand on nous demande : que redoutez-vous le plus ? Les réponses sont : le cancer, la misère, la cécité, une maladie incurable et qui n'en finit plus, etc. Peu de gens songent à dire : la folie. Pourtant ce sont les maladies mentales qui nous menacent le plus. Le nombre des patients soignés dans les hôpitaux psychiatriques augmente d'année en année, et cela dans tous les pays. Telle est la rançon de la civilisation moderne.

On juge par là quel retentissement peut avoir le livre de Werner Warsinsky, *les Portes de la Démence*, que Mme Picard a traduit pour Gallimard. Chacun de nous pourrait être le sombre héros de ce récit, un amnésique à la recherche de son passé. La folie qu'il porte en lui n'est pas de celles où le malade a complètement perdu la raison, où il est réduit aux fonctions végétatives. Il s'agit alors d'hébétude, d'indifférence totale au monde et à ses angoisses. Non, cet amnésique a gardé intactes sa faculté de raisonnement, sa faculté de souffrir, sa sensibilité et ses aspirations métaphysiques, mais il subit des crises où sa personnalité se déchire, se disperse, disparaît et entre ces crises, il éprouve un doute constant à propos de lui-même. Les gens équilibrés, sains d'esprit ou qui se croient tels, ne soupçonnent pas les douleurs de ceux dont l'être spirituel est sans cesse attaqué, sur le point de se rompre et d'éclater et qui luttent de toute leur raison, de tout leur instinct pour sauvegarder l'intégrité, l'unité de leur moi. Il suffit de songer aux combats qu'ont menés Nerval, Schumann, Van Gogh, Artaud, pour s'en faire une idée et pour craindre que pareille épreuve nous advienne.

Le héros de M. Warsinsky, comme tant d'Allemands de l'Ouest et plus encore de l'Est, a tout perdu au cours de la dernière guerre : patrie, for-

tune, famille, amis. Il a même perdu dans l'aventure son nom, son passé et la conscience de soi. Il tente de se reconquérir lui-même au cours d'une période de relatif équilibre psychique. D'abord son nom : on l'a baptisé Reinhardt Niemann, c'est-à-dire Niemand, Personne ; l'antique calembour qui a servi à Ulysse paraît toujours le plus expédient. Mais certains ne l'appellent-ils pas Albrecht ? Il croit tour à tour être le fils d'un hobereau, puis d'un mineur de fond. Il a été acteur de cinéma, il a fait de l'espionnage, d'autres métiers encore : nul ne s'en souvient, personne ne le reconnaît, pas même Léonore qu'il a aimée, qui était sa maîtresse. Mais a-t-elle jamais existé, si ce n'est en idée, en désir, en imagination ?

L'univers de Reinhardt Niemann est flou, fluent, à chaque instant transformable, c'est un univers de délire où les cauchemars, les rêveries, les phantasmes ont autant de réalité que les êtres que nous regardons comme réels et les actes que nous tenons pour effectifs. Comme le récit des *Portes de la Démence* est fait à la première personne — un « je » combien dérisoire en l'occasion, sans cesse traqué, menacé par la crise qui va le détruire ! — le lecteur participe à l'univers de l'amnésique et cherche avec lui, de la même manière que lui, à saisir ce qui pourrait l'aider à se construire un passé. Cet univers est morbide, irrespirable, déprimant : aucune entreprise en réussit jamais, aucune certitude ne se fait, aucun espoir ne parvient à s'établir, à se confirmer. Ce « je » sans racines, sans attaches, sans passé comme sans avenir, connaît un présent qui ne contient que souffrances. Le malheureux Niemann suit des pistes qui ne le mènent nulle part, tâtonne dans les ténèbres et tombe enfin d'épuisement.

Nous apprenons comment il meurt par les lettres du jardinier qui l'a recueilli adressées aux personnes compatissantes qui s'intéressaient au sort de l'amnésique. Car s'il demeure seul dans sa vaine recherche, ce n'est pas qu'il soit méprisé ni rejeté par ses semblables. Le docteur qui le soigne lui témoigne de l'amitié, ceux qui l'entourent l'aiment et le protègent. Il ne ressemble pas au K. de Kafka que la société juge et condamne : il est son propre bourreau. S'il acceptait de vivre comme un ingénu, comme un nouvellement né, il cesserait de souffrir. C'est la « recherche du temps perdu » et de son moi qui le torture. Mais comment renoncer à soi-même ? Cet amnésique n'est pas libre de choisir son sort. Il s'acharne et s'épuise à chaque tentative. C'est qu'il a été mortellement blessé dans son système psychique — faut-il dire dans son âme ? — et que seul son corps survit en apparente santé. Tout ce qu'il entreprend est voué à l'échec, la blessure spirituelle qu'il loge en lui l'achemine vers la mort et cet acheminement se fait en pleine lucidité, la fascination et l'horreur se succèdent et quand l'instinct de conservation est assez affaibli, la mort survient et entraîne un homme apaisé, consentant, qui ne se soucie plus de son aventure terrestre.

MARCEL SCHNEIDER

Retour a d'Aubigné. — Qui songe à lire, ou à relire, d'Aubigné? Pourtant les quelques pages, généralement tirées de son *Histoire universelle* ou de ses *Tragiques*, figurant de droit dans tout recueil de morceaux choisis, ne permettent guère d'évaluer la place qui lui revient dans l'évolution des lettres françaises. Aussi l'édition critique de son *Printemps (Hécatombe à Diane*, suivie des *Stances*) que vient de publier la Faculté des Lettres de Montpellier, apporte-t-elle, sur ces premières œuvres, des lumières utiles, grâce à l'excellent commentaire et aux notes du professeur Henri Weber.

Ce dernier s'est attaché, d'une part, à mieux situer la genèse et les épisodes de ce *Printemps* dans la vie réelle du poète; d'autre part, à faire ressortir, par des rapprochements multiples, l'origine des principaux thèmes littéraires (traditions pétrarquistes ou mondaines; images et comparaisons qui les illustrent) afin d'apprécier la part de création propre à d'Aubigné. Enfin, il a su choisir, pour l'établissement du texte présenté, les meilleures « leçons » tirées des manuscrits corrigés par l'auteur ainsi que des éditions précédentes.

Ceci dit, de quelle nature est le plaisir que nous pouvons trouver dans la lecture de ces poètes? Reconnaissons que c'est un plaisir qui réclame d'abord un certain effort. La poésie, au XVIe siècle, et principalement la poésie amoureuse, ne se concevait pas sans un fatras considérable de préciosités, d'hyperboles, d'antithèses, d'allégories et de conventions. D'Aubigné ne cherche nullement à l'éviter. Bien au contraire, il s'y complaît comme devaient s'en délecter les amateurs de l'époque. Mais ce mal du siècle une fois admis, on découvre, chez ce désespéré « d'amour », les dons et le tempérament du vrai poète, habile à nous communiquer la violence extrême aussi bien que la douceur et la délicatesse de ses sentiments.

L'*Hécatombe à Diane* (suite de sonnets, au nombre de cent) et les *Stances* qui l'accompagnent ne sont que les clameurs, modulées sur tous les tons, de l'amour malheureux du jeune Agrippa pour la belle Diane de Talcy (nièce de la Cassandre de Ronsard). Cette belle lui fut cruelle... et rompit la parole donnée. D'Aubigné en fut blessé pour la vie malgré mariage survenu de part et d'autre et mort prématurée de sa « déesse ». Peut-être, sans cette passion, n'eût-il jamais fait de vers?

Sans le comparer à Ronsard, ni même à du Bellay (l'un et l'autre ses aînés, quoique de peu) le lecteur persévérant trouvera sa récompense dans la rencontre, chez d'Aubigné, de quelques vers d'un cristal sans défaut.

Ainsi, en relisant d'Aubigné, prend-on mieux conscience de sa contribution à l'œuvre capitale de cette équipe qui, lentement, forgea le vers français. La lyre, transmise par ces grands ancêtres à leurs bien plus grands descendants, se trouverait prête à résonner d'accords parfaits, le jour où « viendrait » Racine.

MICHEL BRÉAL

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Au moment où cette chronique verra le jour, les négociations seront vraisemblablement en cours entre les délégués officiels de la France et les délégués du F.L.N., sur la rive sud du Lac Léman. Tout porte à croire que les discussions seront longues — un ou deux mois pour le moins. Sans doute aussi seront-elles difficiles. On espère qu'elles déboucheront ensuite très vite sur l'épreuve de l'autodétermination par voie de référendum auquel, on le sait, la France s'est engagée à appeler l'ensemble des populations algériennes.

Les conditions dans lesquelles se présentent les négociations à leur stade initial, s'éclairent par quelques faits qui leur ont servi de préface :

C'est le lundi 27 février que le président Bourguiba rencontre à Rambouillet le général de Gaulle. Les deux chefs d'État ont six heures d'entretien tête à tête. Un sujet n'était pas prévu au programme : les conséquences de la mort, la veille au soir, du roi du Maroc. Nous avions dit, le mois dernier, que les entretiens de Gaulle-Bourguiba n'auraient pas seulement pour objet d'activer le cheminement vers la paix en Algérie, mais en outre qu'ils permettraient au président Bourguiba de préconiser l'institution d'un grand Maghreb devant se maintenir dans le camp occidental, alors que l'attitude du sultan Mohamed depuis quelques mois donnait à redouter que le Maroc ne favorise peu ou prou les voies de l'expansion communiste en terre africaine.

La disparition subite du roi, l'accession au trône de son fils le prince Moulay Hassan allaient faciliter les vues de M. Bourguiba. Peut-être aussi allaient-elles contribuer à engager les dirigeants F.L.N. dans la voie de la paix en Algérie, puisque Hassan II à peine intronisé faisait chorus en ce sens avec M. Bourguiba auprès de Ferhat Abbas.

Le communiqué franco-tunisien du 27 février traduisait « les possibilités et l'espoir qui existaient désormais d'une évolution positive et rapide » au sujet de l'Algérie. Le 1er mars, le communiqué du Conseil des Ministres tenu à l'Élysée notait : « Le chef de l'État a ajouté que le Gouvernement français était et demeurait prêt à discuter avec les diverses tendances algériennes notamment avec le F.L.N., des conditions de l'autodétermination. » Le 8 mars, le porte-parole du G.P.R.A. à Tunis faisait une déclaration : « Nous sommes et demeurons pour la négociation officielle, directe et sans préalable d'aucune sorte. Nous sommes prêts à entamer les négociations. Nous savons ce que nous voulons et où nous allons. Notre position a l'appui des gouvernements et peuples du Maghreb engagés dans le chemin de l'Unité. »

Dans le même temps, il était révélé que des contacts secrets avaient été pris entre des représentants du général de Gaulle et des agents de la rébellion. Il apparaissait que de premiers points d'accords avaient été trouvés. Le 15 mars, le Conseil des Ministres français rompait le silence. Il confir-

mait « son désir de voir s'engager, par l'organe d'une délégation officielle, les pourparlers concernant les conditions de l'autodétermination des populations algériennes, ainsi que les problèmes qui s'y rattachent ». C'était en fait, annoncer que la France ne posait plus de conditions préalables.

Il n'était plus question de la participation des diverses tendances auxquelles se rattachent les populations algériennes. Il n'était plus question, non plus, d'exiger avant tout contact que « le couteau soit déposé au vestiaire. » En fait, si l'on ne parlait plus de la recherche du cessez-le-feu, c'est que, semble-t-il, les entretiens secrets avaient permis d'établir l'existence éventuelle d'une trêve de fait, entre les éléments armés de la rébellion et les forces françaises du maintien de l'ordre, les actes de terrorisme ou de contre-terrorisme étant considérés comme relevant du droit commun.

Le 17 mars enfin, les dirigeants F.L.N. se déclaraient d'accord pour rencontrer une délégation officielle française.

***

Au regard du problème algérien, les autres questions d'ordre purement intérieur paraissent secondaires. Il convient toutefois de retenir la grève des fonctionnaires du mardi 14 mars, grève de protestation contre l'insuffisance des salaires dans l'ensemble du secteur public et qui a été suivie, dans une proportion beaucoup plus vaste qu'il n'était communément prévu. De l'ampleur de ce mouvement, il n'est pas douteux que le gouvernement devra tenir compte en calculant le réajustement des salaires et traitements. Sinon des troubles sociaux plus profonds seraient à redouter.

MARCEL CABILLY

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

CHRONIQUES D'ART

par Guillaume APOLLINAIRE *(Gallimard)*

LA gloire de Guillaume Apollinaire *sourcier*, bien qu'inséparable de celle du poète, la surpasse encore.

Pourtant, de ses écrits sur la peinture on ne connaissait, en dehors de quelques préfaces, que *Les Peintres cubistes*, *Méditations esthétiques*, publiées peu avant qu'éclatât la guerre dont il devait mourir.

Avec le concours de L.-C. Breunig, la N.R.F. vient de rassembler les chroniques éparses qu'il donna à partir de 1905 à de nombreux périodiques, à l'*Intransigeant* surtout, où il tint pendant huit années la chronique des Arts.

Loin d'être inféodé à un groupe, à une tendance, on le voit, au contraire, analyser avec une bienveillance foncière et un plaisir sensuel et cérébral infatigables les manifestations les plus diverses. Marqués de son charme, les comptes rendus d'Apollinaire, jetés rapidement au fil de la plume, n'ont guère vieilli pour l'essentiel. Bien plus *visuel* que nombre de poètes qui, s'aventurant dans un domaine qui n'était pas le leur, ont contribué à tant d'hérésies actuelles ; partisan sans être sectaire, dès 1905, il avait prévu l'ascension de Picasso, de Braque, de Vlaminck, du douanier Rousseau.

Constant dans ses admirations, le *flâneur des deux rives* n'a pratiqué qu'exceptionnellement le paradoxe ou l'esprit de mystification, ces deux vices de la critique. Ses erreurs de diagnostic (Chirico lui parut un moment l'artiste le plus doué de son temps) sont rares. Pour légitimer les points de vue, les méthodes, les conquêtes de ses amis peintres, et d'accord avec eux, il a su trouver des définitions durables, baptiser les tendances et rendre assimilable au grand public ce qui, sans lui, n'aurait été compris que d'une élite.

CLAUDE ROGER-MARX

ZOLA, LÉGENDE DE VÉRITÉ

par Henri GUILLEMIN *(Julliard)*

VOICI un excellent Guillemin. A ce critique aigu et toujours remarquablement informé, on peut reprocher la passion : elle le dessert quelquefois quand il est *contre*, elle l'inspire beaucoup mieux quand il est *pour*. Il fallait s'attendre à ce qu'il fût pour Zola : non seulement à cause du rôle courageux que l'auteur de *J'Accuse* a joué dans l'affaire Dreyfus, mais parce que Zola, romancier social ou écrivain politique, a été la cible des honnêtes gens, d'une certaine critique officielle ou conformiste ; et rien n'excite davantage Guillemin que ces sortes de réhabilitations posthumes, tentées contre les poncifs bourgeois, au nom d'un idéalisme où ferveur démocratique et sens chrétien se combinent.

Faisant une grande part aux écrits de jeunesse, et spécialement à la *Confession de Claude*, il décèle chez le futur auteur des *Rougon-Macquart* un idéalisme profond, une sorte de tolstoïsme bourgeois et français, et non aristocratique et slave, où le positivisme ambiant et l'anticléricalisme virulent n'ont pas réussi à étouffer le souffle évangélique. Et il est vrai que cet idéalisme est souvent sensible dans l'œuvre de la maturité, dans *le Rêve*, dans le *Docteur Pascal*, en attendant de déferler en mysticisme de la fécondité et de la solidarité dans les *Trois Villes* et *les Quatre Evangiles*. Sans doute eût-il convenu d'éclairer davantage ce qui fait l'évidente faiblesse de Zola : la pauvreté de sa culture, cette sorte de myopie philosophique qui rend généralement illisibles ses écrits théoriques, et fausse son optique de romancier quand il veut être un romancier qui pense. Mais que son œuvre demeure comme un haut massif du roman français, et que l'homme appelle l'estime et la sympathie, ce n'est pas contestable, et sur ce point, l'avocat Guillemin gagne hautement son procès.

PIERRE-HENRI SIMON

NOTES INTER-ARTICLES

Dictionnaire des proverbes, p. 15. — *Cahiers Paul Claudel*, p. 42. — *Fausto et Anna*, par Carlo CASSOLA, p. 73. — *J'ai vu vivre l'Angleterre*, par Michel RAGON, p. 106. — *Le pétrole dans le monde*, par Ed. WARD, p. 106. — *Le matin des magiciens*, par Louis PAUWELS et Jacques BERGIER, p. 126. — *Le peuple des roseaux*, par Gavin MAXWELL ; *L'Esthétique contemporaine*, par GUIDO-MORPURGO-TAGIABUE, p. 133. — *La folle des canaux*, par Marius RICHARD ; *Histoire du Faubourg Saint-Antoine*, par Jean H. PART, p. 137.

CHAIX-PARIS, 126, rue des Rosiers, St-Ouen (Seine)
455-HD15 3-61

ROGER IKOR PRIX GONCOURT 1955

LES MURMURES DE LA GUERRE

roman

"des vérités criantes"

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

André MAUROIS
de l'Académie française

ADRIENNE

ou la vie de
Madame de La Fayette

Des documents miraculeusement retrouvés
nous révèlent un grand caractère
une grande amoureuse
la femme du héros de l'indépendance américaine

hachette

hachette

pour comprendre la prodigieuse aventure de notre temps

JEAN DUCHÉ
histoire du monde

TOME I
L'ANIMAL VERTICAL
de la préhistoire aux invasions barbares
77e mille

TOME II
LE FEU DE DIEU
des invasions barbares aux temps modernes
55e mille

Je sors de ce livre émerveillé ! On l'attendait. L'honnête homme le lira.
ALAIN DECAUX (Arts)

Pour la première fois un ouvrage accessible à tous montre les grands courants historiques dans leur extension à toute la planète, dans leur vrai mouvement de marée.
JEAN MOGIN (Le Soir de Bruxelles)

Chaque page porte la marque d'un véritable écrivain.
ANDRÉ BILLY (Le Figaro)

Tout en éclairant, par son intelligence les recoins obscurs de l'Histoire, ses dédales inextricables, il la désarme par son sourire. CHARLES DOBZYNSKI (Lettres françaises)

Le sourire de Voltaire. PIERRE AUDIAT (La Revue de Paris)

On s'instruit prodigieusement et on s'amuse de même en dévorant ce livre avec une boulimie de primate préhistorique.
JEAN FANGEAT (Le Dauphiné Libéré)

C'est l'histoire par la joie. GEORGES MONGRÉDIEN (Les Nouvelles Littéraires)

Quel livre ! Taillé en pleine pâte humaine, riche du sang de la chair de mille générations, de cent peuples différents.
PIERRE DEMEUSE (Le Peuple de Bruxelles)

Ce ton plein d'humour, d'ironie, de desinvolture qui fait de cet écrivain un merveilleux conteur de l'histoire.
JACQUELINE PIATIER (Le Monde)

FLAMMARION

ALFRED SAUVY

LES LIMITES DE LA VIE HUMAINE

"La mort, cette chose qui arrive aux autres peut-elle être retardée ?"

LES GRANDS PROBLÈMES

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire d'Avril 1961

André MAUROIS
de l'Académie française
Une héroïne française : Adrienne de La Fayette

Jacques CHARON
Sociétaire de la Comédie française
Un comédien français à l'étranger : mes voyages et mes tournées

Michel de SAINT-PIERRE
Un prêtre dans son siècle et dans le nôtre : Le curé d'Ars

Raymond LAS VERGNAS
Évasions manquées

G. GASSIOT-TALABOT
Figures de peintres

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique
sociale
économique
culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES

DOCUMENTS

Le numéro : 2,40 NF. (franco de port)

Abonnements :
France : 6 mois 6,75 NF. - un an 12 NF.
Étranger : 6 mois 7,50 NF. - un an 13,50 NF.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9e
Tél. TRU 62-13 C.C.P. Paris 13.253-54

KAZANTZAKI

LETTRE AU GRECO

Souvenirs de ma vie

Un livre d'une exceptionnelle richesse

●

GHEORGHIU

PERAHIM

roman - Collection " FEUX CROISÉS "

●

ALEXANDRA

DAVID-NEEL

IMMORTALITÉ ET RÉINCARNATION

CHINE - TIBET - INDE

le problème de la survie

●

MORRIS L. WEST

L'AVOCAT DU DIABLE

66e mille

Coll. « Feux Croisés »

plon

Viennent de paraître

LAWRENCE DURRELL

CITRONS ACIDES

récit

IRENE MONESI

LES BANDERILLES

roman

C. G. JUNG

PROBLÈMES DE L'AME MODERNE

JEAN BERNARD

ÉTAT DE LA MÉDECINE

JEAN LAURENT et JULIE SAZANOVA

SERGE LIFAR

RÉNOVATEUR DU BALLET MODERNE

Collection " DU SUJET AU FILM "

L'AVVENTURA

de MICHELANGELO ANTONIONI

ROCCO ET SES FRÈRES

de LUCHINO VISCONTI

Aux Éditions
BUCHET-CHASTEL

Vient de paraître

HENRI TROYAT
de l'Académie française

LA LUMIÈRE DES JUSTES

★★★

LA GLOIRE DES VAINCUS

roman

déjà parus :

★ - LES COMPAGNONS DU COQUELICOT
★★ - LA BARYNIA

FRANÇOISE GOURDON

TANT QU'IL Y AURA LA PEUR

roman

MARIE-CLAIRE BLAIS

LA BELLE BÊTE

roman

FLORA DOSEN

LE MAESTRO

roman

GEORGES SADOUL

HISTOIRE DU CINÉMA MONDIAL

DES ORIGINES A NOS JOURS

Illustré de 46 pages hors-texte

Flammarion

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

COLLECTION DES ANTHOLOGIES BILINGUES

Nouveauté :

Anthologie de la Poésie occitane

choix, traductions et commentaires

par

ANDRÉ BERRY

Pour la première fois en édition bilingue, un tableau représentatif complet de la littérature occitane : Provence, Languedoc, Gascogne, Limousin, Auvergne... des troubadours au félibre moderne.

Un vol. broché 688 pages : 22,50 NF — relié toile : 30 NF

STELLA ZILLIACUS

Plus loin que l'amour

traduit de l'anglais par Mme Joba
Avant-propos de J.-G. Chauffeteau

Stella Zilliacus a vécu à Genève, à Varsovie, à Budapest, à Stockholm... Peut-être est-ce cette vocation cosmopolite qui est à l'origine de ce roman dense, puissant, à résonance universelle. Une œuvre prenante.

9,90 NF